PER
V-213
EX.2

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ

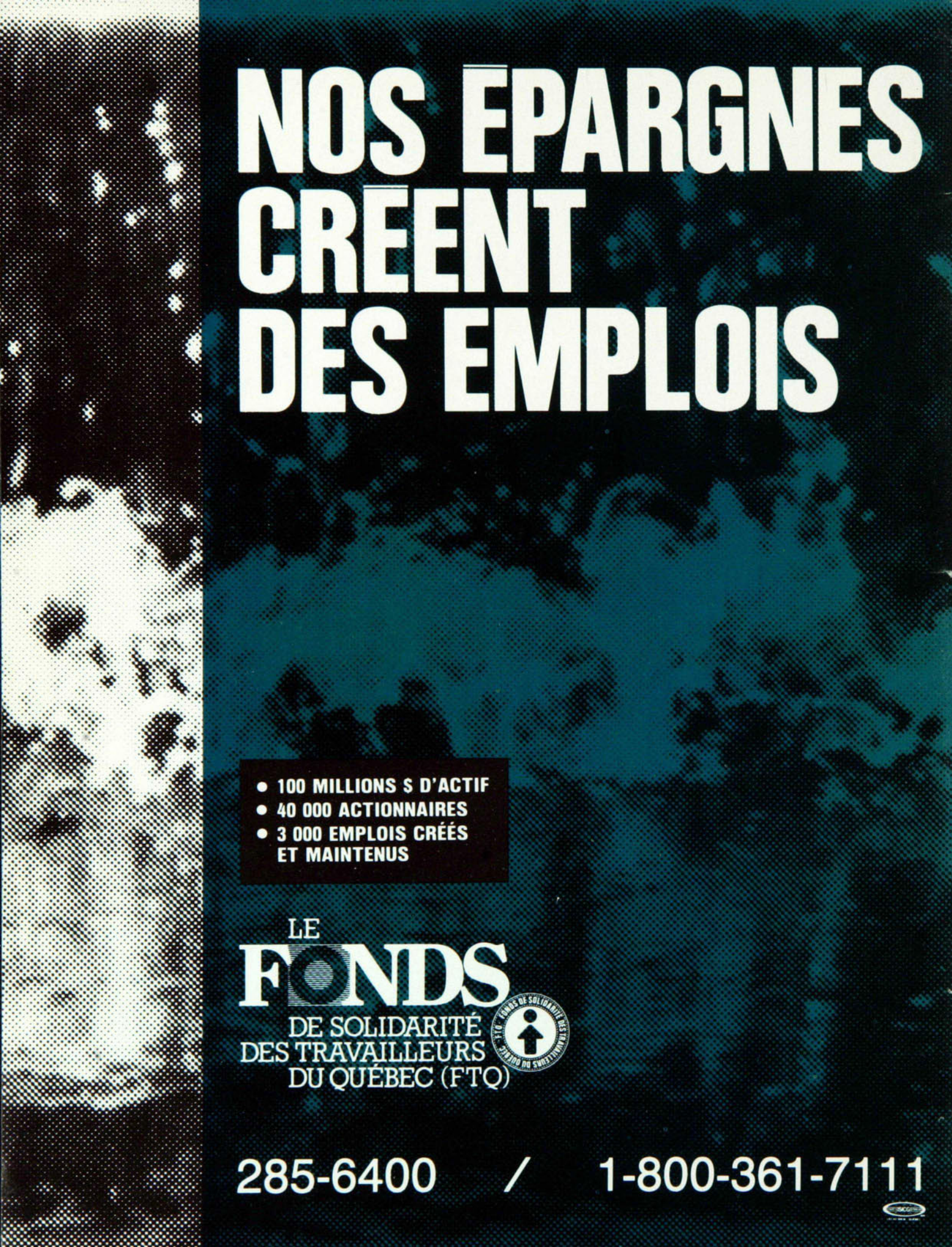
NATHALIE PETROWSKI
LE MEA CULPA DE LA GRANDE BAVEUSE

LINDALEE TRACEY
AU PAYS DES CLOCHARDES

L'AFFAIRE DOMINIQUE
VIOL À SHERBROOKE

RELANCÉE PAR ROBERT LEPAGE
CARMEN FRAPPE ENCORE

L'ACTUALITÉ VUE PAR
MONIQUE LEYRAC


NOS ÉPARGNES CRÉENT DES EMPLOIS
• 100 MILLIONS $ D'ACTIF
• 40 000 ACTIONNAIRES
• 3 000 EMPLOIS CRÉÉS ET MAINTENUS
LE FONDS
DE SOLIDARITÉ DES TRAVAILLEURS DU QUÉBEC (FTQ)
285-6400 / 1-800-361-7111

LA VIE EN ROSE

SOMMAIRE

AVRIL 1987 NO 45

5
ÉDITO
Sans queue... ni tête
Françoise Guénette

7
COURRIER

8
L'ACTUALITÉ VUE PAR...
Je fume, moi non plus
Monique Leyrac

9
CHRONIQUE DÉLINQUANTE
Y a-t-il un REÉR dans la salle?
Hélène Pedneault

10
ACTUEL
Les chercheures veillent aux gains
Myriame El Yamani

13
CONTROVERSÉ
Les immigrantes au pays des autruches
Hélène Sarrasin

14
BRÈVES
Johanne Lessard, Jacinthe Tremblay

Lindalee démasquée par le photographe d'Aventure Studio

20
ENQUÊTE
AU PAYS DES CLOCHARDES
Malgré l'Année internationale des sans-abri, 3 000 femmes itinérantes continuent d'errer, ou de se terrer, dans le grand ventre de la pauvreté montréalaise. Pendant trois jours, l'automne dernier, la journaliste Lindalee Tracey a été l'une de ces «femmes en guenilles».
Lindalee Tracey

25
ACTUALITÉ
Grande brasserie de l'épargne
Bienvenue aux dames!
Hélène Lévesque

27
ACTUALITÉ
Viol à Sherbrooke
L'affaire Dominique
Louise Chaput

30
INTERNATIONAL
Afrique
Le péril noir
Sylvie Bélanger

36
INTIME ET POLITIQUE
Magasinaphobie
Monique Benoît

38
ENTREVUE
Petrowski
LE MEA CULPA DE LA GRANDE BAVEUSE
Au moment même où cette vieille crapule de Ronald Reagan reconnaissait sa responsabilité dans la vente d'armes à l'Iran, la journaliste Nathalie Petrowski, terreur des artistes québécois-es, passait elle aussi aux aveux. Avant de s'enfuir à New York.
Monique Durand

46
BEST-SELLER
Le Matin... sans magiciens
Françoise Guénette

47
THÉÂTRE
Jézabel
Josette Giguère

48
THÉÂTRE
Carmen: exotisme, érotisme, exorcisme
Sophie Gironnay

63
LES CASES DE TANTE LUCIE

66
COUP DE FOUDRE
37°2, le livre
Anne Dandurand

COUP DE POING
37°2, le film
Isabelle Reed

Nathalie Petrowski photographiée par Suzanne Langevin

Pourquoi chanter

Richard Séguin
Le 5 avril

Louise Forestier
Le 26 avril

Daniel Lavoie
Le 19 avril

Sylvain Lelièvre
Le 12 avril

Jean-Pierre Coallier
et les grands noms de la chanson québécoise présentent la relève.
Les dimanches 20h 30

l'autre télévision

Radio Québec

ÉDITO

SANS QUEUE... NI TÊTE

Attablés, deux pré-adolescents, un gars et une fille, font leurs devoirs. Au premier plan, un couple dans la trentaine avancée, bien habillé: les jeunes-parents-dynamiques-férus-de-dialogue. Elle parle: «Finalement, le meilleur exemple qu'on peut leur donner, c'est nous!» Les mots *Sida, MTS, condom, sexe, danger, prévention* ne sont jamais prononcés.

Si la reconstitution de ce *spot* télévisé est approximative, le message en est très clair: à défaut de l'abstinence totale, le salut est dans la monogamie absolue, dans le mariage, dans la fidélité. Quant aux deux angelots derrière, sans doute conçus grâce à l'opération du Saint-Esprit, ils n'ont rien à dire là-dedans. Ni les parents ni les publicitaires ne leur demandent leur avis à eux sur le sexe et le Sida.

C'est Monseigneur Hubert qui sera content de voir à la télé ce message de l'Association canadienne de la santé publique, lui qui demandait aux médias nationaux que «tout message publicitaire présenté comme partie intégrante d'une campagne contre le Sida incite les gens à se comporter de façon responsable (c'est-à-dire préconise) l'exercice de la sexualité dans le cadre d'un amour stable et fidèle entre conjoints.»

Sa lettre, publiée dans *Le Devoir* du 11 mars, ne faisait que succéder à toute une série de semblables mises en garde, assénées tout le long du débat sur la publicité des condoms. Provenant par exemple de l'ultra-réactionnaire Association des parents catholiques de cette bonne Adeline Mathieu: «Une telle publicité est de nature à inciter les jeunes aux activités sexuelles.» (On sent le «Pouah!» d'une légitime répulsion...) Mais le plus souvent réitérées par des gens de bonne volonté: «Oui à la publicité, à cause du danger du Sida, mais à la condition que ce soit fait avec bon goût!» Le mauvais goût devenu tout à coup l'ennemi public no 1, bien avant le Sida lui-même.

Le message décrit au début est sans doute un exemple de ce bon goût... au point où je doute de son efficacité! La scène est tellement dépourvue de toute connotation sexuelle, le ton si emprunté et les personnages désincarnés, que si j'étais une adolescente en proie pour la première fois à «l'appel de l'homme», comme disait mon grand-père, je n'écouterais même pas ce que je confondrais sans doute avec une pub d'assurance-vie.

Mais l'Association avait préparé d'autres messages, en plus de cette scène familiale édifiante: une sportive qui aime l'amour n'est pas prête à mourir du Sida, un jeune gars recommande, en cas de relations multiples, le port du CONDOM. Oh! le vilain mot! «Very shocking!», se sont récriées les chaînes de télévision canadiennes anglophones, pour refuser de diffuser les messages. Devant une telle peur des mots, on a envie de leur montrer la chose, en action!

Car, après un mois de controverse, de lettres dans les journaux et *de hot lines* surchauffés, après les hésitations et le revirement de Radio-Canada (diffusera? diffusera pas? diffusera), on n'en peut plus de l'étroitesse d'esprit et de la pruderie qui fleurissent si souvent dans notre beau Canada et, en général, en Amérique du Nord.

D'autant plus que les publicitaires n'essaient de vendre que l'aspect anti-Sida du condom! Oubliées ses vertus préventives de toutes les MTS, oblitérée surtout son efficacité contraceptive! L'autre message sous-jacent des annonces étant: «Si vous voulez plus tard des enfants sains...» et non «Si vous ne voulez *pas* d'enfant...»

Comme l'avortement, la publicité des condoms a encore une fois opposé les moralistes et les pragmatiques, les défenseurs d'une «conception globale de l'humain et de la sexualité, pour qui le condom est un faux remède à un problème moral profond, la promiscuité sexuelle» et les gens qui, comme moi, pensent qu'il faut remédier vite, par des moyens préventifs élémentaires, à une situation d'urgence qui menace la vie et la santé de milliers d'individu-e-s, et qu'il faut en plus fournir aux jeunes des moyens (éducatifs, préventifs et contraceptifs) de bien vivre leur sexualité.

En elle-même respectable, la position humaniste et idéaliste des premièr-e-s permet à mon sens des excès d'irréalisme dangereux. C'est l'irréalisme de la CÉCM qui croit empêcher quelques adolescentes d'avoir recours à l'avortement en contrôlant davantage leurs absences de l'école. C'est l'irréalisme de l'Église catholique qui réitère sa condamnation de toute méthode de régulation des naissances qui ne soit pas naturelle, une directive que la majorité des couples croyants ne respectent même pas, et qui, de plus, s'oppose à la fécondation *in vitro,* à l'insémination artificielle, à la manipulation d'embryons, à la masturbation des donneurs de sperme... comme si cela allait ralentir les chercheurs.

Dans un ordre d'idée apparemment différent mais en fait très parallèle, c'est l'irréalisme des Real Women, qui préconisent un retour à la famille traditionnelle et patriarcale, où l'homme pourvoyeur veillerait aux besoins de la nichée. C'est aussi l'irréalisme des jeunes de 18 à 24 ans qui ont dit préférer, lors d'un sondage réalisé début mars par *Le Devoir,* la revanche des berceaux à l'immigration comme solution à la dénatalité galopante du Québec: pour 80 % des jeunes, et 77 % des francophones, les Québécoises devraient «faire plus d'enfants».

Danger, danger! Si tout cela ne dessine pas, à gros traits bien appuyés, le retour en force de la morale sexuelle et de la famille traditionnelles — celles que les féministes ont contesté et essayé de renouveler depuis 15 ans — c'est que je suis aveugle!

La panique du Sida aura joué là-dedans un rôle déclencheur: comme un gros pavé jeté par un dieu moqueur dans la mare décadente de cette fin de siècle, le Sida provoque des remous concentriques de peur, de remords, de culpabilité. Et suggère un remède pire que le mal: le retour à un type de relations sexuelles, amoureuses, familiales dont les femmes, du moins, ont toujours eu plus à souffrir qu'à se réjouir.

FRANÇOISE GUENETTE

COURRIER

VIVE LA DÉLINQUANCE!

Je viens tout juste de lire la «Chronique délinquante» du mois de février. Quel souffle de délinquance! De plus en plus, on est en train de s'endormir dans un confort tranquille, sans contact, sans rien de vrai. Alors, s'il faut être délinquant-e en 1987 pour avoir l'audace de rester vivant-e, vive la délinquance! Moi aussi, je me fais dire que je charrie, que je suis toujours en furie, que je choisis le plus difficile. Et c'est bon de savoir qu'il y en a d'autres qui gueulent.

Sylvia Swiderski,
Hull

DE SEXY FOLIES À... HARLEQUIN

Je suis surpris du commentaire d'Anne Dandurand sur l'émission **Sexy Folies** (**LVR**, déc.), présentée à la télévision française. Alors qu'elle la trouve quétaine et niaiseuse, moi, je la trouve de bon goût. De toute façon, cette émission est appelée à disparaître, l'AFÉAS ayant adressé une protestation au CRTC. Le Québec avait une certaine ouverture, même pour les films qui contiennent des scènes osées (appelons ça comme ça) mais, peu à peu, nous rejoignons le puritanisme anglo-saxon des Ontariens et des Américains. Alors, allons lire nos romans Harlequin, émerveillons-nous de la beauté de Joan Collins dans **Dynastie** et endormons-nous sur nos séries et nos téléromans vachement culturels.

Daniel Dussault,
Québec

UNE PAIRE DE CLAQUES...

Au «Coup de poing» de Michka Saal sur le film **Les Fous de Bassan** (**LVR**, fév.), j'ai envie de répondre par une paire de claques. Des fois, ce qu'un jugement «féministe» peut être de courte vue et pas tellement crédible à la fin! On se croirait revenues dix ans en arrière, au temps des pures et dures! Comment a-t-on pu ne pas saisir l'étrange passion entre le beau et la bête, le survenant et le fou sage, le fragile petit diable et son frère? Et puis l'Île? N'a-t-on pas vu l'Île? Maintenant, le sujet épineux. Il est risible que dès qu'on parle de sexe, on conclut au viol. Lentement les biches! Et la passion, et la violence, et le délire dans les relations humaines? Il me semble qu'il y a eu quelques débats dans vos pages sur la question. Et peut-être bien qu'il y a d'autres états des choses dans des périodes survoltées ou creusées de solitude et d'ennui clos. Bref, j'ai senti une certaine étroitesse de jugement dans cette critique.

Pascale Galipeau,
Montréal

QUAND MONSIEUR LE CONSUL SE REBIFFE

J'estime que quelques clarifications sont de mise à la suite publication de l'article de madame Jacot sur le Mozambique (**LVR**, nov. 86).

(...) L'Afrique du Sud n'a pas le dessein de «disposer librement des ressources naturelles et des ports mozambicains»... Et les guérilleros du MNR, opposés à Maputo, ne sont pas davantage un instrument d'une telle stratégie. L'Afrique du Sud estime avoir respecté les Accords de Nkomati qui sont toujours valides à ses yeux. Elle a procuré de l'aide non militaire au MNR dans le but de maintenir le contact avec les deux parties opposées afin de les amener à une solution négociée du conflit. Le territoire sud-africain n'a jamais servi de «sanctuaire» au MNR; le Mozambique ne peut en dire autant au sujet de l'ANC.

Les insinuations véhiculées sur la mort du président Machel sont injustifiées. L'Afrique du Sud n'a évidemment pas causé l'accident du 19 octobre. Elle collabore activement à l'enquête internationale et attend ses résultats en toute confiance.

Pour conclure, je crois que les lectrices et lecteurs de **La Vie en rose** méritent de voir autre chose que le tableau négatif qui est dépeint de l'Afrique du Sud, un pays où des femmes de toutes races accumulent de grandes réussites. Pour ne citer qu'un exemple, le nombre de femmes noires exerçant une profession y dépasse celui de tout le reste de l'Afrique.

W.J.N. Baker,
Monsieur le consul d'Afrique du Sud

ILLUSTRATION: DARCIA LABROSSE

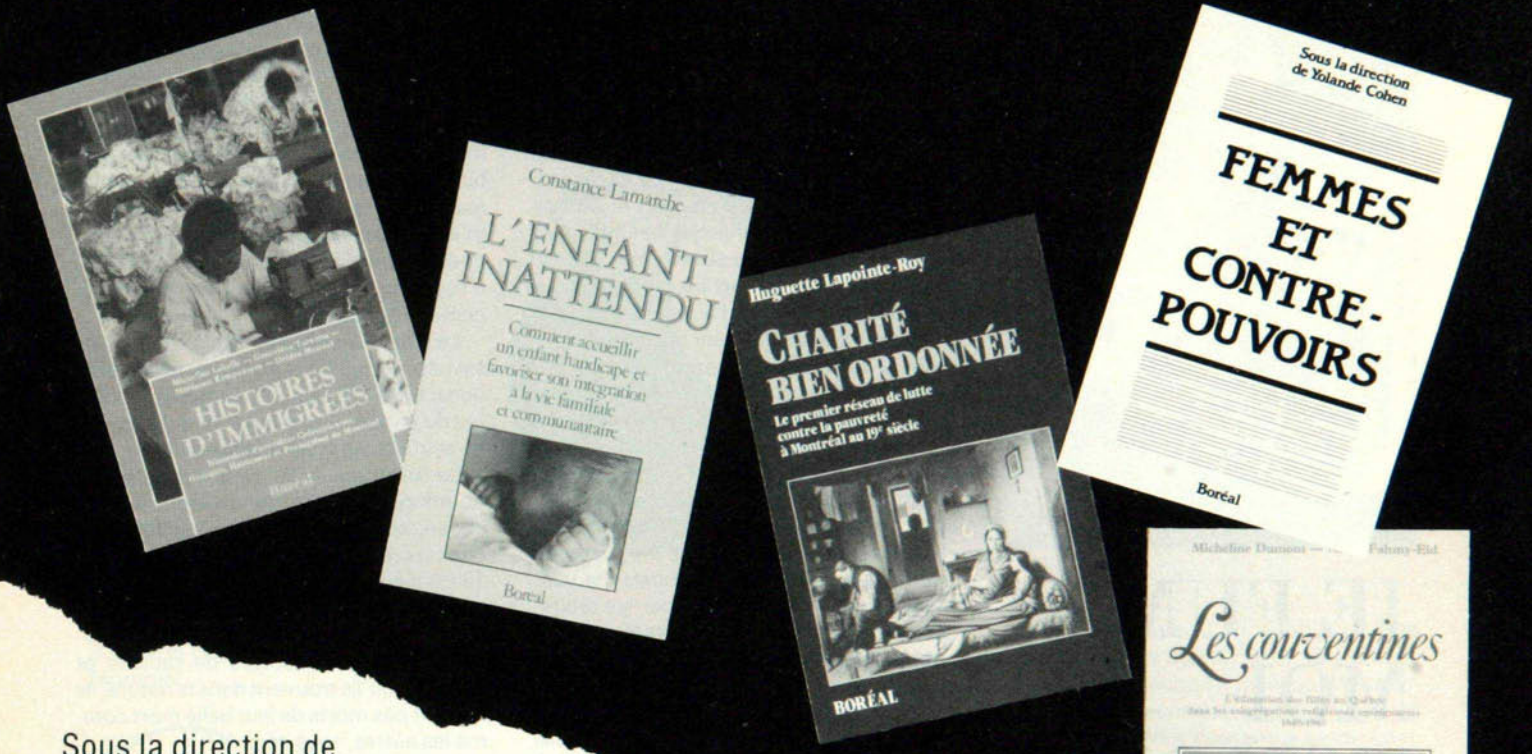
DES FLEURS À LABROSSE

Juste un petit message destiné à Darcia Labrosse qui a réalisé l'illustration accompagnant la fiction «Post-scriptum» parue en janvier. Je trouve qu'elle a su mettre en images l'ambiance et l'atmosphère qui se dégageaient de mon texte. Autour de moi, je n'ai recueilli que des commentaires enthousiastes sur cette illustration. Alors, faites-le lui savoir!

Hélène Gaulin,
Montréal

CONSEIL D'ADMINISTRATION: Camille Bachand, Camille Gagnon, Nathaly Gagnon, Françoise Guénette, Andrée Lafortune, Lise Moisan, Greta Nemiroff, Francine Pelletier
DIRECTION GÉNÉRALE: Lise Moisan
RÉDACTION: Sophie Gironnay, Françoise Guénette, Johanne Lessard
GRAPHISME: Diane Blain
COMITÉ DE RÉDACTION: Anne-Marie Alonzo, Lynda Baril, Louise Bessette, Martine D'Amours, Anne Dandurand, Françoise David, Gloria Escomel, Hélène Lévesque, Line McMurray, Hélène Pedneault, Francine Pelletier, Diane Poitras, Michka Saal, Hélène Sarrasin
ADMINISTRATION: Lucie Dion
SECRÉTARIAT: Céline Mouton
COLLABORATION: Sylvie Bélanger, Monique Benoit, Louise Chaput, Anne-Marie Cloutier, Monique Durand, Myriame El Yamani, Véronique Gagnon, Louise Gareau-Des Bois, Josette Giguère, Lucie Godbout, France Lafuste, Monique Leyrac, Isabelle Reed, Lindalee Tracey, Jacinthe Tremblay
ILLUSTRATION: Lucie Faniel, Gail Geltner, Nicole Lévesque
PHOTOGRAPHIE PAGE COUVERTURE: Suzanne Langevin
PHOTOGRAPHIE: Suzanne Langevin, Studio Aventure
CORRECTION: Anne-Marie Cloutier, Dominique Pasquin
COMPOSITION ET MONTAGE: Photocomposition Trëma Inc.
PELLICULAGE ET IMPRESSION: Imprimerie Interweb Inc.
DISTRIBUTION: Les Messageries de presse Benjamin Ltée: 645-8754
PUBLICITÉ: Claude Krynski: 843-7226
GRAPHISME PUBLICITAIRE: Marjolaine Beaudoin
ABONNEMENTS: 1 an, 11 numéros: 24,95$; 2 ans, 22 numéros: 43,95$; 3 ans, 33 numéros: 63,95$. Tarif international pour un an, par voie de surface: 34,95$, par avion: 37,95$. Lucie Dion: 843-8366.
La Vie en rose est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, par le ministère des Affaires culturelles du Québec, par le ministère des Communications du Canada et par le Secrétariat d'État, Programme de la femme.
La Vie en rose est publiée par Les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h à 17 h, du lundi au vendredi, au 3963, rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant: (514) 843-8366 ou 843-7226.
Copyright 1987: La Vie en rose. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada ISSN-0228-5479. Indexée par Radar et membre de l'Association des périodiques culturels québécois. Courrier de 2e classe: 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

NOUVEAUTÉS



Sous la direction de
Yolande Cohen
FEMMES ET CONTRE-POUVOIRS
244p., 19,95$

Quels enseignements peut-on tirer des diverses stratégies développées par les femmes pour affirmer leur place dans la société et plus particulièrement dans la vie politique? Spécialistes et militantes de plusieurs pays proposent ici une vision renouvelée de l'émancipation des femmes.

Micheline Labelle,
Geneviève Turcotte,
Marianne Kempeneers et
Deidre Meintel
HISTOIRES D'IMMIGRÉES
Itinéraires d'ouvrières Colombiennes, Grecques, Haïtiennes et Portugaises à Montréal
280p., 18,95$

Une analyse approfondie et des témoignages qui jettent un éclairage troublant et révélateur sur les migrations internationales.

Constance Lamarche
L'ENFANT INATTENDU
Comment accueillir un enfant handicapé et favoriser son intégration à la vie familiale et communautaire
200p., 12,95$

Un livre d'espoir et de lucidité pour les parents, les familles et les intervenants professionnels.

Huguette Lapointe-Roy
CHARITÉ BIEN ORDONNÉE
Le premier réseau de lutte contre la pauvreté à Montréal au 19e siècle
332p., illustré, 21,95$

L'origine de l'aide sociale au Québec. Une réévaluation du rôle du clergé, des communautés religieuses et des organismes de charité.

Micheline Dumont
et Nadia Fahmy-Eid
LES COUVENTINES
320p., illustré, 19,95$

Évoqués avec nostalgie, amertume ou ferveur, les pensionnats ont laissé une trace indélébile dans la mémoire des Québécoises. Tout un univers à découvrir.

BORÉAL

JE FUME, MOI NON PLUS

Titres géants dans *La Presse* de ce matin: «Ottawa interdira de fumer sur les vols de courte durée, le projet de règlement prévoit des sanctions pour les contrevenants et les transporteurs.» Au moment précis où je lis ces lignes, j'ai entre les doigts, bien enfoncée dans mon sacro-saint fume-cigarette, la première blonde que je vais inhaler, savourer lentement, délicieusement... et qui marquera la fin d'une autre période d'abstinence. Chaque fois, en effet, que j'ai quoi que ce soit d'important à faire sur une scène — et donc avec ma voix — j'arrête de fumer volontairement. Pour recommencer, tout aussi volontairement, dans la demi-heure qui suit la fin du dernier spectacle, une fois le devoir accompli.

Je suis donc bien placée pour apporter mon grain de tabac à la sourde petite guéguerre que se livrent, dans nos sociétés modernes, les fumeur-euse-s enragé-e-s et les non-fumeur-euse-s convaincu-e-s puisque selon la position où je me trouve, j'adopte et je défends, alternativement, les arguments de l'un ou de l'autre camp.

La non-fumeuse — Ça y est, tu vas encore faire une folle de toi, ça va recommencer cette course en haut et en bas des escaliers à la recherche de l'indispensable fume-cigarette subitement introuvable, ces accusations mensongères sur ta pauvre chatte qui «l'aura malignement poussé sous un radiateur ou sous un fauteuil», sur ton pauvre petit-fils «qui démonte tout ce qu'il touche et qui l'aura à coup sûr jeté à la poubelle», sur ta pauvre femme de ménage «avec sa manie de ranger tout ce qui dépasse et qui a dû le fourrer Dieu sait où entre les couteaux ou dans l'armoire à balais»... Alors qu'il est là sous ton nez et que tu ne le voyais pas parce que l'angoisse te brouillait la vue. Voilà que tu vas encore vider les tiroirs, l'armoire de cuisine, pour trouver un briquet, une allumette, jusqu'à ce qu'en désespoir de cause, tu t'allumes sur le rond du poêle au risque de te brûler les cils ou de faire sauter la baraque, comme la belle Maria Braun dans le film de Fassbinder... Tu vas une fois de plus mettre à contribution ton pauvre chum et l'envoyer, dans le froid et la neige, aux p'tites heures du matin, chez le seul dépanneur ouvert en ville, parce que t'es en manque. Ou pire! Tu vas y aller toi-même. Et le lendemain matin, tu vas de nouveau te lever, crachant et toussant comme une vieille bronchitique sur le point de rendre l'âme. Ruiner ta voix, ce don du ciel. Ton gagne-pain! Ma pauvre fille.

La fumeuse — Oui da! Et ça va de nouveau être la bonne vie, la vraie, celle où l'on peut manger ce qu'on veut, se coucher tard, traîner dans les bars, boire du vin, s'attarder à table, discuter avec les copains et... fumer. Vivre quoi! Écoute, j'ai commencé ça à l'âge de 14 ans, c'est pas maintenant que je vais m'arrêter.

La non-fumeuse — Ce que je suis courageuse quand même, et quelle volonté de fer. Il ne m'a fallu que trois petits jours un peu difficiles, et ça y est, maintenant ça fait un mois et je n'y pense même plus. Oui, mais aussi tout mon système en bénéficie. Je suis plus légère, je respire à fond sans que ça bloque au milieu, j'ai des matins ensoleillés, primesautiers, j'ai la voix claire, les idées avec. Non, c'est décidé, après ce show-là, je ne recommence pas. Je suis trop fière de moi.

La fumeuse — Tiens, ça me fait penser à Marlène Dietrich: «Je n'ai jamais cru un mot, disait-elle, de ce que racontent pour nous faire peur tous ces charlatans ignorants qui n'ont aucune preuve à l'appui de ce qu'ils avancent, mais j'ai tout de même cessé un jour de fumer. Je me demande encore pourquoi, car de ce jour, j'ai cessé de dormir. Mais en dépit de toutes ces nuits d'insomnie qui me gâchent l'existence, je n'ai plus jamais recommencé. Il m'avait fallu tant d'efforts surhumains pour en arriver là.» Oui, seulement moi, je ne suis pas Allemande, je m'en fous complètement de gagner un championnat de volonté. La faiblesse, c'est dans la nature humaine et je m'accepte telle que je suis.

La non-fumeuse — Mais enfin, tu ne sais donc pas? Elles le disent, les statistiques: en 1986, plus de femmes sont mortes du cancer du poumon que du cancer du sein. Tu ne veux donc pas vivre?

La fumeuse — Tu me fais rire avec les poumons, et celles qui meurent d'autre chose, alors? Emmène-moi un 100% de cancers chez les fumeuses, un beau 100% bien solide, bien étayé, et on en reparlera. Depuis que le monde est monde que les humains fument, prisent et chiquent toutes les sortes de racines et d'herbes qu'ils trouvent dans la nature, ils ne sont pas morts de leur belle mort comme les autres, tous ceux-là?

La non-fumeuse — Bon, meurs donc du cancer si ça te chante, mais n'empoisonne pas les autres. Il y a un médecin américain qui a dit dernièrement que ceux et celles qui ne fument pas risquaient aussi le cancer du poumon à respirer la fumée des autres.

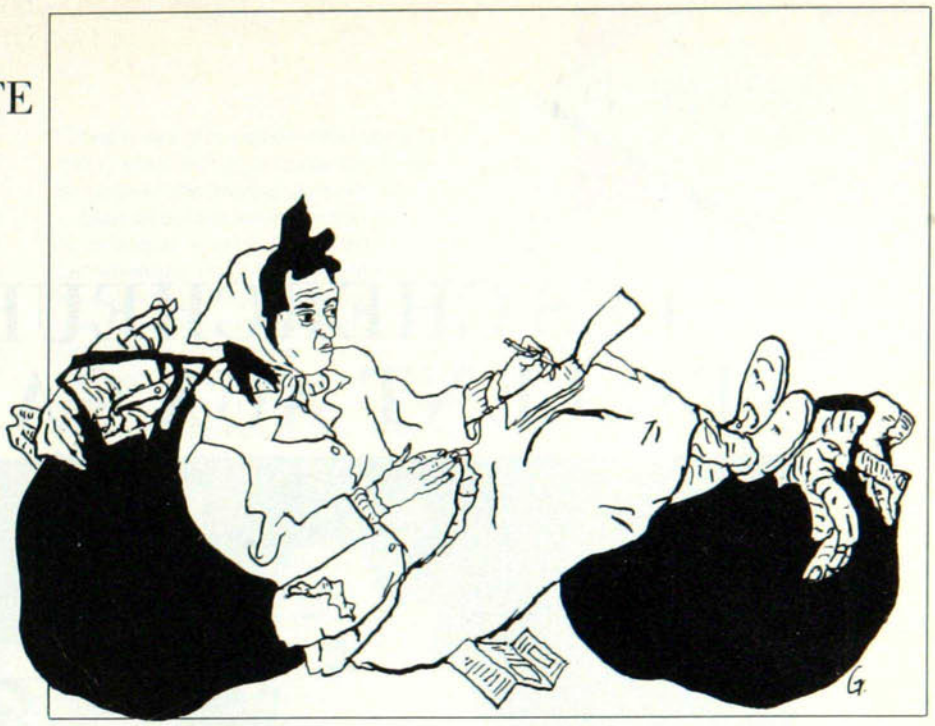
La fumeuse — Ah! oui? Et ce grand savant (qu'un autre savant tout aussi grand finira par contredire), est-ce qu'il vous conseille aussi de vous boucher le nez et tous les autres orifices pour ne pas aspirer les émanations qui s'échappent des moteurs de voitures, les fumées toxiques, l'odeur des pluies acides, toutes ces vapeurs inoffensives qui ne sont, je suppose, que brises parfumées et anodins aquilons?

La non-fumeuse — Vous êtes des nuisances publiques et je me réjouis qu'on ait enfin promulgué une loi pour vous parquer tous et toutes autant que vous êtes dans des lieux bien clos où vous pourrez tout à loisir vous entrepolluer, vous entr'enfumer, suffoquer et succomber à votre vice. Bon débarras et à nous le bon air pur!

À ce degré d'intolérance, je ne discute plus. Enfin, lui ai-je jamais reproché, moi, de ne pas fumer à cette autre moi-même? Je lance alors vers le firmament quelques volutes dédaigneuses, quelques spirales nonchalantes, et je fredonne les vers de Baudelaire: «Je suis la pipe d'un auteur...J'enlace et je berce son âme, dans le réseau mobile et bleu qui monte de ma bouche en feu, et je roule un puissant dictame qui calme son coeur et guérit de ses fatigues son esprit.»

PHOTO: RADIO-CANADA

CHRONIQUE DÉLINQUANTE



M. Michel Bélanger
Président de la Banque nationale
du Canada
600, de la Gauchetière Ouest
Montréal

Cher monsieur,

Je viens de trouver un beau bloc-notes presque neuf dans des poubelles mitoyennes au Carré Dominion, et je vous écris, assise sur le banc de la société, là où j'ai choisi de m'asseoir avant qu'on m'y installe de force. (J'ai mon orgueil.) J'ai pas trouvé d'enveloppes ce jour-là, alors excusez ma feuille pliée avec votre adresse dessus. Et pis, je truste pas les postes. Je préfère porter moi-même ce que j'ai à dire. En passant, vous avez un bien beau portique: grand, bien chauffé, avec de bons gardiens. J'ai dû leur promettre de sortir tout de suite s'ils me juraient qu'ils vous remettraient ma lettre. C'est comme dans vos banques. On fait des difficultés à du monde propre qui porte du beau linge, alors imaginez ce qu'on me fait à moi quand j'arrive au guichet. C'est quasiment un cas de sit-in chaque fois que je veux déposer mon chèque de Bien-être. Ils me reconnaissent jamais. Pourtant je suis très reconnaissable. Je dois leur prouver que je suis née chaque fois, les caissières font une réunion spontanée autour de ma signature en chuchotant, pis elles finissent toujours par aller chercher le gérant. En plus, je me fais haïr par le reste de la queue parce que je passe trop de temps au comptoir...

Pour en revenir à mon propos, j'ai une question à vous poser. Je l'ai essayée sur vos employé-e-s, mais chaque fois ça les a saisi-e-s. (Moi aussi j'ai été saisie en 73, alors je sais ce que ça fait.) Si on n'a pas d'adresse, est-ce qu'on peut quand même prendre un REÉR? J'ai 51 ans, faut que je commence à penser à mon avenir. Avant, je recevais mes chèques de B.S. au dépanneur. Chez Mo-Mo. Doris (la femme de Momo) me gardait mon chèque. Mais les bouboumacoutes ont dit que mon état était pas réglementaire vu que j'habitais pas chez Mo-Mo (c'est bien trop petitement là-dedans. Je suis obligée d'ouvrir la porte du frigidaire à liqueurs pour pouvoir me virer de bord au bout de la rangée. On est obligés d'aller gratter nos billets de loto dans la rue en plus de ça, tellement c'est empilé. C'est juste si on a de la place pour prendre son argent dans sa poche.) Alors j'ai pris un arrangement avec le B.S. et je vais chercher mon chèque au bureau, chaque mois. Mais je voudrais pas que le B.S. sache que je vous ai écrit pour un REÉR. Ça doit pas être réglementaire. Alors écrivez-moi pas là. Mais j'ai un horaire assez facile à suivre. Le lundi (c'est sacré), je vais faire mon lavage dans les toilettes des Autobus Voyageur au coin de Berri et de Maisonneuve. J'en ai pour un bon bout de temps parce que je fais sécher mon linge au séchoir à main qu'il faut rallumer aux 30 secondes. De 5 à 7, je fais les poubelles où elles passent le lundi. Là je suis plus difficile à trouver parce que j'essaye des nouvelles poubelles chaque fois. Mais à 8 h, j'écoute toujours *Des Dames de coeur* à la Brasserie Brad'Or, au coin de St-Laurent et Prince-Arthur. Je couche pas toujours à la même place, mais souvent au métro Berri, sur le banc très large du côté est de la rue. L'hiver, je vais souvent aux Galeries Dupuis pour regarder le film de l'après-midi à travers la vitrine de chez Atlantique; ils ont 22 T.V., je vois pas pourquoi je m'en achèterais une vu qu'ils les ouvrent toutes et que je manque jamais mes programmes. L'été je me tiens plus au Carré St-Louis. Avec tous ces repères (ou repaires? je sais jamais comment ça s'écrit) vous devriez être bon pour me trouver facilement. Écrivez-moi à une de ces places ou à toutes en même temps. J'ai pas d'adresse, mais j'ai une certaine habileté à me faire reconnaître: c'est moi qui ai ma garde-robe au grand complet sur le dos et tout mon appartement dans quatre sacs de chez Eaton et un de chez Provigo (c'est les plus solides). Écrivez ça au facteur sur l'enveloppe, il peut pas me manquer.

J'ai pas d'adresse mais j'ai un nom. Et je signe,

Rosa-Rose Rozon

«Y A-T-IL UN REÉR DANS LA SALLE?»

ILLUSTRATION: GAIL GELTNER

ACTUEL

LES CHERCHEURES VEILLENT AUX GAINS

Marie-Andrée Bertrand et Micheline de Sève au Congrès de l'ICREF à Moncton

À l'occasion du dixième anniversaire de l'ICREF, 200 chercheures ont fait le point sur la recherche féministe au Canada et ses perspectives d'avenir. Un bilan prometteur en temps de black-out idéologique.

«Le féminisme n'est pas de tout repos: de nouvelles prises de conscience sont toujours nécessaires, de nouvelles connaissances doivent être acquises, des théories formulées, des actions entreprises.» Et pourtant, plus de sept mille livres, articles, thèses ont été écrits par et sur les Canadiennes de 1972 à 1984. Nouveauté dans la recherche féministe: les femmes universitaires se penchent sur des domaines jusqu'ici peu exploités, comme les mathématiques, la loi, l'environnement sexué etc., et elles ne refusent plus le pouvoir. Au contraire, elles en veulent plus, pour rendre leur travail plus visible et plus efficace.

En novembre 86, l'ICREF (Institut canadien de recherches sur les femmes) fêtait à Moncton (Nouveau-Brunswick) son dixième anniversaire et se donnait trois jours pour faire le bilan de la recherche féministe au Canada et dégager des perspectives d'avenir. Projet ambitieux, à l'image des deux cents féministes venues de tous les coins du pays, mais stimulant. On a passé au crible tous les aspects de la condition des femmes canadiennes, de la santé à l'éducation en passant par le travail, la violence, la santé mentale, le développement économique, la maternité, les nouvelles techniques de reproduction... En dix ans, la sphère privée des femmes est devenue politique. Et elle le reste!

«Nous avons réussi à créer un institut "sans murs" à travers le Canada, à briser l'isolement des chercheures féministes. L'histoire d'un sexe, les femmes, ne sera plus jamais invisible», souligne Linda Christiansen-Ruffman, de l'Université St-Mary (Nouvelle-Écosse), présidente de l'ICREF pour l'année 1986-87. Au début des années 70, la recherche féministe canadienne n'en était qu'à une période préparatoire, mais très créative, influencée par le féminisme américain. Les féministes universitaires commençaient à mettre sur pied des *Women Studies* et des associations de femmes chercheures.

«De 1975 à 1986, nous avons continué, en "filles studieuses" comme dirait Nicole Brossard, en multipliant les publications et les résultats. Cette période, plus collective, nous a permis de créer une sorte de famille de féministes et les recherches, visant toujours l'amélioration de la condition des femmes, tendent aujourd'hui à se concentrer sur des problèmes plus spécifiques», explique Marguerite Andersen, professeure à Guelph (Ontario) et l'une des fondatrices de l'ICREF. C'est pendant cette période que l'institut a établi une banque de chercheures féministes, mis en place un index des périodiques féministes canadiens et commencé à publier un journal, *Resources for Feminist Research/Documentation sur la recherche féministe (RFR/DRF)*.

Où en est-on aujourd'hui? Ce colloque aura montré à quel point le réseau des

MYRIAME EL YAMANI

chercheures féministes est utile et efficace. Même si elles ne défendent pas la même idéologie (féminisme égalitaire, radical, lesbianisme), ces chercheures continuent, inlassablement, à s'attaquer à la discrimination, mais en plus, elles veulent le faire autrement que leurs collègues hommes. Les résistances des universitaires face à des façons différentes de penser et de fonctionner subsistent: «On a tendance à vouloir ignorer le féminisme, à espérer que cela passera», confie Marguerite Andersen.

Outre les obstacles à la recherche féministe, les femmes unversitaires doivent aussi faire face à la vague conservatrice qui sévit actuellement avec comme point de mire les *Real Women*. Vigilance, donc, et incitation par rapport aux jeunes, de plus en plus nombreuses à croire que «les 20 dernières années ont résolu tous les problèmes pour les femmes»: voilà, semble-t-il, les mots d'ordre des chercheures féministes pour les prochaines années.

Car la relève ne va pas de soi. Les réalités, les besoins, les aspirations des jeunes n'ont guère été entendus pendant ce colloque, et c'est là un de ses points faibles. Pourtant, les jeunes participent aussi aux changements dans notre société; mais il existe actuellement une grande confusion dans l'évaluation de la situation des femmes. Certain-e-s disent que la situation a évolué, d'autres qu'elle régresse. Shirley Roy, sociologue à l'UQAM, propose que les féministes essaient «de mesurer et d'évaluer les progrès, les reculs et les lieux de stagnation dans la lutte des femmes, même si cela ne va pas de soi».

La recherche féministe canadienne a longtemps été une recherche-action, qui articulait un discours revendicatif et progressiste par rapport à la situation des femmes, ce qui l'a menée à utiliser des formules en négligeant parfois les subtilités et les nuances qui s'imposaient. Sur le plan méthodologique, les féministes tentent de poser les jalons de leurs propres méthodes d'analyse reflétant le mieux possible l'approche féministe de recherche. «Il faut apprendre à décrocher du modèle de la femme que nous avons idéalisée pour recomposer un autre modèle.»

Les universitaires canadiennes continuent d'explorer la littérature, sortent de l'oubli l'histoire et l'apport des femmes, travaillent le sexisme du langage, montrent la réalité des femmes immigrantes, minoritaires, amérindiennes... D'autres s'interrogent sur le rapport des femmes au temps libre , questionnent l'idéologie du risque véhiculée par la médecine, qui tend par exemple à créer une obsession de la normalité chez les femmes en début de grossesse, refusent les nouvelles technologies de la reproduction, étudient l'impact des groupes de défense de la famille, essaient de décoder les effets du langage et des images pornographiques.

Mais ce qui nous semble nouveau dans ce colloque, c'est que les universitaires canadiennes travaillent maintenant sur les sphères publiques de notre société, pour les rendre politiques et proposer des alternatives collectives. On ne rejette plus systématiquement les modèles des hommes, mais on réaffirme notre différence et notre présence dans l'arène publique: «Le pouvoir n'est pas aimable, mais il est essentiel. Nous avons raison de vouloir favoriser le pouvoir "de" et non le pouvoir "sur", mais nous devons aussi intervenir au sein du pouvoir en place», note Micheline de Sève, politicologue à l'UQAM. Même chose pour les lois et le système judiciaire où, comme le précise Marie-Andrée Bertrand, juriste à l'Université de Montréal, «nous réclamons des lois équitables, non discriminatoires, non paternalistes, mais en même temps, nous voulons faire reconnaître que la condition économique des femmes exige une application différentielle des sanctions».

Que ce soit dans notre rapport au pouvoir, aux lois, à la politique (possibilité éventuelle d'un parti féministe), à la militarisation, au danger nucléaire, aux villes etc., un nouveau débat est engagé. La recherche féministe canadienne s'aventure dans des domaines encore réservés aux hommes, ouvre des portes vers un féminisme peut-être différent, moins ghettoïsé, plus théorique mais qui garde son orientation vers l'action et les réflexions sur l'expérience de vie des femmes. Un avenir prometteur en ces temps de récession et de black-out idéologique. ◇

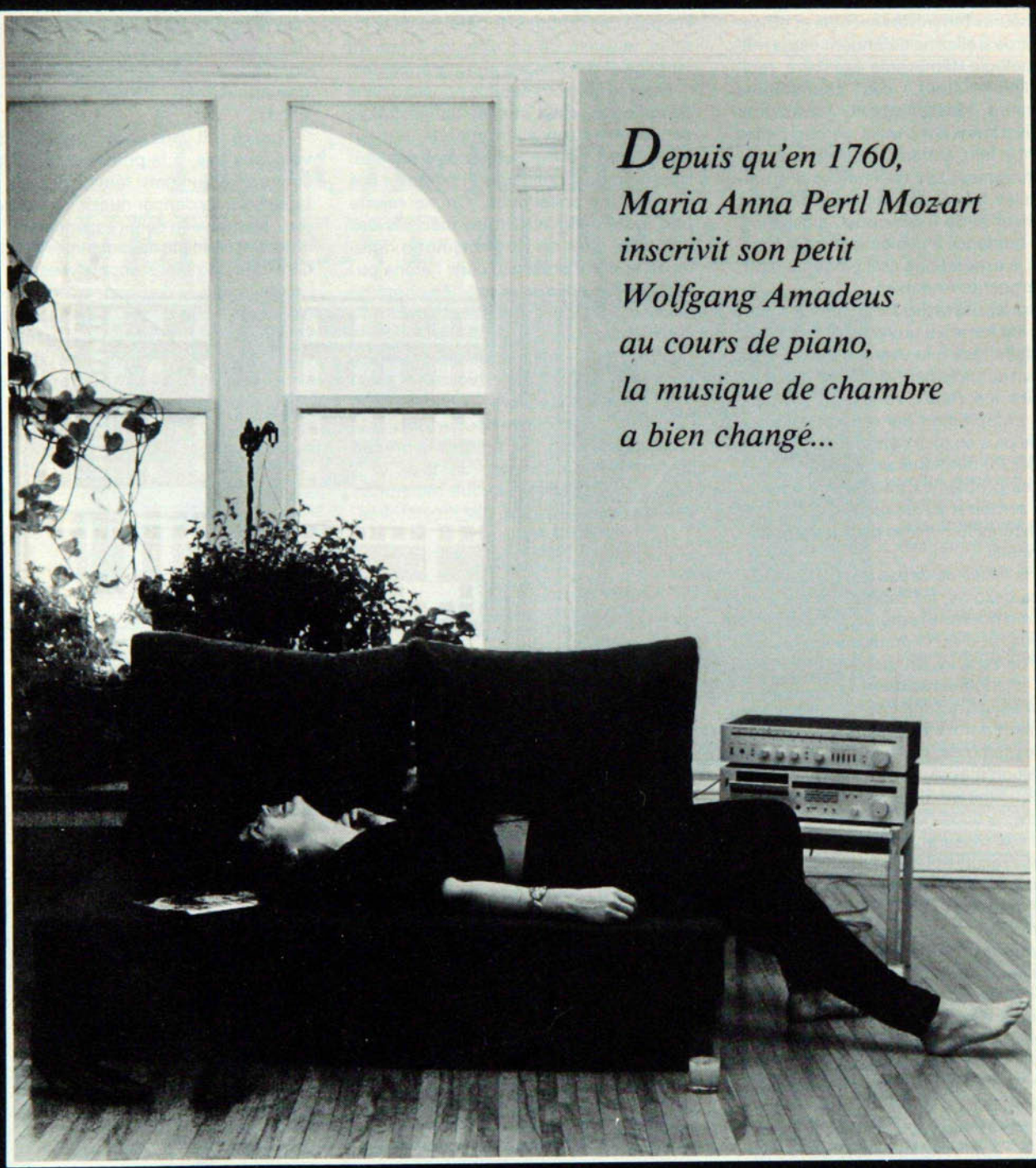
Myriame El Yamani, journaliste à Moncton, collabore régulièrement à LVR.

LES FEMMES ONT-ELLE LA BOSSE DES MATHS?

Lors du colloque de l'ICREF, l'atelier *Femmes et mathématiques* a montré à quel point les mathématiques sont un des domaines d'où les femmes ont été le plus souvent exclues, voire oubliées. Si les travaux d'Hypathie (fin du V[e] siècle) ont disparu dans l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, les contributions d'autres mathématiciennes n'ont pas été plus connues ou reconnues au cours des siècles. La situation n'est guère plus reluisante de nos jours. Joan Scott, professeure à Terre-Neuve, a expliqué comment les chercheures sont pratiquement exclues de l'organisation du travail scientifique, présupposée non sexiste, alors que la moitié des travaux dans le domaine des sciences est produite, au Canada, par des femmes. Roberta Mura, de l'Université Laval, voudrait savoir pourquoi le stéréotype selon lequel les adolescentes n'aiment pas les maths continue de perdurer. «Pourtant, affirme-t-elle, la théorie du filtre à l'égard des maths est faible, on s'attache plus à justifier la présence moindre des femmes dans ce domaine qu'à comprendre leur absence, on n'établit pas de recherche sur les différences de performance entre les filles et les garçons.» Seulement 8% des filles (contre 57% des garçons) ont suivi des cours de mathématiques avant d'entrer à l'université. Certaines féministes remettent en cause les tests d'aptitude, voire le comportement trop protecteur des professeur-e-s, réflexion contestée, semble-t-il, par les mathématiciennes elles-mêmes. On est encore loin de voir la différence entre filles et garçons se gommer, mais peut-être vaudrait-il la peine de se demander comment et pourquoi certaines femmes enseignent les mathématiques à l'université, malgré les multiples obstacles. — *M.E.Y.*

Trois «mathématiciennes» en congrès: Joan Scott, Roberta Mura et Louise Lafortune

PHOTOS: MYRIAME EL YAMANI



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada H2M 1S5
(514) 389-1377

CONTROVERSÉ

LES IMMIGRANTES AU PAYS DES AUTRUCHES

« Les députés libéraux ne veulent pas aborder le sujet de l'immigration», titrait sans s'embarrasser de nuances *Le Devoir* du 5 février dernier. Question «trop controversée», paraît-il. Pourquoi tant de prudence?

Début février, suite au «repêchage» des Tamouls et à l'arrivée «massive» de Turcs, l'opposition péquiste proposait que la Commission parlementaire de la culture convoque une vingtaine d'organismes et d'intervenant-e-s pour réfléchir sur le problème des réfugié-e-s et des immigrant-e-s, et plus précisément sur les structures d'accueil et les programmes d'intégration offerts à ces communautés. On sait à quel point la question est brûlante[1], tant au niveau des limites de la politique d'immigration qu'à celui de la langue dans laquelle travailleront les immigrant-e-s. Mais malgré ce climat propice à la réflexion, les libéraux ont repoussé le projet: «Les commissions ont plus de chances de se donner des mandats fructueux si le sujet n'est pas d'une brûlante actualité politique et s'il ne fait pas l'objet d'une controverse trop forte», dixit le président de la commission. Et voilà comment on évacue un des enjeux sociétaux les plus importants de l'heure du seul lieu où il pouvait éviter la partisanerie.

Pour Louise Harel, les libéraux ont trop peur de voir ce mandat dégénérer en un nouveau terrain d'affrontement sur la question linguistique, talon d'Achille du gouvernement. On sait pourtant que la langue est au coeur de la démarche d'intégration de toute personne qui doit refaire sa vie dans un autre pays. Le Québec, dit-on, est maintenant multiculturel. Mais si la formule est belle, elle sonne malheureusement creux. Comme le faisaient remarquer les panélistes du récent colloque *Les Médias au Québec: un monde tricoté serré*[2], nos médias et nos écoles ne reflètent que ce qui est blanc et masculin dans notre société. J'en ai eu d'ailleurs la bouleversante démonstration en janvier dernier, au cours d'un atelier sur les problèmes des femmes réfugiées organisé au YWCA. J'ai alors plongé dans un monde dont, au fond, je n'avais jamais totalement mesuré la complexité et la gravité. Dans les nombreux témoignages des réfugiées sur les multiples difficultés rencontrées à leur arrivée revenait un même leitmotiv: la langue. Horrible barrière qui isole.

Tous les réfugiés en souffrent, mais les femmes plus particulièrement: nombre d'entre elles n'ont actuellement même pas accès, comme leur conjoint une fois reçu immigrant, aux cours de langue offerts par le gouvernement[3]. Et quand on leur demande ce qui les aiderait, elles répètent invariablement: des cours de langue... et des services de garde pour pouvoir y assister.

Cet atelier m'a profondément touchée. «Je ne croyais jamais devenir un jour une réfugiée», avait dit une femme. Mais j'en suis aussi sortie agacée: des réfugiées qui avaient témoigné, aucune ne l'avait fait en français. Inversement, les professionnelles qui les assistaient (travailleuse sociale, médecin), elles, parlaient français. Pourquoi ces allophones parlaient-elles aujourd'hui l'anglais et non le français?

C'est alors que je me suis mise à en vouloir à tous ces attardés qui ne comprennent pas l'urgence de la situation. Le Québec, comme les autres pays occidentaux, est bouleversé à l'heure actuelle par des déplacements de population qui marquent, plus que toute transformation économique, l'évolution du monde moderne. Il faut, ici comme ailleurs, faire face à cette réalité, et cela passe, entre autres, par des structures d'accueil qui permettent à toutes et tous d'apprendre la langue de la majorité de façon à préserver la paix sociale.

Deux semaines après la demande de Louise Harel, la ministre Robic annonçait la mise sur pied d'un programme de cours de français à temps partiel pour les réfugié-e-s et une tournée de sensibilisation autour de cette question. L'honneur était sauf et l'opposition désarmorcée. Certes, cette mesure va dans le bon sens, mais elle reste beaucoup trop partielle; le problème de fond, lui, reste dans l'ombre. Les libéraux prétextent les controverses pour camoufler leur ambivalence devant les choix de société à faire et leur manque de courage politique. ◇

Hélène Sarrasin, politicologue et enseignante, est membre du comité de rédaction de LVR.

1. Quelques chiffres pour s'en convaincre: Le Canada est l'un des pays au monde qui accueille le plus d'immigrant-e-s en regard de son poids démographique. Pour 1987, le gouvernement fédéral prévoit fixer un seuil d'ouverture à 120 000 personnes. Quant au Québec, qui recevra 17% de ces personnes mais qui voudrait bien hausser cette proportion à 25%, il a décidé de fixer la barre à 22 000 individu-e-s (soit de 8 500 à 10 500 immigrant-e-s indépendant-e-s, 6 500 personnes accueillies dans le cadre du programme dit de réunion des familles, et enfin 5 000 réfugié-e-s politiques, dont 4 000 seraient présélectionné-e-s dans les camps internationaux, et 1 000 seulement se seraient présenté-e-s spontanément à la frontière). Cela, ce sont les intentions. En 1986, 80% des réfugié-e-s se sont installés au Québec plutôt qu'ailleurs au Canada. De janvier à mars 1987, 6 000 personnes (au lieu des 1 000 prévues pour l'année entière) avaient déjà renvendiqué, à leur arrivée, un statut de réfugié-e politique. Pendant les six mois que nos bureaucrates prendront en moyenne à examiner les dossiers de ces personnes, ces dernières auront eu le temps de s'installer, de trouver du travail, bref de devenir de très recevables (et «reçu-e-s») immigrant-e-s. Par contre, surprise, surprise, 8 à 10% seulement des 10 millions de réfugié-e-s que l'on dénombre actuellement sur la Terre trouveront refuge dans le sein «généreux et tellement humanitaire» de nos beaux pays occidentaux tandis que le 90% restant trouvera asile dans divers pays du tiers monde.

2. Colloque organisé par le GIC et le GRAL de l'Université de Montréal, en janvier dernier.

3. Pour en savoir plus long, consulter le document *Les Immigrantes au Canada* préparé en mars 1986 par Alma Estable pour le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme.

HÉLÈNE SARRASIN

BRÈVES

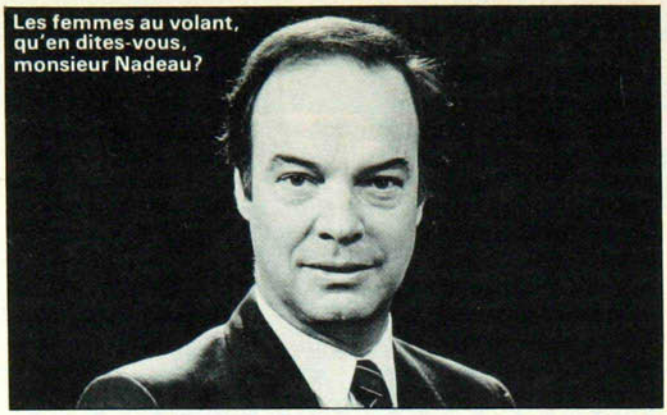

Les femmes au volant, qu'en dites-vous, monsieur Nadeau?

PHOTO: RADIO-CANADA

LAISSEZ-VOUS CONDUIRE PAR ELLE

L'émission *Le Point* que présentait Radio-Canada le 19 décembre dernier portait sur la sécurité routière et sur les conducteur-trice-s imprudent-e-s. Une brochette de spécialistes — médecin, assureur, démographe, sociologue, policier, juge, ministre et restaurateur — entouraient l'animateur Pierre Nadeau. Toutefois, malgré la compétence des personnes réunies, l'absence d'un élément important a attiré l'attention d'une lectrice, Marisol Hone Martinez, à savoir: le sexe de la majorité des responsables d'accidents. Elle a aussitôt réagi en envoyant une lettre à Pierre Nadeau, y joignant copie d'un article publié dans *La Presse* le 10 mars dernier, titré «Les hommes au volant sont trois fois plus dangereux que les femmes», et faisant état des dernières statistiques publiées au printemps dernier par le Bureau d'assurance du Canada sur le sujet. En effet, jamais au cours de l'émission, n'a-t-on mentionné que ce sont les hommes qui sont impliqués dans majorité des accidents routiers. Madame Martinez s'est demandé s'il n'y avait pas corrélation entre cet «oubli» et le fait qu'au sein des spécialistes réuni-e-s, sept étaient des hommes... Comment a-t-on pu omettre ces statistiques? Sont-elles si négligeables pour *un* assureur ou *un* démographe, dont le rôle aurait été de les mettre en évidence dans une telle émission? On y apprend qu'en 1984, les hommes qui détenaient 58,5% des permis de conduire, étaient impliqués dans 79,6% des accidents routiers; inversement, les femmes détentrices de 41,5% des permis, n'étaient impliquées que dans 20,4% des accidents. On sait que les adolescents ont plus d'accidents routiers que leurs aîné-e-s. Mais sait-on que les adolescentes avaient, en 1984, un taux d'accidents inférieur à celui des hommes, indépendamment de la catégorie d'âge de ces messieurs? Alors, comme le souligne Madame Martinez, si on pénalise les adolescents en leur faisant payer une prime d'assurance plus élevée que celle des autres conducteur-trice-s, pourquoi les femmes au volant, trois fois moins dangereuses que les hommes, ne bénéficieraient-elles pas d'une réduction pour... bonne conduite?

Madame Martinez suggère également au gouvernement d'axer sa prochaine campagne publicitaire sur ces statistiques. Elle a même conçu un slogan qui s'adresse à tous les James Bond de la route: «Laissez-vous conduire par elle et arrivez sain et sauf, trois chances contre une»!

JOHANNE LESSARD

Manifester, sous le «soleil» madrilène!

PHOTO: PONO PRESSE

¡E VIVA ESPAÑA!

Dans son numéro de février, *La Vie en rose* consacrait un dossier à la révolte étudiante des Québécois-es et des Français-es. On y faisait état des gains importants qu'avaient obtenus les étudiant-e-s en se mobilisant pour contester les projets de loi gouvernementaux visant à augmenter les coûts d'entrée à l'université et la hausse des frais de scolarité. Une autre victoire, celle des étudiant-e-s espagnol-e-s, a été acquise après trois mois de manifestations pour obtenir un accès plus facile à l'université et des droits d'inscription moins élevés. Le gouvernement espagnol s'est finalement engagé à ne plus faire payer l'enseignement dans les lycées d'État et dans les universités aux étudiant-e-s à faibles revenus. Cette mesure entrera en vigueur l'an prochain et touchera huit étudiant-e-s sur dix. De plus, les étudiant-e-s seront davantage consulté-e-s en matière de politique de l'enseignement, en particulier sur la réforme de l'entrée à l'université. (Source: *La Presse* 18/2/87) — **J.L.**

PHOTO: CLAIRE BEAUGRAND-CHAMPAGNE

ELLES PLAIDENT RELAX

Peut-on être une avocate de première classe, posséder sa propre firme légale, sans se priver d'intérêts extérieurs à la profession, comme par exemple d'une vie familiale.... satisfaisante? Il semble que oui. Huit femmes de Toronto, dont six sont mères de famille, ont relevé ce défi de taille. Désireuses de poursuivre leur profession à temps plein tout en ayant une vie familiale convenable, elles ont mis sur pied leur propre cabinet d'avocates, la firme Dunbar, Sachs, Appell, dont le fonctionnement, des plus original, est axé sur la coopération et l'entraide. Par exemple, lors du congé de maternité d'une avocate, ses collègues se partagent ses dossiers et acceptent la baisse temporaire de revenus qui peut s'ensuivre pour l'étude. Car ces femmes savent que le service qu'elles rendent aujourd'hui à une collègue leur serait rendu demain si besoin était. Les horaires sont également ajustés en fonction des besoins familiaux: toutes s'efforcent de terminer leur journée de travail à 17 h, ce qui est plutôt mal vu dans d'autres firmes légales où le travail en soirée est inhérent à la profession.

Loin de souffrir de cette forme de gestion, ce bureau est considéré au Canada comme l'une des plus importantes firmes légales ne comptant que des femmes. Les client-e-s ne semblent donc pas avoir d'objection devant ce style coopératif.

De l'avis de plusieurs avocat-e-s, ce type de bureau va devenir de plus en plus populaire, même dans d'autres secteurs professionnels.

À quand un cabinet d'avocats aussi soucieux des intérêts familiaux de ses membres? (Source: *La Presse* 1/2/87). — **J.L.**

ÉGALITÉ: DU RÊVE À LA RÉALITÉ

Une femme canadienne gagne en moyenne 62 % du salaire d'un homme pour un travail équivalent. Soucieux de voir le principe «à travail égal, salaire égal» devenir une réalité dans tous les établissements relevant du fédéral, le ministre du Travail Pierre Cadieux a soumis, depuis février, 200 employeurs à des inspections visant à s'assurer qu'ils respectent la loi. Des réunions ont aussi été prévues avec les dirigeants de 250 compagnies qui relèvent de l'autorité fédérale ainsi qu'avec les leaders de 53 syndicats, afin de leur rappeler leurs obligations en la matière. Les établissements concernés sont les compagnies de transport, les banques, les entreprises de communication ainsi que les autres sociétés de la Couronne et de la fonction publique fédérale.

Au Québec, selon le plan de démarrage du gouvernement provincial, 36 commissions scolaires, 30 collèges, 12 universités, 30 établissements du réseau de la Santé et des Services sociaux, plus une vingtaine de municipalités devront élaborer et mettre en application, d'ici 1989, un programme d'accès à l'égalité pour les femmes. Une vingtaine d'entreprises québécoises seront également sollicitées et supportées financièrement pour assurer l'introduction d'un tel programme. La Fédération des femmes du Québec, par le biais du Comité-Éducation provincial, suivra ce dossier de près, en particulier dans le domaine de l'enseignement, et fera la promotion des établissements qui seront à l'avant-garde dans ce domaine. (Source: *La Presse* 5/2/87 et *FFQ* Fév. 87) — **J.L.**

CES CHÈRES... À CANON

Le ministre de la Défense nationale Monsieur Perrin Beatty a annoncé récemment que les postes de combat seraient dorénavant ouverts aux femmes. Jusqu'à maintenant, les femmes employées par la Défense étaient reléguées aux postes subalternes parce que les promotions étaient réservées à ceux qui avaient rempli des postes de combat. Elles n'avaient pas accès au service sur les destroyers, les sous-marins, les blindés et les avions de chasse. Cette annonce ne fait pas l'unanimité au sein des forces armées, puisqu'une longue controverse sur l'égalité des sexes dans l'armée avait précédé cette annonce. Un groupe d'étude des forces armées avait d'ailleurs recommandé au gouvernement de ne pas permettre aux femmes de faire partie d'unités combattantes, à l'exception des escadrons d'hélicoptères de transport. Ce même groupe d'étude recommandait de continuer à interdire l'armée aux homosexuels. (Source: *La Presse* (23/1/87 et 6/2/87) — **J.L.**

À QUI APPARTIENT CE GAGE...

Le premier procès de «location d'utérus» entamé en janvier aux États-Unis déclenche des discussions passionnées et remet en cause cette méthode de reproduction inaugurée il y a une dizaine d'années.

Une femme qui avait accepté, moyennant la somme de 10 000 $ US, de porter l'enfant d'un couple, a changé d'avis lors de sa naissance, alléguant que le contrat qu'elle avait signé avec ce couple était invalide et qu'on ne pouvait nier ses droits de mère.

La cause a été portée devant les tribunaux qui auront à résoudre cet épineux problème: à qui appartient le bébé? À la mère porteuse, appelée mère «biologique»? À la mère «adoptive»? Ou au père, à la fois «biologique» — car c'est son sperme qui a servi à inséminer la mère porteuse — et «adoptif»?

Quelle que soit la décision que prendront les tribunaux dans cette cause, il y aura un perdant, celui que l'on oublie trop souvent au nom de la vie à tout prix: l'enfant. Le «père des mères porteuses» n'avait sans doute pas prévu le coup. (Source: *La Presse* 3/2/87) — **J.L.**

LES MICRO-ONDES, C'EST PAS DE LA TARTE!

Depuis quelques mois, le Centre des femmes de Rivière-des-Prairies et les Petits Soleils de Tétreaultville, dans l'est de Montréal, incluent au menu de leur programmation éducative des cours de cuisson au four micro-ondes. Mais ce nouveau souci «électro-ménager» des groupes de femmes n'est pas le signe d'un virage technologique: «Si nous donnons ces cours, explique simplement une responsable des Petits Soleils, c'est à cause de la demande...»

Dans les débuts héroïques (!) du four micro-ondes, c'était plutôt le fabricant qui se chargeait de rassurer les clientes sur la qualité de leur investissement. Ces petites merveilles de l'ère électromagnétique, en effet, mènent souvent au désastre culinaire: rôtis de boeuf ultra-secs, tartes piteuses, etc. C'est un peu comme

FEMMES, SANTÉ, AUTONOMIE!

13 feuillets d'information concernant divers aspects de la santé des femmes.

L'édition complète traite des thèmes suivants:

1- Centre de Santé des Femmes de Sherbrooke
2- Moi... mon corps
3- Contraception... mais douce
4- La petite histoire de la sexualité des femmes
5- De l'autre côté du spéculum
6- Maternités librement choisies!
7- Hygiène et infections
8- L'examen gynécologique
9- La cape cervicale
10- La ménopause
11- Les maladies transmises sexuellement
12- La périnatalité
13- La boulimie

L'ÉDITION COMPLÈTE 6 $
(frais de transport en sus)

Frais de transport: 1-2 copies $1.50; 3 à 10 copies $2.75; 15 à 20 copies $3.50

BON DE COMMANDE

Je désire ____ copie(s) de FEMMES, SANTÉ, AUTONOMIE! (édition complète)

Nom _____

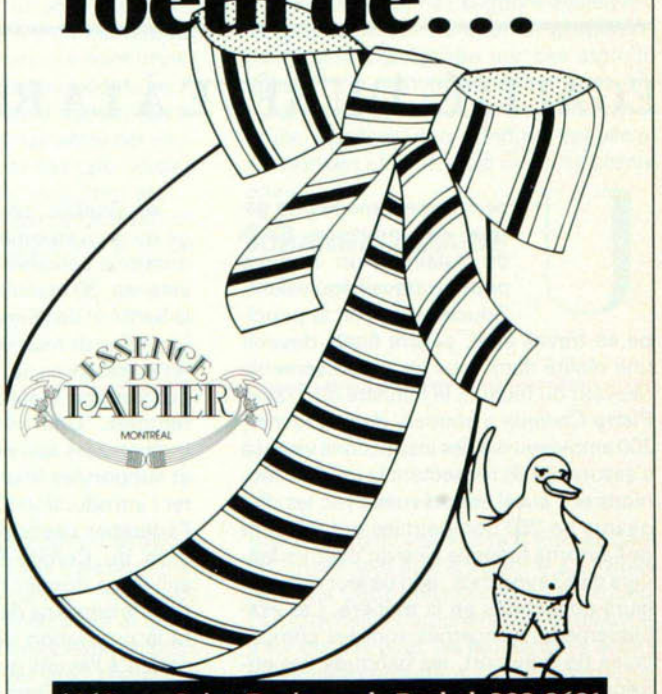
Adresse _____

_____ Code postal _____

☐ Chèque
☐ Mandat-poste

Centre de Santé des Femmes de Sherbrooke
C.P. 335 Sherbrooke J1H 5J1

C'est comme l'oeuf de...



4160, rue Saint-Denis, angle Rachel, 288-9691

aux débuts des cuisinières électriques, alors que les ménagères se plaignaient des viandes trop saignantes et de feuilletés calcinés. Un représentant de la célèbre maison Bélanger avait même parcouru, durant une décennie, les routes de terre de l'arrière-pays gaspésien pour faire la preuve que ses fours doraient les tartes juste à point. En prime, il goûtait. Il en salive encore...

Après avoir décrié l'orientation tricot-fricot des organisations de femmes tendance Yvette, voilà que les groupes populaires se retrouvent aujourd'hui contraints de reprendre le collier de l'alimentaire, et d'offrir des cours de cuisine. Mais il y a une différence. Majeure. Ces groupes ne cherchent plus à renvoyer les femmes à leurs chaudrons, bien au contraire.

Avec le micro-ondes, la «wonderwoman» des années 80 ne met plus que trente minutes à fignoler le repas complet d'une famille de quatre personnes (tout en ayant le temps de s'enquérir des dernières querelles de la garderie). Quatre fois moins de temps que sa grand-mère. Il y a là une certaine évolution dans l'aberration. Et ça, c'est quand même pas de la tarte!

JACINTHE TREMBLAY

Sobre et chic, le look du «renouveau féministe»

LA PAROLE AUX MÉTÈQUES

Une nouvelle revue féministe est née, et en plus, c'est à Montréal qu'elle a été lancée, le 8 mars dernier, comme il se doit. Il s'agit de *La Parole métèque*, «magazine du renouveau féministe», qui paraîtra quatre fois par année sous format tabloïd.

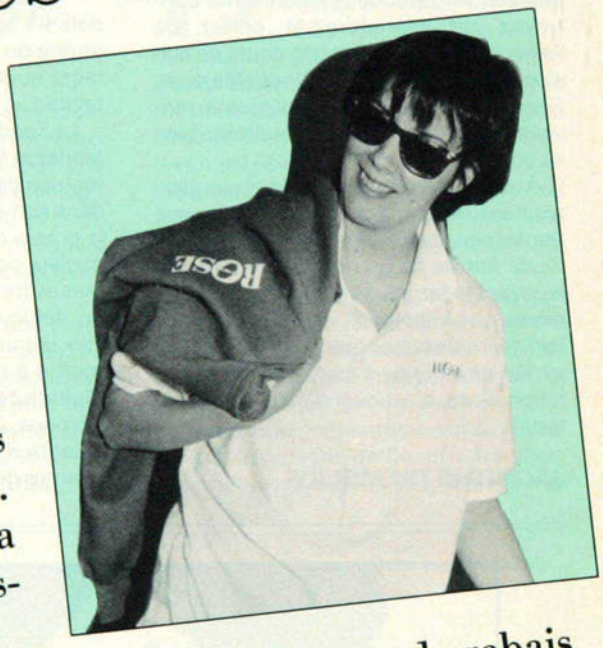
La fondatrice et directrice générale, madame Ghila Benesty Sroka (aussi directrice de la *Tribune juive*) définit ainsi, dans son éditorial, cette dernière née de la presse des femmes: «un magazine féministe pour intégrer la parole des femmes au mouvement féministe québécois; un véhicule facilitant l'intégration des voix des universitaires féministes; un magazine à l'aspect multidimensionnel et multidisciplinaire.» Comme son titre l'évoque, *La Parole métèque* a pour particularité d'offrir aux immigrantes et aux femmes de tous les pays, mais surtout du tiers monde, un lieu pour s'exprimer. Il était temps!

Dans ce premier numéro, on trouve quantité d'articles intéressants concernant la vie culturelle, l'intégration des immigrantes à la société québécoise, des poèmes, une revue de livres, des entrevues... bref, de quoi exciter nos ardeurs compétitives, car avec de telles concurrentes, *La Vie en rose* n'a qu'à bien se tenir!

Tous nos voeux, bien sûr, à ces sympathiques «métèques», et longue vie à leur *Parole*. — **S.G.**

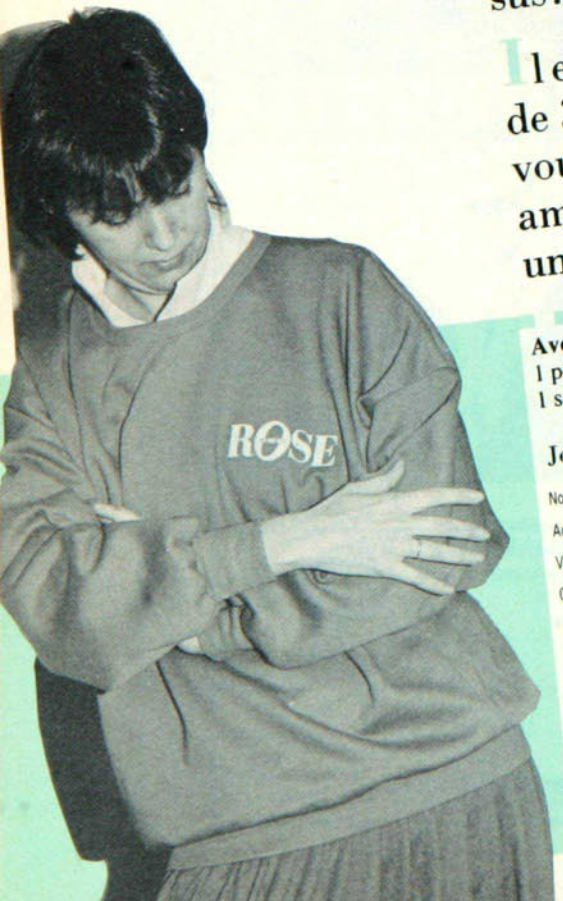
ENFIN !

LA VIE EN ROSE
vous dévoile ses ...dessus!



Vous raffolerez de ces superbes chandails LA VIE EN ROSE, offerts à 30% de rabais avec tout abonnement.
Et par la même occasion recevez chaque mois, à votre porte, les grands dossiers de l'actualité... voilà qui vous assurera de toujours garder le dessus!

Il est bien entendu que si vous voulez profiter du rabais de 30% sur les chandails, vous devez vous abonner. Si vous êtes déjà abonné(e), vous pouvez abonner un(e) ami(e). Les chandails sont en coton/polyester, taille universelle. Le polo est blanc et le sweatshirt est fushia.



Avec un abonnement ou un ré-abonnement
1 polo à 13,99$: ☐ à moi ou ☐ à un(e) ami(e)
1 sweatshirt à 12,99$: ☐ à moi ou ☐ à un(e) ami(e)

Je m'abonne ☐ Je me réabonne ☐

☐ 3 ans/33 numéros 63,95$
☐ 2 ans/22 numéros 43,95$
☐ 1 an/11 numéros 24,95$
A l'étranger (1 an): ☐ Par avion 37,95$ ☐ Voie de surface 34,95$

Nom _____
Adresse _____ Province _____
Ville _____ Téléphone _____
Code postal _____

Ci-inclus mon paiement:
☐ Chèque/mandat-poste
☐ Visa* ☐ MasterCard*
*No de la carte _____
Expiration _____

J'abonne un(e) ami(e) ☐
Nom _____
Adresse _____ Province _____
Ville _____ Téléphone _____
Code postal _____

_____ S.V.P. Retirez mon nom de la liste des abonné-e-s si vous la louez à des fins commerciales.

LA VIE EN ROSE 3963 ST-DENIS MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 2M4

Pour chandails supplémentaires ou sans abonnement
Je désire _____ sweatshirt(s) à 18,99$
_____ polo(s) à 19.99$

PRÉVU

INVITATIONS

LA FÉDÉRATION DES FEMMES DU QUÉBEC tiendra son congrès annuel du 1er au 3 mai à l'Université Laval. On y parlera d'action politique. Info: (514) 844-7049.

LE COMITÉ NATIONAL DE LA CONDITION FÉMININE DE LA CSN invite tous les groupes de femmes au Rassemblement 87 des femmes de la CSN, sous le thème **Si le travail m'était conté... autrement.** L'événement aura lieu le 4 avril au Palais des Congrès. Info: (514) 598-2109.

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL offre, dans le cadre d'une série sur le couple contemporain et le noyau familial, une rencontre intitulée **Que se passe-t-il? Comment l'expliquer? Où allons-nous?**, le 10 avril à 12 h, au pavillon Read, 420, rue de la Gauchetière Ouest, local R-1020. L'entrée est libre. Info: (514) 282-3111.

LES JEUDIS DE L'HISTOIRE DES FEMMES se proposent de faire une tournée dans les quartiers et les régions pour présenter leur second vidéo intitulé **Ben sûr qu'on est folles... on veut changer le monde!!!** Afin de permettre une pensée plus large et de susciter une réflexion autour d'un projet de société féministe et populaire, une journée-colloque est prévue le 23 avril 1987 avec toutes celles qui auront visionné ce vidéo. Pour organiser un jeudi dans un groupe, communiquer avec Gisèle Ampleman au (514) 527-8291 ou Linda Denis au (514) 521-3561.

LE CENTRE DE SANTÉ DES FEMMES DE MONTRÉAL offre une série de huit rencontres en santé mentale sous le thème **Se connaître et agir... un pas vers la satisfaction.** Les rencontres auront lieu les lundis de 19 h à 22 h, du 27 avril au 15 juin. Le coût est de 80 $. Inscription: (514) 842-8903.

LES BELLES SOIRÉES ET MATINÉES DE LA FACULTÉ DE L'ÉDUCATION PERMANENTE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL mettent au programme des mois d'avril et de mai des ateliers portant sur des thèmes tels que **Vivre la ménopause dans une optique de croissance** (4 et 5 avril et 2 et 3 mai), **L'Affirmation de soi** (1, 8 et 15 avril et 28 avril, 5 et 12 mai), **Mieux vivre les ruptures et les changements de vie** (29 avril, 6 et 13 mai), **Négociations dans la vie quotidienne** (28 avril, 5 et 12 mai) et **Planifier la recherche d'un emploi** (30 avril, 7, 14 et 21 mai) Info: (514) 343-6090.

LA BRICOLEUSE DU «Y» DES FEMMES offre un cours portant sur la réparation des appareils électroménagers. Tous les jeudis, de 18 h 30 à 21 h, du 9 avril au 14 mai. Inscription: (514) 866-9941, poste 66.

PARUTIONS

L'INSTITUT CANADIEN DE RECHERCHES SUR LES FEMMES (ICREF) a publié une édition révisée du **Répertoire des sources de financement de la recherche à la portée des femmes.** On peut se le procurer en faisant parvenir un chèque ou un mandat-poste de 3,25 $ à l'ordre de l'ICREF/CRIAW, 408-151, rue Slater, Ottawa K1P 5H3.

COMMUNIQU'ELLES vient de faire paraître plusieurs outils pratiques pour les femmes: **L'Annuaire des femmes du Canada** (7,95 $), **L'Annuaire des femmes de Montréal** (7,95 $), **Le Manuel d'intervention auprès des femmes immigrantes** (2,95 $) et **Le Guide de gestion pour les centres de femmes** (9,95 $). Info : (514) 844-1761.

RELAIS-FEMMES offre une brochure intitulée **Les Femmes et la fiscalité,** un outil qui facilite la compréhension des principales mesures de fiscalité et qui suscite une réflexion sur le rapport spécifique des femmes à la fiscalité. Info: 844-4509.

DIVERS

LA BOTTINE FILANTE INC., garderie sans but lucratif établie dans le quartier Villeray, au 6970, rue Christophe Colomb, reçoit les enfants de 18 mois à 5 ans. Il reste des places et il y a possibilité de subvention. Info: Yollande au (514) 277-4233.

La revue ontaroise **LIAISON** a besoin d'aide financière pour continuer à jouer son rôle de catalyseur d'idées. Faire parvenir son don à l'ordre des Editions L'Interligne, C.P. 358, succ. A, Ottawa K1N 9Z9.

ASSISTANCE AUX FEMMES DE MONTRÉAL INC., une des premières maisons d'hébergement pour femmes et enfants victimes de violence, est présentement en situation financière précaire et a besoin d'aide. Faire parvenir son don à l'ordre de l'Assistance aux femmes de Montréal, C.P. 82, succ. E, Montréal H2T 3A5. Des reçus sont disponibles pour fins d'impôt.

L'ENJEU, intégration des femmes au travail Inc., offre des services de consultation et d'accompagnement aux femmes désireuses de se trouver un emploi. Info: (514) 849-3745.

Épisiotomie

Les grands sous-entendus d'une petite coupure

Nicole Coquatrix

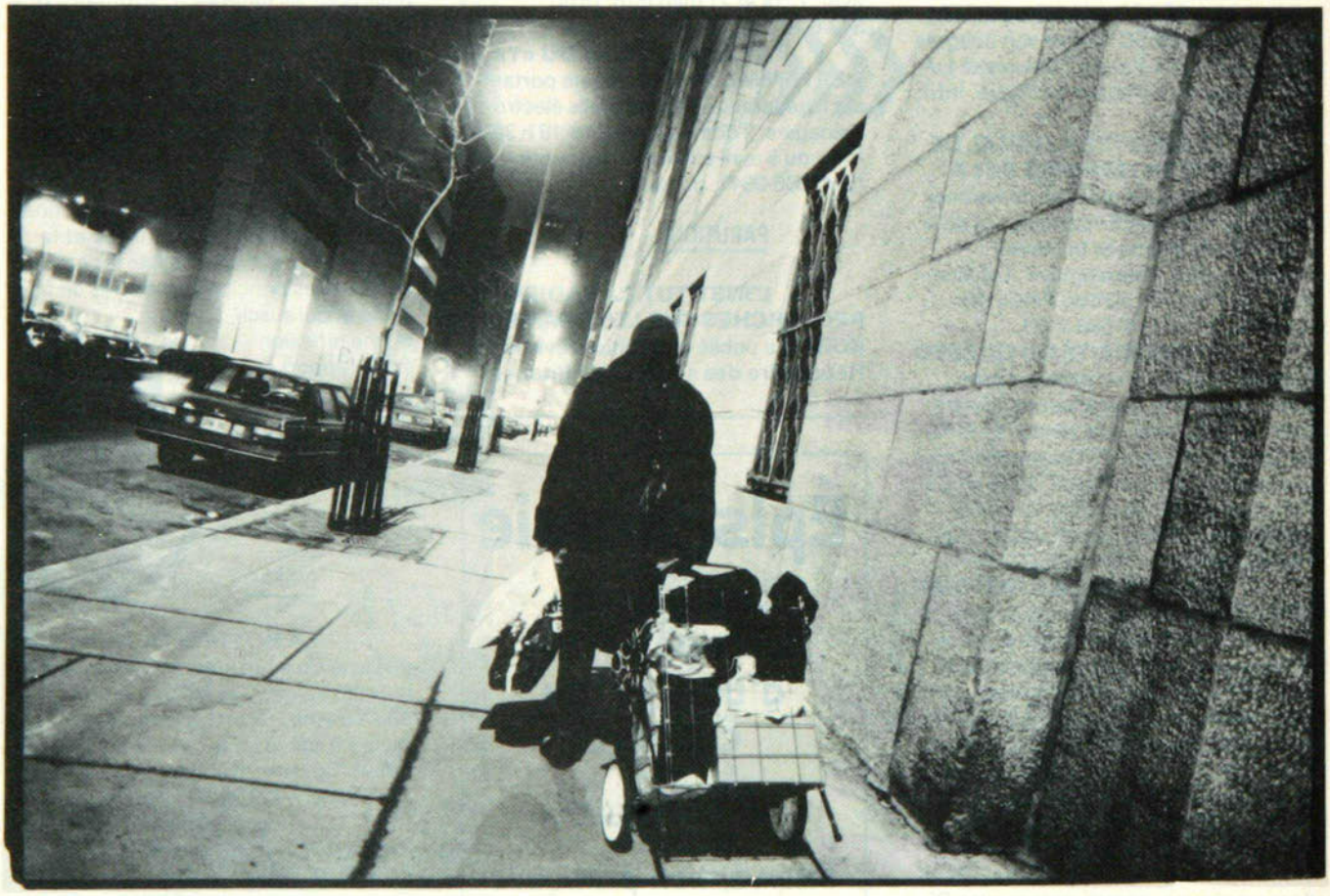
Intervention pratiquée de façon routinière au Québec... Pourquoi ?

132 p., 20 tabl., 5 graph., 6 pl.

18$

Les Presses de l'Université de Montréal
2910, bd Édouard-Montpetit, Montréal, QC
H3T 1J7

AU PAYS DES CLOCHARDES



Si vous avez déjà traversé le parc Atwater, vous avez peut-être remarqué les bourgeoises aux cheveux bleus, élégantes et bavardes, en train de se reposer, assises sur un banc, des fatigues d'une rude journée de magasinage et de folles dépenses. Ce que vous n'avez peut-être pas remarqué, c'est l'autre groupe de femmes assises dans le parc. Elles sont encombrées de grands sacs, elles aussi, mais d'un contenu tout différent: de vieux vêtements, des restes de nourriture et des photos tachées, souvenirs des jours anciens.

Celles-là, ce sont des clochardes, qui ont coutume de s'agglutiner dans des parcs comme celui-ci. Parfois elles marmonnent pour elles-mêmes, parfois elles deviennent agressives, se grattant rageusement. On en voit rarement de jolies.

LINDALEE TRACEY

En temps normal, je ne m'assoirais pas si près d'elles mais aujourd'hui, et pour les trois prochains jours, je suis l'une d'elles. Et elles, cette armée de femmes en guenilles, sont mes amies, mes initiatrices, mes guides que je suivrai dans le bas-ventre urbain de la grande culture canadienne de la pauvreté.

I

J'ai fait un effort pour ne pas avoir l'air trop propre. Je suis en jeans déchirés, en tee-shirt, et je transporte mes possessions dans deux sacs à poubelles. Je me sens un peu gênée en m'installant sur un des bancs du parc. Juste à côté de Barbie, 26 ans.

Barbie fait un peu d'embonpoint et rit d'un petit rire nerveux. Sa chemise à carreaux et ses pantalons rayés ne vont pas ensemble. Barbie n'a pas de chez-soi. Je lui demande si elle a déjà dormi sur un de ces bancs.

«Certain! Celui-là, là-bas...», glousse-t-elle en pointant du doigt un coin du parc. «Des fois j'ai peur mais j'ai le sommeil léger alors je me relève aussitôt que j'entends quelque chose. À part de ça... j'ai un couteau, juste en cas.»

Barbie est une victime d'inceste, violentée par son père adoptif dès l'âge de quatre ans. Alors, pour elle, ce qui est normal et ce qui ne l'est pas... Elle vit dans les rues depuis deux ans. Les gens l'évitent, elle en a l'habitude. Pas moi.

Tandis que nous restons là, assises, à fumer ses rouleuses, je me sens rabaissée par les regards grossiers des passants. Dans les jours qui suivront, je me ferai la carapace plus épaisse, mais là... Les gens nous regardent comme si nous étions des putains. Barbie l'a été. En fait, Barbie a déjà dû faire bien des choses déplaisantes en échange d'un repas ou d'une place pour dormir. Pourtant, malgré tous ses efforts, elle continue d'avoir faim. «Depuis deux ans, ça m'est arrivé de crever de faim, pendant une semaine d'affilée, par bouts...», me dit-elle. «Des fois, je vais voir dans les poubelles, autour de chez McDonald's surtout. C'est super, parce qu'il y a des employés de bureau qui en prennent juste une bouchée et qui jettent le reste, alors je le prends.»

Après des heures de placotage, arrive le temps de dîner. Barbie et moi sortons du parc, à l'affût d'un repas gratuit. Encore gênée par les regards des «honnêtes» gens, j'essaie de rendre mes sacs verts aussi petits que possible, les tirant timidement après moi dans les rues du centre-ville. Ça se voit tellement, maudit, quand on est pauvre.

Barbie m'amène chez Doris, l'unique centre de dépannage pour femmes itinérantes à Montréal. Barbie vient souvent ici, pour des vêtements gratuits, des Kotex et un repas. C'est douillet, Chez Doris, et tout s'y passe dans un incessant chuchotis de conversations.

Là-bas, dans le coin le plus éloigné, une femme aux cheveux blancs tricote. Près de la porte, silencieuse statue de pierre, une Inuk est assise. Il y a une pincée de punkettes, un flot d'ex-reines d'un soir un peu fanées, quelques femmes en imper. Au fond, une grosse femme se coud une robe neuve avec des morceaux de vieux draps. Personne n'est déplacé, ici. L'endroit est envahi par plus de 40 femmes qui, comme moi, font la queue pour la soupe, la salade, les fèves et les saucisses.

Derrière moi, il y a Pat. Hyper-tendue, elle a les nerfs et les gestes emmêlés d'une ex-patiente de clinique psychiatrique. Pat rebondit de chambres sordides en pavillons d'hôpitaux et des hôpitaux à la rue depuis dix — ou n'est-ce pas plutôt onze? — ans maintenant. Elle n'arrive plus à se rappeler. Pour l'heure, elle meurt de faim.

«J'ai été obligée d'aller fouiller dans une poubelle, tantôt», me dit-elle d'une voix forte. «C'est la chose la plus écoeurante que j'aie jamais faite de ma vie. J'ai trouvé un petit morceau de banane... gros comme ça.»

Nous arrêtons de parler pour prendre nos assiettes, et puis nous allons, Pat et moi, rejoindre les autres femmes, attablées pour le rituel silencieux du repas.

Une fois les ventres pleins, la vaisselle propre, la foule s'éclaircit Chez Doris. Je sors avec les autres, franchis le seuil, descends dans la rue... en route pour nulle part, en réalité.

Je fais un arrêt dans une arcade de la rue Sainte-Catherine. À l'intérieur, je reconnais plein de têtes familières, cherchant ici un peu de chaleur, comme moi. Le truc, dans les arcades, c'est d'avoir l'air de vouloir dépenser de l'argent. De l'argent que nous n'avons pas.

Cette armée de femmes en guenilles sont mes amies, mes initiatrices, mes guides que je suivrai, pendant trois jours, dans le bas-ventre urbain de la grande culture canadienne de la pauvreté.

Je fais semblant d'examiner toutes les machines, avant d'en choisir une pour jouer. Ça marche un bout de temps mais le gérant finit par s'avancer vers moi. Je sais que c'est le moment de filer. Ce n'est pas bon pour le commerce, des pauvres qui traînent autour.

De toute façon, il commence à se faire tard et je dois penser à me trouver un endroit pour la nuit. Ce n'est pas qu'il y ait un grand choix: trois refuges pour femmes itinérantes dans toute la ville. Et 77 misérables lits pour les milliers de femmes qui s'y présentent. Je me dirige vers la Maison Marguerite. Seigneur! C'est le plus proche. Et je suis chanceuse, très chanceuse. J'attrape le dernier lit.

La Maison Marguerite est menée par les Soeurs grises; y règne un calme recueilli. Nous autres, les clochardes, sortons nos manières du dimanche: c'est qu'on ne mord pas la main qui nous nourrit, on n'emploie pas le langage de la rue... devant des bonnes soeurs!

Après que j'aie rempli quelques formulaires, on me donne un lit dans une chambre à quatre, une serviette, une jaquette et une brosse à dents. Je me garroche vers la salle de bain, et j'attends, en ligne avec les autres, pour enfin prendre une douche.

Dans nos robes de nuit fournies par le couvent, nous avons toutes l'air fondamentalement semblables, c'est-à-dire pauvres. Mais nos histoires sont toutes un peu différentes. Nous nous les racontons, nous confiant l'une à l'autre nos secrets terribles et fragiles. Ce ne sont pas des histoires pour les gens de l'extérieur.

Ici, à la Maison, nous nous réconfortons les unes les autres. À l'occasion, nous nous laissons aller à sangloter sur notre souffrance, comme Brenda. Mère, 35 ans, Brenda a eu son appartement saccagé par

les deux amis qui venaient de la violer. Brenda n'a pas d'argent, pas de logement, et nulle part où élever son fils de deux ans.

Il y a Micheline, la veuve, une femme délicate et fragile qui passe son temps à se remettre du rouge sur les lèvres. À 63 ans, Micheline vient d'être expulsée d'une maison de chambres. Elle attend maintenant que le B.S. lui envoie son chèque, et ça, ça la gêne un peu.

Après une soirée passée à parler et à enfiler des colliers de perles dans la salle d'artisanat, les lumières s'éteignent. À 11 h, nous autres, femmes adultes, allons toutes bien sagement au lit comme de bonnes petites filles.

II

Je pars tôt le lendemain matin, l'estomac vide, bousculée, ignorée par les vagues de travailleurs de bureau déferlant sur la ville. Sur leurs talons s'avance une étrange cohorte d'hommes clopinant et sacrant.

PHOTOS: AVENTURE STUDIO

«Je fais la queue avec eux à l'extérieur de l'Accueil Bonneau, une soupe populaire du Vieux... une sorte de club privé.»

Ils ramassent les sandwiches et les mégots de cigarettes dédaignés par les mieux chaussés.

Ces hommes-là sont les «pros» de l'itinérance. En tant qu'hommes, la vie des rues leur est plus facile; il y a plus de services pour eux. Et moins de railleries. Personne ne prend un homme pour une putain juste parce qu'il est pauvre et sale.

Je fais la queue avec eux, des centaines d'entre eux, à l'extérieur de l'Accueil Bonneau, une soupe populaire du Vieux Montréal. Nous attendons le déjeuner: soupe et pain noir... Par groupes de vingt à la fois, nous engloutissons notre nourriture en vitesse, assis sur de longs bancs, à de longues tables, avant de laisser la place au prochain groupe.

On peut dire que c'est une sorte de club privé, ici. Ils n'aiment pas les femmes, c'est évident à leurs gestes et leurs commentaires.

Plus tard, les hommes sortent et se prélassent comme des rois en digérant leur déjeuner. L'un d'eux, Tommy, tire un peu de pain noir de sa poche et nourrit les goélands. Tommy est un ex-vendeur d'assurances de 43 ans qui est tombé dans une bouteille de whisky et a mis six ans à s'en extirper. Tommy vit dans les rues depuis des années maintenant. C'est un artiste de l'escroquerie: un escroc très sympathique avec ce petit côté pétillant d'Irlandais qui connaît les recettes pour bien vivre. Nous passons l'après-midi ensemble, à nous promener dans le métro gratis: Tommy a un truc pour les correspondances qui fait que je n'ai pas à payer. Tommy a aussi un truc pour les cigarettes. Entrés nonchalamment dans une manufacture de tabac de l'est de la ville, nous obtenons, grâce à Tommy, des cigarettes gratis avec visite de l'usine en prime!

Tommy a ce genre de confiance en lui dont manquent la plupart des itinérantes. Pour lui, la survie est un travail de comédien: il y a de bons acteurs et il y en a de mauvais. Les femmes sont habituellement de mauvaises actrices. Et ce sont elles qui ont besoin d'aide. Je demande à Tommy comment les femmes peuvent jouer au jeu de la survie.

Il s'esclaffe et me conseille de me poster au centre-ville et d'accoster les gens avec des histoires à coeur fendre: «Dis-leur que ton père t'a foutue dehors. Ou ben que ton chum est un malade, qu'il t'a encore battue. Ça marche. Ou ben dis-leur: Je me suis réveillée ce matin et j'ai eu une apparition et Dieu m'a dit de vous demander de l'aide. Ça marche!»

À la fin de cet après-midi plein de chaleur et d'amitié, je quitte Tommy sur la rue Sainte-Catherine. Je n'ai pas mangé depuis tôt ce matin, je n'ai pas le moindre sou, alors je prends Tommy au mot et suis l'une de ses suggestions. Je me traîne les pieds dans une station de métro et je commence à quêter.

Je trouve ça intolérable. La foule joue aux moutons de Panurge et me contourne d'un mouvement d'ensemble. Elle ne jette pas même un regard dans ma direction. Et quand je m'approche pour attirer son attention, je vois sa peur. La foule fonce sur le côté, mais toujours comme si elle ne m'avait pas vue. Je commence alors à me fâcher.

Barbie m'a parlé de la colère.

«Aussi longtemps que t'es enragée, m'a-t-elle dit, t'es vivante. Tu réagis...» Et je suis en train de réagir. Je commence à répondre à la foule, à lui courir après, à lui demander de me regarder. Ça me fait du bien mais ce n'est pas la bonne façon de jouer le jeu.

Quarante minutes plus tard, je n'ai toujours pas fait un sou, pas une

seule cenne noire, alors je ne mange pas. Je sors, et je marche dans la buée nocturne de la ville.

En vagabondant, je tombe sur Claudette, errant alentour des buissons de la Place des Arts. Claudette dort ici, près des bouches de chaleur. C'est chaud, mais comme femme elle a quelquefois des problèmes et doit défendre à coups de griffes sa place dans la masse des corps qui s'empilent ici chaque nuit.

«Ça arrive qu'on se batte pour décider où on va dormir», explique-t-elle avec désinvolture. «Surtout l'hiver, parce qu'on ne trouve pas des places chaudes n'importe où. Des fois, il y a sept, huit personnes sur la même place, et là le trouble commence. C'est normal, c'est comme la jungle. La loi du plus fort. Si quelqu'un est plus fort que toi, il prend la place. Si t'es trop faible, ils te poussent. Ils te renvoient plus loin. Et si t'es une femme, qu'est-ce que tu peux faire? Évidemment, tu peux te défendre, mais juste avec des mots...»

Pourtant, Claudette, 31 ans, préfère dormir dehors plutôt que dans un refuge. Elle dit qu'elle n'aime pas les règles, la routine et les «bonnes âmes» qui travaillent dans ces endroits-là. Elle n'aime pas leur pitié, alors elle vit sous les regards des passants, et devient froide comme pierre pour se protéger.

«Tout le monde te regarde, chacun te rejette. T'es juste une chose, un déchet à foutre à la poubelle. On ne te veut pas, on ne va pas t'aider. Ça fait mal. Ça n'arrête jamais de faire mal et ça reste à l'intérieur de toi. Tu n'oublies pas... Mais il faut que j'y aille, j'ai d'autres choses à faire...»

Je demande à Claudette si elle connaît un refuge pour la nuit, et elle me montre la direction du Chaînon, une vingtaine de blocs plus loin. Je suis trop fatiguée pour marcher alors je monte dans un autobus et j'explique à l'homme que je n'ai pas une cenne et pourrait-il, s'il-vous-plaît, me laisser monter gratis. Je suis trop fatiguée pour avoir peur qu'il rie et me chasse comme un chien galeux. Je m'en fous que les autres passagers jacassent entre eux. Tout ce que je veux c'est manger, et puis je veux dormir et peut-être, quand je me sentirai mieux, pleurer un bon coup.

Après un énorme souper au refuge Le Chaînon, je me sens mieux, moins transie, et je rejoins les autres femmes dans la pièce commune. Penchées sur nos cafés, nous fumons à la chaîne et écoutons la radio. Les petits plaisirs bon marché...

Une femme aux longs cheveux porte un baby-doll et nous rions toutes devant un luxe aussi ridicule. Une autre râle contre son travailleur social. Nous parlons des hommes, de nos familles, et des meilleures façons de tromper le Bien-être. Pendant quelques heures, nous avons toutes l'impression d'être des reines parce que, cette nuit, nous dormirons à la chaleur. Je suis au lit à 9 h 30.

III

Le matin du troisième jour, je me bourre autant que je peux au déjeuner, au cas où je ne trouverais plus rien à manger de la journée. Et puis je me retrouve de nouveau dans la rue.

Aujourd'hui mes vêtements sentent mauvais, mes cheveux sont sales et pleins de drôles de mèches collantes. Sans même y avoir pensé, je me retrouve à marcher dans les ruelles, pour me cacher, je suppose. Pour devenir invisible. Dérapant dans les flaques d'huile, traînant les pieds dans les poubelles, nous, les itinérantes, nous nous remarquons les unes les autres et nous disons hello! d'un signe de tête. J'enregistre mentalement quelques informations: quels restaurants, par exemple, laissent ouverte leur porte arrière, au cas où je voudrais grapiller un peu de nourriture. Ou cet escalier camouflé..: parfait pour une petite sieste en après-midi. Tiens! je pourrais empocher 2,40 $ la caisse pour les bouteilles de bière vides entassées derrière cet hôtel, et je dois me souvenir de ces boîtes de carton empilées par le magasin à rayons: je peux en avoir besoin si je dors dehors...

Quelques heures plus tard, je retombe sur Claudette. Elle a l'air bien plus vieille à la lumière du jour, et l'ombre est plus dure autour de ses yeux. Nous marchons ensemble jusqu'à la gare où je voudrais me laver les cheveux dans la salle de bain publique. Claudette me raconte comment elle se garde propre dans les rues.

«L'hiver, on ne trouve pas de places chaudes n'importe où... C'est comme la jungle. La loi du plus fort. Si quelqu'un est plus fort que toi, il prend la place. Et si t'es une femme, qu'est-ce que tu peux faire?»

«L'été, pas de problème. Tu peux toujours trouver de l'eau, aux fontaines par exemple. Tu peux t'arroser mais il n'y a pas de savon ni de serviettes. C'est pas un bain moussant! En hiver, ben... t'essaies de te faufiler dans les restaurants, dans les salles de bain et de te laver là. S'ils ne te laissent pas entrer, tu passes par la ruelle pis tu te glisses par la porte d'en arrière. T'apprends des trucs, t'as pas le choix.»

J'occupe le reste de la journée, en gros, comme les deux autres: à marcher, me reposer, me cacher. Aujourd'hui comme hier, je ne trouve rien à manger. Enfin, presque... J'arrive à soutirer quelques carottes aux conducteurs de calèches du Vieux, de celles qu'ils donnent à leurs chevaux. Je leur en suis reconnaissante.

Au coucher du soleil, j'ai déjà terminé ma ronde des refuges et il n'y a pas de lit disponible. Comme beaucoup d'autres femmes, je dois dormir dehors.

Je me décide pour le Carré Dominion, un parc sombre qui longe deux pâtés de maisons. C'est le coin préféré des touristes perdus, des prostitués mâles et des vendeurs de dope moulés de cuir noir. C'est intime, quoi, et c'est ma chambre pour la nuit.

Sur un des bancs du parc, je fais la connaissance de Marjorie. Enfouie dans un imperméable, elle vide une boîte de crackers. Elle m'en offre quelques-uns, que j'avale goulûment. Marjorie a 65 ans. Elle a travaillé comme radiotélégraphiste durant la Deuxième Guerre mondiale. Aujourd'hui, elle erre de chambre en banc de parcs. Il lui est arrivé, des fois, d'être tellement cassée qu'elle devait se prostituer pour un café et un sandwich.

«C'est affreux quand on n'a personne vers qui se tourner», me dit-elle tout bas, de sa voix rauque. «C'est affreux quand on n'a pas de famille, pas d'argent à la banque. Y a du monde qui crève de faim ici. Je me suis déjà prostituée, j'ai été obligée. Mais je ne suis pas coupable de meurtre, j'ai tué personne... Je m'suis seulement vendue pour de la nourriture. Tu comprends ce que j'veux dire, hein?»

Nous nous blotissons, Marjorie et moi, sous mon sac de couchage, par cette nuit de 5 degrés Celsius, pelotonnées comme avec ma grand-mère, quand nous regardions le dernier film à la télévision. Marjorie entonne quelques vieilles chansons du temps de la guerre et ensemble, nous épuisons tout notre répertoire musical.

Après une couple d'heures, Marjorie se remet en route et moi je vais me coucher sous un buisson. Évidemment, je meurs de peur. Je

Un parc sombre qui longe deux pâtés de maison, c'est le coin préféré des touristes perdus, des prostitués mâles et des vendeurs de dope moulés de cuir noir. C'est intime, quoi, et c'est ma chambre pour la nuit.

ne dors pas. C'est impossible, avec un oeil ouvert. Chaque son ténu, chaque bruit de pas, chaque bruissement de feuille me fait sauter sur mes pieds, nerveuse et alerte comme un lapin.

À la fermeture des bars, la ville s'apaise soudain. Cela m'effraie.

À l'aube, ma cachette sous le buisson devient trop visible et je déménage sur un banc. Je me balance d'avant en arrière pour me réchauffer. Vers 6 h, je fais le tour du parc, drapée dans mon sac de couchage comme dans une robe de chambre. Je salue les formes humaines qui commencent à s'agiter sur les autres bancs.

Je suis nerveuse, épuisée, sale et très engourdie par le froid. Je trébuche jusqu'à la Gare centrale et je m'asperge le visage d'eau froide. Et puis j'arrête un taxi et je rentre à la maison.

Car moi, j'ai une maison qui m'attend. ◇

Lindalee Tracey est journaliste pigiste et collabore régulièrement à *The Gazette*, CBC et l'ONF. Son reportage sur les femmes itinérantes, dont le présent texte est une traduction, a d'abord été lu en primeur (et en anglais bien sûr) à l'émission de radio *Sunday Morning* de CBC-Toronto.

SOUS LES PONTS DE MONTRÉAL

Le 12 avril, le Comité ad hoc sur les sans-abri mis sur pied par l'administration Doré remettra ses recommandations au conseil municipal de Montréal, après six soirées de consultation publique.

Le 5 février, on y analysait le manque de ressources pour *femmes* itinérantes. Alors qu'à Montréal seulement on évalue leur nombre à près de 3 000, il n'y a que 77 lits disponibles dans les cinq maisons d'hébergement qui leur sont spécifiquement réservées: le Chaînon, l'Auberge Madeleine, la Maison Marguerite, les Maisons de l'ancre et la Dauphinelle! En un an, on a dû y refuser 3 729 demandes d'admission. Au Y des femmes, rue Dorchester, où l'on «dépanne» aussi les femmes en difficulté, on devait laisser à la rue cet hiver, pendant les gros froids, 10, 12 femmes par nuit, faute de place.

Tracer un portrait-robot de *la* femme itinérante est infaisable. Évidemment, ce sont des femmes en difficulté, sans adresse permanente, sans lien affectif stable, aux prises avec des problèmes d'argent, de santé, de logement, de violence familiale, souvent intoxiquées. Mais de plus en plus d'itinérantes jeunes — bénéficiaires de l'aide sociale de moins de 30 ans, souvent prostituées — s'ajoutent aux vieilles femmes expulsées de leurs logements, aux autochtones «déculturées» et aux femmes alcooliques. «Grâce à» la désinstitutionnalisation des services de santé, des centaines de patientes d'hôpitaux psychiatriques se retrouvent maintenant dans le circuit de l'itinérance, aux côtés de femmes violentées fuyant leur mari ou leur agresseur. Enfin, autre phénomène nouveau, les intervenantes des maisons d'hébergement remarquent une augmentation du nombre de femmes récemment immigrées au Québec, souvent illettrées, abandonnées par des maris mieux intégrés et à la recherche d'épouses plus «modernes».

Devant cet accroissement de la demande, les maisons sont dépourvues. La plupart sont financées par des fondations privées ou des communautés religieuses: elles demandent à l'État de prendre ses responsabilités et de les aider financièrement à assumer les nouveaux services requis, psychologiques et éducatifs aussi bien que physiques. Entre-temps, le comité Godley recommandera entre autres à la Ville d'ouvrir un centre de dépannage de 25 lits... à l'hiver 1987-88. Une goutte d'eau... appréciable. Avant que 1987, l'Année internationale des sans-abri, ne soit tout à fait terminée.

— F.G.

première mondiale à Montréal:

STRUGGLE FOR CHOICE

LA LUTTE POUR LE LIBRE CHOIX

histoire des mouvements de lutte à travers le Canada pour le droit à l'avortement

documentaire-vidéo en 5 parties
réalisé par NANCY NICOL

Le Cinéma ONF
Complexe Guy-Favreau
200, boulevard Dorchester ouest
Métro Place d'Armes

en présence de la réalisatrice

lundi le 20* avril à 19:30h.
21 et 22* avril à 18:00 et 21:00h.
*3è partie sur Québec en français

information: G.I.V
tél: (514) 524-3259

MARILYN FRENCH
L'histoire universelle de la femme face au pouvoir mâle

EN VENTE PARTOUT
édipresse
5198, rue St-Hubert
Montréal, H2J 2Y3

The Highlands Inn

PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et des salles communes spacieuses. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traineau.

Aubergistes:
Judith Hall et Grace Newman
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, N.H. 03574

GRANDE BRASSERIE DE L'ÉPARGNE: BIENVENUE AUX DAMES

PHOTO: BOURSE DE MONTRÉAL

Bourse de Montréal emplie d'effervescence: cherchez la femme

À l'heure joyeuse du grand brassage d'affaires, de placements et d'investissements, les Québécoises, désormais, ne manquent plus à l'appel. Par-dessus les moulins, bas de laine et comptes conjoints. Voilà les femmes qui se plongent avec délices dans les secrets de l'épargne aussi souvent que leurs confrères, et se taillent ainsi cenne à cenne une autonomie financière. Et si leur capital, hélas, est encore trop réduit, l'intérêt, lui, ne leur manquera plus...

Le Salon de l'Épargne-Placements, c'est le supermarché annuel de l'épargne où l'on peut, en se baladant d'un stand à l'autre, magasiner son REÉR (régime enregistré d'épargne retraite), lorgner du côté des RÉA (Régime d'épargne-action) ou carrément, si l'on a atteint l'échelon supérieur dans l'art de faire fructifier ses sous, diversifier son portefeuille de valeurs. Au lancement de l'événement, en 1982, on cherchait les femmes, noyées qu'elles étaient dans le fleuve sombre des complets-cravates. Elles étaient là... pour apprendre. On leur avait dit qu'elles devraient de plus en plus ne compter que sur elles-mêmes pour assurer leur sécurité financière: elles venaient inventorier les façons d'y parvenir.

Elles ont appris. De 20% de la clientèle du Salon de Montréal en 82, elles sont passées à près de la moitié aujourd'hui (45%). Un fameux bond! «On assiste, constate Serge Martin, directeur du Salon de l'Épargne-Placements, à une arrivée massive des femmes dans la vie économique.» C'est peut-être un rien trop optimiste par rapport à la réalité. Les femmes, à ce qu'on sache, sont encore largement sous-représentées au sein des conseils d'administration des grands empires financiers et des sociétés d'État. Mais plus modestement, il est exact de dire que sur le marché de l'épargne, elles sont en train de se tailler une place, et rapidement.

Mortes de REÉR

Un sondage CROP commandé par la FTQ et le Fonds de solidarité des travailleurs du Québec et réalisé l'été dernier a confirmé que de plus en plus de femmes sont en train de se bâtir, cenne à cenne, une autonomie financière:

- 80% des femmes rejointes avaient leur propre compte d'épargne, contre 78% des répondants masculins;
- autant de femmes que d'hommes:

— investissent dans un dépôt à terme
(femmes: 37% hommes: 38%),
— détiennent des obligations d'épargne
(femmes: 32% hommes: 30%),
— préparent leur retraite en investissant dans un REÉR
(femmes: 32% hommes: 32%).

Ces chiffres coïncident avec ceux du service Marketing de la Confédération des caisses populaires et d'économie du Québec. Pour la coordonnatrice des services à la clientèle, Michèle Soucy, les femmes, qui comptent aujourd'hui pour 48% du membership des caisses, «diversifient de plus en plus leurs épargnes». Et cette épargne est dûment inscrite à leur nom propre. En perte de vitesse, les comptes conjoints! «En décembre dernier, les femmes possédaient, chez nous, 49% de l'épargne à terme. Alors qu'au lancement du régime d'épargne-action on voyait surtout des hommes s'intéresser à ce type d'investissement, c'est entre 5 et 10% de femmes qui en achètent à présent.»

HÉLÈNE LÉVESQUE

Clarisse Coderre

Chez Desjardins, juste pour les caisses — ce qui exclut par exemple les compagnies d'assurance, les trusts —, l'épargne des femmes membres représente le joli montant de 9 milliards de dollars. Vous avez bien lu.

Clubs privés très spéciaux

Clarisse Coderre, qui fondait le premier club d'épargne-femmes dans l'Estrie en 1980, est en position privilégiée pour constater que l'engouement des femmes pour l'épargne et l'investissement, c'est «du solide». Et que c'est une tendance qui va s'accentuant. «Nous en sommes à plus de 700 membres réparties sur tout le territoire québécois dans une soixantaine de clubs. Le succès a été si rapide que nous devons, pour quelques temps, nous en tenir au membership actuel, afin de revoir et d'adapter nos structures.»

Avant de développer sa formule de clubs, Clarisse Coderre avait d'abord songé à la création d'une banque réservée exclusivement aux femmes, comme il en existe aux États-Unis. Elle y a renoncé. «J'aurais servi une élite, des femmes déjà bien informées. Et les autres, celles qui n'avaient qu'une petite épargne, qui ne savaient pas grand-chose en matière de finances?» C'est d'abord pour ces petites investisseuses que les clubs existent. La formule est simple: un club regroupe une douzaine de femmes qui versent au «pot» commun une vingtaine de dollars par mois. L'exécutif nommé par les membres vérifie les diverses possibilités de placements et les soumet au groupe. «Elles partent toujours du concret, constate Clarisse Coderre. En effectuant ces démarches, elles apprennent, identifient au fur et à mesure leurs besoins de formation. Elles font venir des spécialistes, apprennent à décoder les pages financières. Elles acquièrent de l'audace.» Dans les clubs d'épargne-femmes, le contrat initial qui lie les membres du groupe prévoit que pas plus de 10% de l'argent ne pourra être investi dans des placements à risques. Mais après un an ou un peu plus, remarque madame Coderre, la plupart des groupes amendent le contrat pour élargir cette marge.

Quatre-vingt pour cent des membres des clubs n'avaient jamais touché à la Bourse avant de faire le grand saut. Les statistiques financières, le Dow Jones, les «fluctuations du marché», c'était du chinois. Non seulement ont-elles fait, individuellement et collectivement, l'apprentissage sur le tas de ce langage, mais elles sont tranquillement allées chercher le respect des institutions avec lesquelles elles font affaire. «On s'est habitué, dans les institutions financières, à les voir se présenter avec des dossiers bien étoffés, crédibles. On leur prodigue plus volontiers des conseils.»

Certaines membres sont devenues des expertes. Clarisse Coderre évoque cette femme mariée avec un homme d'affaires: «Elle ne comprenait même pas qu'on puisse ouvrir le journal à la page de la bourse tellement ça lui paraissait totalement dénué d'intérêt. Aujourd'hui, elle peut établir des graphiques de fluctuation de tendances des actions et en jaser avec des spécialistes. Et elle est devenue agente d'immeubles, une bonne agente.»

Dans les clubs d'épargne-femmes, à peu près la moitié des membres sont des femmes au foyer. Une surprise? Pas pour Clarisse Coderre. «Les femmes au foyer disposent de pas mal moins de revenus, en moyenne, que les femmes sur le marché du travail. Elles vont mettre de côté des allocations familiales, leur crédit d'impôt enfant, l'argent récolté à faire de petits travaux, etc. Mais elles ont plus de temps que leurs consoeurs plus riches pour s'informer et pour investir.» Tendance confirmée par le sondage CROP FTQ — Fonds de solidarité: 78% des personnes au foyer ont un compte d'épargne, contre 81% pour les femmes sur le marché du travail; autant de femmes au foyer que de travailleuses «à l'extérieur» investissent dans un dépôt à terme et presque autant ont des obligations d'épargne (29% pour les travailleuses au foyer contre 32% pour leurs consoeurs «à l'extérieur»). Enfin, près du tiers des femmes à la maison ont de l'argent investi dans un régime enregistré d'épargne retraite (38% pour celles sur le marché du travail). Question véritable sécurité économique, ont est encore loin du compte toutefois, les revenus de ces épargnantes étant souvent faibles, et leurs investissements en conséquence.

Conservatrices, les femmes?

Regroupées en clubs d'épargne, ou investissant en solitaires, les femmes ont-elles des comportements plus conservateurs que les épargnants masculins? Oui, répondent nos sources d'une seule voix. Après, cependant, les réponses se nuancent. Jacques Martin, du Salon de l'Épargne-Placements, remarque bien que les femmes «jouent plus sécuritaire»: encore peu d'investissements dans l'immobilier ou dans des actions qui risquent de fluctuer rapidement. Mais il y voit plus un indice de maturité que du conservatisme. «Les femmes vivent en moyenne plus longtemps que les hommes. Il est important pour elles de s'assurer que ces années de plus ne seront pas des années de misère pour elles et pour leur famille. Alors leurs placements sont plus réfléchis. Le taux d'échec, chez les nouveaux entrepreneurs, est deux fois plus élevé chez les hommes que chez les femmes.»

«Peut-être, admet Clarisse Coderre, mais les entreprises que les femmes créent sont plus petites... Nous avons besoin d'apprendre à utiliser notre pouvoir. Je pense à des fonds où les femmes regrouperaient les milliards éparpillés de leur épargne pour soutenir la création d'entreprises bien à elles, de services financiers, etc.»

Au Fonds de solidarité des travailleurs, on croit déceler une attitude moins craintive chez les femmes qui choisissent moins systématiquement des investissements en «béton armé», et s'aventurent dans des placements un peu plus risqués. Les femmes comptent en effet pour 22,2% des actionnaires du Fonds, ce qui est remarquable si on considère que celui-ci a recruté principalement jusqu'ici dans sa base de travailleur-euse-s FTQ, où le membership féminin n'est que de 28 à 30%. Remarquable encore si on se souvient que le Fonds investit dans la survie d'entreprises et d'emplois, ce qui constitue un certain risque pour ses actionnaires. «C'est peut-être juste un *feeling*, dit Louise Raymond, responsable du Registrariat et des services à la clientèle, mais il me semble que les femmes investissent plus par solidarité!»

Ce qui a contribué à sensibiliser les femmes à l'épargne et aux investissements ces dernières années, c'est l'action combinée d'une foule de groupes: Bureau de condition féminine du ministère de l'Éducation, groupes de femmes, médias féministes, Centre de gestion du YWCA, clubs d'épargne-placements, etc. D'autres actions se dessinent. Le secrétariat à la Condition féminine, par exemple, a mis en branle les recommandations du Comité sur l'égalité d'accès au crédit, lui-même mis sur pied après la Conférence sur la sécurité économique des Québécoises. Et au Mouvement Desjardins, nous apprend Rita Bédard, vice-présidente aux affaires juridiques, on a initié tout un éventail d'interventions, parfois conjointement avec des groupes de femmes (le FRAPPE, entre autres), pour inviter les femmes à s'affirmer davantage.

Reste que la bataille n'est pas gagnée. Avec quoi pourraient-elles bien épargner, toutes ces femmes qui ont à peine de quoi assurer leurs besoins quotidiens? Une étude un peu plus attentive du sondage FTQ-Fonds de solidarité montre que l'épargne des femmes est largement moins substantielle que celle des hommes: 30% des femmes n'ont encore aucune épargne d'aucune sorte, et 21% ont mis moins de 2 000 $ de côté (contre 17% et 26% des hommes). Quant aux femmes au foyer, elles doivent s'en remettre à la générosité du conjoint pour pouvoir accéder à leur REÉR personnel, la loi ne permettant toujours pas qu'elles puissent y contribuer en propre. L'argent des femmes fait des petits, mais pas des petits encore assez costauds pour rivaliser avec ceux du gars d'à côté! ◇

Hélène Lévesque est membre du comité de rédaction de *La Vie en rose* et, au gré des contrats, journaliste, recherchiste ou agente d'information.

PHOTO: CCCSF

VIOL À SHERBROOKE
L'AFFAIRE DOMINIQUE

Trois violeurs latino-américains, une victime déterminée, un juge hésitant, une décision légale mais immorale… L'«affaire Dominique» n'a pas fini de choquer Sherbrooke — et de nous faire douter des procédures légales en cas d'agression sexuelle.

Après une rude journée de travail et un peu de magasinage, Dominique, 26 ans, serveuse de restaurant, s'en va boire une bière au Bamboo Bar. On est en mai, il fait doux… Vendredi soir, à Sherbrooke, Cantons de l'Est, qu'est-ce qu'une femme peut faire, un vendredi soir… Un gars vient lui parler, étudiant, 19 ans, immigrant latino-américain. Vers 11 h, il lui propose de la raccompagner. Elle accepte. Le gars va chercher sa voiture… Deux de ses copains de collège, deux jeunes, immigrants comme lui, occupent le siège arrière. Dominique, prise au dépourvu, n'a pas le réflexe de refuser le *lift*. Son cauchemar commence.

Virée dans la montagne. Viol collectif. Dominique réussit à convaincre ses agresseurs que sa mère, ne voyant pas sa fille rentrer, serait capable de prévenir la police: «Elle habite juste à côté, je vais lui parler et je reviens», promet Dominique. Ils la croient et la laissent partir. Se souvenir du numéro de plaque, courir, vite, entrer chez maman, appeler la police. Les trois gars sont repérés, arrêtés le soir même… et relâchés trois jours plus tard.

Dominique face à la presse: «J'ai cru que la justice rendrait justice. Si quelqu'un doit se cacher, ce n'est pas la victime mais bien les agresseurs.»

PHOTO: STÉPHANE LEMIRE POUR *LA TRIBUNE*

Dominique, déterminée et soutenue dans toutes ses démarches par le CALCACS (Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel), a déposé une plainte le soir même de l'agression, le 9 mai 1986. Tout l'été, on attend le procès, les enquêtes s'éternisent. Dominique est interrogée pendant une douzaine d'heures. Pendant ce temps, ses agresseurs jouissent de leur liberté. Fin novembre 86, enfin, le procès a lieu. Dominique doit témoigner pendant un total de six heures. Les agresseurs sont jugés coupables et incarcérés le 3 décembre. Le juge Paul Gervais de Sherbrooke, qui qualifie le viol de crime odieux et grave, annonce sa sentence le 27 janvier 1987: cinq ans d'emprisonnement pour chacun des agresseurs, une peine plus sévère qu'à l'ordinaire; pour ce type d'agressions, les peines sont de deux ans en moyenne.

Le lendemain même, 28 janvier, coup de théâtre: les trois violeurs sont libérés!

Dès décembre, en effet, les avocats de la défense ont demandé le report de la cause en appel et la libération des accusés. Le juge Melvin Rothman, de la cour d'appel de Québec, a voulu attendre de connaître

LOUISE CHAPUT

la sentence de son collègue avant d'annoncer sa propre décision. Ce qu'il fait le 28 janvier, en ordonnant la mise en liberté des trois agresseurs.

Ulcérée, Dominique demande au CALCACS d'organiser une conférence de presse à l'échelle nationale pour dénoncer la tournure des événements. Cette jeune femme, d'une détermination et d'un courage peu communs, n'hésite pas à se présenter à la conférence et, sous les feux des projecteurs et le crépitement des flashes, à lire un texte de protestation qu'elle a elle-même préparé.

Branle-bas de combat, depuis, dans la ville de Sherbrooke (70 000 hab.). Au local du CALCACS surtout, c'est un véritable feu roulant: téléphones, demandes d'informations affluent tandis que 5 000 personnes signent la pétition exigeant la remise en prison des agresseurs. Jamais, de mémoire de femme, on aura vu un tel appui populaire dans une cause d'agression sexuelle.

Une cause, il faut le dire, riche en rebondissements et bien faite pour soulever nombre de questions tant dans l'esprit du grand public que dans les milieux concernés. Comment est-ce possible, par exemple, de condamner sévèrement des agresseurs pour les mettre en liberté provisoire le lendemain même?

«C'est aberrant!», s'exclame Dominique, consternée. D'autant qu'elle risque à tout moment de rencontrer ses violeurs. «Sherbrooke n'est pas New York après tout!», s'écriera Lucie Pépin, députée libérale d'Outremont, à la Chambre des Communes, le 25 février, exprimant son indignation. Car c'est là, bien sûr, dans cette libération, que le bât blesse.

Pour Dominique, révoltée par l'injustice, la perspective accablante en soi d'un second procès s'efface à l'idée de savoir ses agresseurs en liberté: «Jamais, dit-elle, ils n'ont manifesté de regret ou de remords. Ils n'ont même pas reconnu qu'ils avaient commis ce crime. Moi je compare ça à de l'alcoolisme: tant que quelqu'un ne reconnaît pas qu'il est alcoolique, on ne peut pas le soigner. C'est pareil pour eux: ils ne veulent même pas voir qu'ils sont des agresseurs...» Comment, dans ces conditions, Dominique pourrait-elle circuler librement et sans inquiétude? «Ce n'est pas à moi de me cacher, d'avoir honte, poursuit-elle, ce n'est pas à moi de supporter les conséquences de cet acte. Pourtant, avec mes agresseurs en liberté, c'est toute ma vie qui doit être changée alors que pour eux tout est comme avant. C'est absurde!»

La décision «King Size» du juge Rothman

L'affaire est tout aussi absurde du point de vue juridique, et c'est la logique même des procédures, cette infaillible logique, qui a conduit à l'absurdité qu'on connaît présentement. D'ailleurs, le juge de la cour d'appel Melvin Rothman exprimait clairement dans son rapport la difficulté qu'il voyait à prendre sa décision. Il n'ignorait en rien l'impact qu'elle aurait; renverser, en quelque sorte, la décision du juge de première instance auprès duquel s'est instruit le procès, c'était automatiquement créer des remous.

Mais, et c'est la question fondamentale, le juge Rothman avait-il oui ou non le choix? Ceux qui prétendent que le juge ne pouvait pas refuser la libération ont de nombreux arguments. Ainsi, parmi les huit et quelque motifs cités pour aller en appel, certains (dont, semble-t-il, l'adresse au jury faite par le juge Gervais au cours du procès) seraient suffisamment sérieux pour justifier non seulement le report en appel mais aussi cette fameuse libération du 28 janvier. Évidemment, la défense est allée chercher tous les atouts dont elle disposait. Et d'abord, l'image «rassurante» des accusés: trois étudiants de 18, 20 ans sans casier judiciaire et dont la grande jeunesse serait garante d'une possible réhabilitation. Parents et professeur-e-s ont été cités en cour pour témoigner de leur bonne conduite et de leurs prouesses académiques ou sportives.

Devant tous ces faits réunis, donc, il aurait été légalement difficile pour le juge de refuser la demande de libération. Rien, en effet, ne lui laissait présumer qu'il y avait: 1- danger réel de récidive, 2- menaces contre l'ordre public, 3-danger que les accusés cherchent à échapper à la justice puisqu'ils s'étaient jusqu'alors rigoureusement conformés aux ordres de la Cour. «Pauvre juge», commenteront en sourdine plusieurs juristes, «il n'avait pas vraiment le choix.»

Dominique entourée des travailleuses du CALCACS: Diane Lemieux, Marie-Thérèse Roberge et Ginette Paiement

Et en effet, tout individu trouvé coupable d'un crime contre la personne (viol ou autre) a le droit de recouvrer sa liberté, même provisoirement, en attendant de voir sa cause aller en appel. Ainsi l'explique René Turcotte, professeur de droit pénal à l'Université de Sherbrooke: «Supposons une autre personne que les accusés de l'"affaire Dominique", votre père par exemple. Imaginons qu'il a été trouvé coupable de tentative d'homicide. Durant son procès se sont produites certaines anomalies judiciaires, qui remettent en cause la légitimité dudit procès. De plus, votre père n'a pas de casier judiciaire et ne représente pas de danger réel pour la société. Son avocate suggère alors d'aller en appel. Dans ces conditions, ne trouveriez-vous pas tout à fait raisonnable de le voir recouvrer sa liberté en attendant d'apprendre s'il y aura ou non un deuxième procès? Techniquement, donc, c'est là une chose relativement fréquente et tout à fait conforme à la philosophie de notre droit d'inspiration britannique, qui assure à tout citoyen la pleine jouissance de ses droits tant qu'il n'y aura pas la preuve irréfutable de sa culpabilité. De plus, depuis 1970, la tendance à favoriser dans la mesure du possible les libérations provisoires s'est largement répandue dans nos tribunaux.»

L'immoral du légal

Voilà donc, en substance, les arguments sur lesquels se basent celles et ceux qui affirment que le juge Rothman n'avait pas le choix de sa décision. Mais il s'en trouve beaucoup d'autres pour dire que la cour d'appel aurait aussi bien pu prendre la décision contraire, c'est-à-dire accepter la demande d'aller en appel (c'est presque automatique dans bien des cas), mais refuser, par ailleurs, la libération des agresseurs. Pourquoi? Comment? En tenant compte du caractère particulier des agressions sexuelles, des actes éminemment criminels mais dont les coupables ont rarement un casier judiciaire.

PHOTO: STÉPHANE LEMIRE POUR *LA TRIBUNE*

Ainsi, un juge de la cour supérieure, Jean Bienvenue, rendait récemment un verdict de culpabilité envers un homme accusé d'avoir tué sa femme, et le condamnait à 14 ans d'emprisonnement. «Alcoolisme et dépression», avait invoqué la défense. Mais le juge Bienvenue a refusé de tenir compte de ces «circonstances atténuantes», évoquant plutôt l'effet dissuasif qu'un verdict sévère pourrait avoir sur des maris violents. N'aurait-on pu s'attendre au même souci de conscientisation de la part du juge Rothman? D'autant plus qu'il a honnêtement fait part au public de ses hésitations. Cela ne laissait-il pas sous-entendre qu'il y avait bel et bien une possibilité de refuser la libération des agresseurs en raison d'impératifs sociaux et moraux?

Pour les travailleuses du CALCACS, justement, la décision rendue, malgré la conformité de la procédure, a des conséquences graves aux plans social et moral. Elle a pour effet de banaliser l'impact du délit sexuel commis par les trois agresseurs. Selon elles, il est plus que temps que de tels crimes et leurs conséquences soient jugés avec plus de sérieux, et que ce soit les agresseurs et non plus la victime qui aient à subir le poids de leur faute. C'est aussi l'avis de Dominique: ce n'est pas elle qui devrait voir sa vie diminuée, étriquée, mais bien ses agresseurs.

Rares sont les victimes d'agression sexuelle qui ont la détermination de Dominique. La plupart n'osent pas faire appel à l'appareil judiciaire parce qu'elles savent bien qu'elles risquent d'être considérées comme partiellement ou totalement responsables du viol, et que les vrais coupables ne sont pas souvent punis d'une façon significative ou proportionnelle à la gravité de leur délit. On connaît bien l'odieux de ces procès où toute la preuve repose symboliquement sur les épaules de la victime. Ainsi de Dominique qui dut témoigner pendant un total de 18 heures au cours de l'ensemble des procédures, alors que les accusés, eux, se sont prévalus intégralement de leur droit de ne pas témoigner à leur propre procès. Les avocats de la défense se sont littéralement acharnés à déceler un semblant de consentement chez la victime, l'interrogeant longuement sur ses rapports avec sa mère, avec son ami, allant même jusqu'à vérifier la couleur de ses sous-vêtements! Bref l'habituelle série d'humiliations subies par les victimes de viol qui ont le courage d'amener leur cause devant les tribunaux. On se pose la question: peut-on vraiment se fier aux tribunaux pour traiter équitablement et de manière éclairée des questions juridiques afférantes au agressions sexuelles?

Des petits gars... d'ailleurs

L'indignation populaire reflète la plupart de ces critiques. Dans la région de Sherbrooke, bon nombre de personnes s'insurgent, tant en privé qu'en public, et remettent en cause la crédibilité de l'appareil judiciaire. Certaine-s vont même jusqu'à dire que désormais n'importe qui peut commettre n'importe quel crime grave impunément à condition qu'il puisse prouver par ailleurs qu'il est un honnête citoyen, un bon père de famille, un athlète prometteur, et quoi encore! Bien sûr, c'est oublier que seule l'action combinée de sérieux motifs pour conduire la cause en appel d'une part, et de la bonne réputation des agresseurs d'autre part, a pu permettre leur libération provisoire.

Quant au soutien populaire sans précédent dont jouit Dominique, on est en droit de se demander où il prend ses racines au juste. Est-ce là le résultat de bien des années d'efforts de sensibilisation auprès de la population, concernant la réalité et la gravité des agressions sexuelles? Bien sûr, l'opinion publique a changé sur ces questions et reconnaît aux femmes le droit de circuler comme bon leur semble ou encore le caractère criminel d'un viol. Il est même de bon ton, aujourd'hui, de dénoncer les agressions sexuelles et les agresseurs. Mais si, dans la cause présente, il y avait autre chose? Si les accusés, par exemple, au lieu de s'appeler Canales, Cordonero et Cisternas se nommaient Roy, Robichaud et Tremblay tout bonnement, comme des petits gars de chez nous, assisterait-on à une telle levée de boucliers? Bref, ne se cacherait-il pas aussi, sous l'unanimité des réactions, un vieux fond de racisme?

Personne ne s'avoue franchement raciste, c'est mal vu. Mais dans le brouhaha actuel causé par le problème des réfugiés affluant au Canada et provenant, pour une bonne part, d'Amérique centrale ou du Sud, la question du racisme est loin d'être étrangère à toute cette affaire, même si jusqu'à maintenant le CALCACS de Sherbrooke en a eu peu d'échos. Mais les travailleuses du Centre admettent volontiers que leur local n'est pas l'endroit de prédilection pour accueillir des témoignages de nature raciste. Les gens s'adressent ailleurs pour ce genre de choses.

Face à cet aspect de la question, le CALCACS et Dominique ont une position en tous points semblable: selon elles, mentionner le statut d'immigrants des agresseurs, c'est simplement déplacer le problème. «Avant, dit Dominique, on disait que seuls les malades mentaux pouvaient être des agresseurs. Pourtant, ce sont des hommes comme les autres qui violent; qu'ils aient 20 ou 40 ans, qu'ils soient ou non d'une autre nationalité, ça ne change rien. En parler, c'est déplacer le problème.»

Et l'issue de toute cette affaire? On attend bien sûr avec impatience la décision des trois juges de la Cour d'appel qui statueront pour décider si oui ou non il y a nature à ordonner un nouveau procès. On souhaite aussi, bien sûr, accélérer les procédures pour que cette décision soit prise dans les plus brefs délais possibles. En ce sens, plus les pressions seront nombreuses et fortes, plus grandes seront les chances que l'appareil politique et judiciaire se mette en branle. L'objectif est non seulement que les trois accusés soient réincarcérés, mais surtout qu'une telle situation ne se reproduise plus. Que l'on tienne compte, enfin, de la réalité des agressions sexuelles, et que le système juridique cesse de reprendre d'une main ce qu'il a donné de l'autre.

Louise Chaput est psychologue et enseigne au Collège Champlain de Lennoxville.

Si vous déménagez

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4

AFRIQUE LE PÉRIL NOIR

Le «péril jaune» de la surpopulation chinoise à peine émoussé, c'est l'Afrique qui risque de voir sa population tripler d'ici 20 ans. Alors qu'une démographie galopante est le pire ennemi de leur relèvement économique, la plupart des pays africains, dont le Mali, n'ont pas encore élaboré de politique de planification familiale. Exception exemplaire: le Rwanda.

Le Rwanda... Capitale Kigali. Cette minuscule contrée enclavée au coeur de l'Afrique centrale est surnommée à juste titre le «pays aux mille collines et au printemps éternel». Pas plus grand que notre Gaspésie, le Rwanda compte une population de plus de six millions d'habitant-e-s, dans un habitat dispersé et camouflé sous les bananiers. Le pays le plus densément peuplé de toute l'Afrique, semble-t-il: 270 habitant-e-s au km², jusqu'à 400 dans les régions plus fertiles du Nord. Ce qui n'a rien de surprenant quand on sait que son taux annuel d'accroissement de population, 3,7%, est supérieur à celui de l'Afrique tout entière (3,2%) selon le Service des populations des Nations Unies.

1,5 milliard d'Africain-e-s en l'an 2005

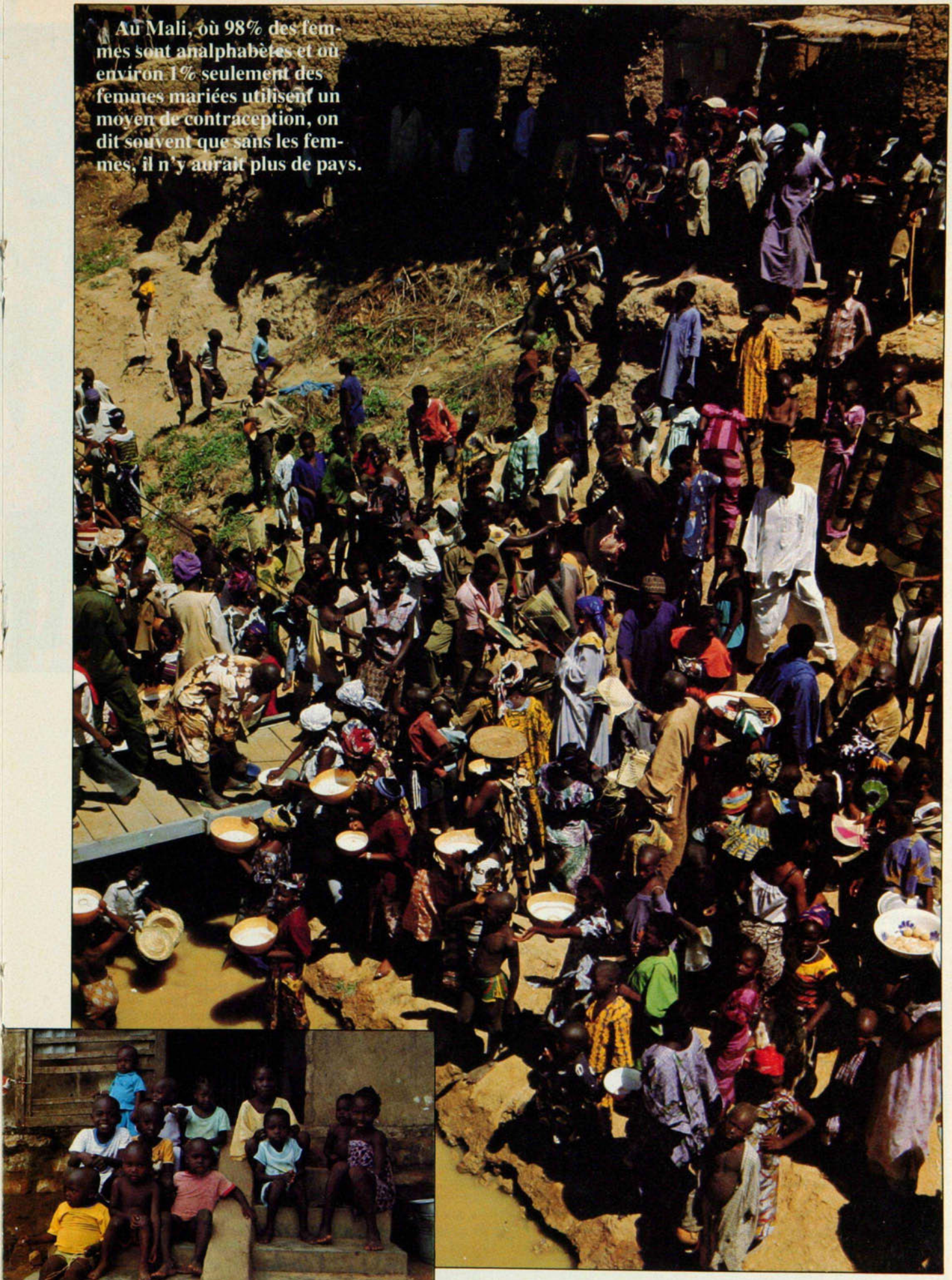
À vrai dire, les projections démographiques de ce service pour l'Afrique sont troublantes. D'ici l'an 2005, la population africaine passerait de 555 millions à 1,5 milliard d'habitant-e-s. Des prévisions trop sombres et trop alarmistes, peut-être?

Malheureusement, ces données semblent au contraire fort réalistes, si l'on en croit d'autres chiffres tout aussi stupéfiants montrant l'ampleur de la montée démographique, notamment en Afrique noire. Alors que 70% des habitant-e-s vivent déjà en dessous du seuil de la pauvreté absolue et que la malnutrition ne fait que s'aggraver, la population augmente de 11 millions de personnes chaque année[1]. Au Kenya, 50% de la population a moins de 15 ans, au Nigeria et au Zimbabwe, 48%; au Mali, on estime à environ 50% la proportion des moins de 20 ans, estimation qui grimpe à 60% dans le cas du Rwanda. L'agronome René Dumont qualifie cette démographie galopante de «pire ennemi du relèvement africain[1]».

Sans compter que cette explosion démographique va en s'amplifiant, dans des pays aux sols déjà extrêmement fragiles, fragilité encore accentuée par la déforestation et l'érosion, ce qui, au bout du compte, entraîne un appauvrissement accru de la paysannerie. Au Rwanda, par exemple, où 95% de la population vit en milieu rural, la pression démographique a provoqué la réduction des superficies par exploitant et la surexploitation des terres cultivées, faute de pouvoir continuer à les mettre en jachère. Alors que

SYLVIE BÉLANGER

PHOTOS: SYLVIE BÉLANGER



Au Mali, où 98% des femmes sont analphabètes et où environ 1% seulement des femmes mariées utilisent un moyen de contraception, on dit souvent que sans les femmes, il n'y aurait plus de pays.

Depuis 1974, le Rwanda mise sur l'éducation et la sensibilisation de la population, à 95% rurale. Un excellent pari, si l'on en juge par les résultats obtenus.

chaque enfant recevait traditionnellement une part du patrimoine familial, l'héritage agricole s'est rétréci au fil des ans, si bien que les jeunes n'ont souvent d'autre choix que de s'exiler en ville, où les attend malheureusement le chômage. Quant aux terres cultivées, leur surexploitation entraîne une diminution de la production. Or, au Rwanda, plus de 80% de la production agricole est destinée à l'autoconsommation.

Les «Ouagado-gooders»

Mais si aiguë soit-elle, cette situation n'est pas l'apanage du Rwanda. Et comme dans beaucoup de pays africains, il convient d'ajouter au déséquilibre écologique les problèmes de santé, d'éducation, d'emploi, d'urbanisation. Autant de problèmes que l'on peut attribuer en grande partie à la démographie galopante.

Face à une situation aussi dramatique, pourtant connue depuis longtemps, peu de pays africains ont pris la peine d'élaborer, même superficiellement, une politique de planification familiale ou entrepris de sensibiliser la population à la question démographique, si cruciale pour le développement.

Généralement, les gouvernements préfèrent dire que le problème se situe au niveau de l'augmentation de l'emploi, de la production et du niveau de vie, sans même entrevoir que la démographie galopante puisse être l'un des obstacles à cette augmentation. Les hauts fonctionnaires invoquent volontiers la culture et les traditions, qu'ils prétendent impossibles à changer dans la population paysanne.

En novembre 1985 se tenait à Ouagadougou, au Burkina-Faso, un séminaire international sur l'élaboration de programmes de planning familial à l'intention des jeunes. Les conclusions de ce séminaire? «La meilleure planification familiale, y a-t-on affirmé, est celle qui lie à son action le développement des services de santé, susceptibles de combattre et de réduire la mortalité infantile... car tant qu'il y aura la peur de perdre des enfants en bas âge, les familles n'intégreront pas harmonieusement le planning familial.»

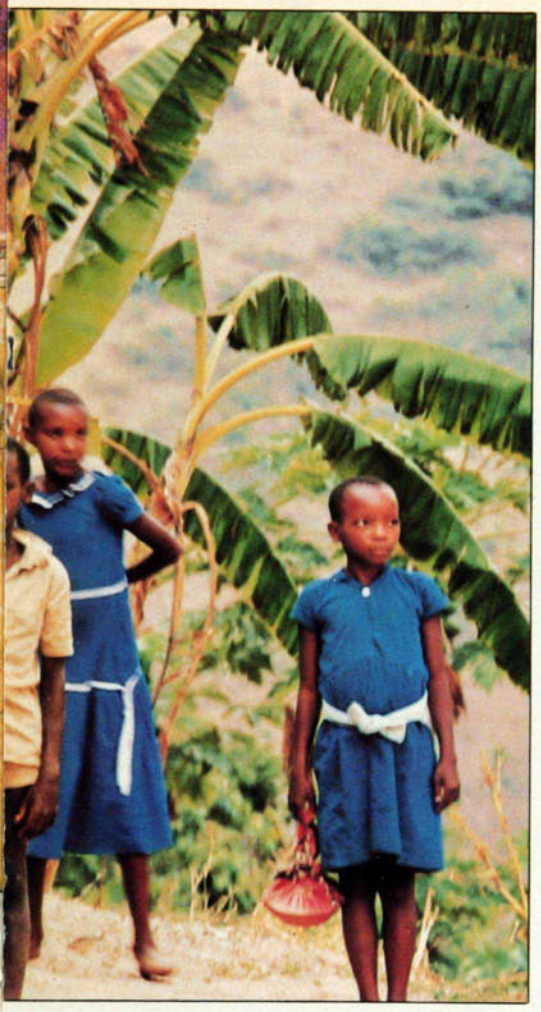
Honni soit qui Mali pense

Louable en soi, cette attitude dispense, hélas, les décideurs de se pencher plus spécifiquement sur les conditions de vie des femmes, pourtant premières pénalisées lorsque la famille est trop nombreuse. Au Mali, par exemple, les femmes sont à peu près totalement écartées du pouvoir, et même lorsqu'elles souhaitent avoir la possibilité d'enfanter moins souvent, le seul argument qu'elles peuvent invoquer est justement celui de l'amélioration de leurs conditions de vie. Or, cet argument est souvent mal perçu dans le contexte malien, et assimilé au non-respect des valeurs traditionnelles. Comme si, en dernière analyse, la démographie et le bien-être des femmes n'étaient pas intimement liés.

Au Mali, où 98% des femmes sont analphabètes et où environ seulement 1% des femmes mariées utilisent un moyen de contraception, on dit souvent que sans les femmes, il n'y aurait plus de pays: elles s'occupent de l'agriculture vivrière, de l'élevage de la volaille, de la transformation du poisson par séchage ou fumage, du commerce à petite distance, etc. Comme le souligne le coordonnateur du SUCO (Service Universitaire Canadien Outre-mer), Luc Bertrand, installé au Mali depuis six ans, on ne peut nier la tradition ni le contexte socio-culturel pro-nataliste du pays. Mais, à son avis, c'est le pouvoir religieux qui constitue le principal obstacle à la mise sur pied d'une politique de planning familial.

Depuis 15 ans, il existe pourtant une association jouant le rôle d'organisme de planification familiale, l'Association malienne de promotion et de protection de la famille, intégrée à la Division familiale du ministère des Affaires sociales depuis 1974. Après plusieurs essais infructueux dans le passé, l'Association a réussi à organiser en juin dernier à Bamako, la capitale, un séminaire visant à informer et sensibiliser des leaders d'opinion sur la démographie et le développement économique. La majorité des participants étaient des leaders religieux, dont des marabouts, qui détiennent également au Mali un pouvoir politique. «C'est un pas énorme qui a été franchi», d'affirmer le Dr Amadou Rouamba, lui-même musulman. «D'autant plus que pour les marabouts, peu sinon pas du tout informés sur la question, la planification familiale est synonyme de débauche et contrecarre la volonté de Dieu.» Le Dr Rouamba se dit très satisfait de la session qui, espère-t-il, produira des fruits à long terme. «À preuve, raconte-t-il en riant, un mois après la rencontre un marabout est revenu me voir en secret à Bamako, pour que je "planifie" sa fille...»

Mais l'Association malienne de promotion et de protection de la famille, qui préconise l'espacement des naissances, ne semble guère être prise au sérieux par les autorités maliennes, à moins que ce ne soit la question même de la démographie qui leur soit indifférente. Pour le séminaire de Ouagadougou



de novembre 85, par exemple, l'Association n'a même pas été consultée. Et qui plus est, le délégué officiel qui devait y représenter le Mali, l'Inspecteur de la Jeunesse, s'est carrément décommandé à la dernière minute. Son remplaçant, le Directeur du Carrefour des Jeunes, malgré sa bonne volonté manifeste, reconnaît sans peine qu'il n'avait ni la préparation ni la compétence requises.

Il faut en outre souligner le manque infini de moyens, tant médicaux que financiers. Comment, dans un pays aussi vaste que le Mali, où les communications sont extrêmement difficiles, organiser des sessions de formation? Et comment opérer un changement de mentalités sans formation?

Au Rwanda, de réels progrès grâce à l'ONAPO

Le Rwanda, quant à lui, a choisi la voie de l'éducation et de la sensibilisation de la population. Il faut dire que les contraintes de l'agriculture alliées à la croissance démographique ont provoqué une véritable hantise chez les membres du gouvernement du général-major Juvénal Habyarimana, président depuis 1973.

Au cours des dernières années, des milliers de Rwandais-es ont émigré au Zaïre, à l'Ouest, ou en Tanzanie, à l'Est, pays avec lequel le Rwanda vient de conclure une entente au sujet de ses ressortissants. Malgré cela, les statistiques gouvernementales prévoient que la population rwandaise atteindra 10 millions d'habitant-e-s en l'an 2000. Si le taux de croissance actuel se maintient, la production alimentaire ne parviendra pas à nourrir la population en dépit des efforts énergiques mis de l'avant par le gouvernement.

Déjà conscient du problème en 1974, le gouvernement rwandais créait à l'époque un Conseil consultatif pour le problème socio-démographique. C'était en quelque sorte un précurseur de l'ONAPO, l'Office National de la Population. Ce superorganisme a été créé en 1981 pour concevoir et mettre en oeuvre la politique démographique du pays, sensibiliser la population (à commencer par les fonctionnaires, les journalistes et les autorités religieuses) à la question du planning, et enseigner les méthodes contraceptives[3].

Après 20 ans d'action gouvernementale, on ne peut nier les progrès réalisés: même les centres médico-sociaux et les centres de formation populaire les plus reculés possèdent leur programme «en démographie» et travaillent en collaboration avec l'ONAPO grâce aux ramifications régionales de ce dernier. Il faut ajouter que l'organisme diffuse quotidiennement des messages radio, utilise le théâtre, publie brochures et revues, etc., pour parvenir à ses fins d'éducation.

Mais, comme le déclare Monique Mukamanzi, démographe et responsable du service de la recherche à l'ONAPO, la partie est loin d'être gagnée. Les projections sont sombres et pessimistes, et plusieurs soutiennent que l'ONAPO est malheureusement né 20 ans trop tard.

On n'est pas en Chine!

Quant aux méthodes contraceptives, elles sont, en principe, toutes enseignées, mais madame Mukamanzi affirme que les méthodes naturelles sont privilégiées, rappelant que le pays est à plus de 50% catholique. Par exemple, dans la commune de Nyakabanda, dans le centre-nord du pays, l'abbé Sylvain Bourguet, un missionnaire belge dont la réputation n'est plus à faire dans les domaines de l'éducation et de la formation, se dit préoccupé par le problème démographique depuis 20 ans. Sous sa direction, le Centre communal de développement et de formation permanente a publié en kinyarwanda (langue vernaculaire), à des fins d'animation, une brochure intitulée *Se connaître et choisir*, basée essentiellement sur la méthode Billing.

Peut-on réellement se satisfaire de cette méthode dans un pays où la moyenne est de six enfants par famille? «Il est impensable ici de préconiser la limitation des naissances, comme en Chine... surtout en considérant que les ministres, âgés pour la plupart de plus de 50 ans, sont en faveur de la fécondité naturelle», répond madame Mukamanzi. Elle ajoute que d'avoir des enfants valorise la femme — de jeunes Rwandaises portent même à la tête un bandeau de la fécondité. Sans oublier que traditionnellement, la culture de la terre a toujours eu besoin du plus de bras possible.

Compte tenu du contexte, l'ONAPO a accompli une tâche énorme et possède à son actif bien des réalisations, entre autres l'Enquête nationale sur la fécondité[4] réalisée en 1983. Parmi les très nombreuses conclusions du volumineux rapport de 426 pages (sans compter les tableaux et graphiques) dont elle est l'une des principaux-ales auteur-e-s, madame Mukamanzi note que les femmes de Kigali et d'autres milieux urbains ont moins d'enfants. Ce qui, selon elle, laisse supposer que la hausse du niveau d'instruction des femmes s'avère indispensable dans une véritable politique de planning familial. «L'émigration demeurera toujours une solution temporaire et aléatoire dans la mesure où nous sommes soumis-es au bon vouloir des gouvernements voisins. L'éducation de la population, par contre, et en particulier l'alphabétisation et la scolarisation des femmes, sont les fondements mêmes d'une politique de planification familiale et la condition d'un réel relèvement du pays.» Et, pourrait-on enchaîner, du relèvement de l'Afrique tout entière.

Sylvie Bélanger est journaliste pigiste. Elle a réalisé ce reportage à l'automne 1986 grâce à une bourse de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec.

1. René Dumont, *Pour l'Afrique j'accuse*, Paris, Plon, 1986, p. 35.
2. *Terre des femmes*, Paris, Maspéro, 1982, p. 105.
3. *L'ONAPO*, Kigali, décembre 1985.
4. *Enquête nationale sur la Fécondité*, Kigali, ONAPO, 1984.

PHOTOS: SYLVIE BÉLANGER

Melba, tu nous

RÉGULIÈRE • SÉSAME

BLÉ ENTIER • SEIGLE

SANS SEL AJOUTÉ

enlèves un poids

MERCI MELBA DE GRISSOL. AVEC TOI L'ÉQUILIBRE ALIMENTAIRE NE NOUS PÈSE PAS. ON GARDE LA FORME, ON MANGE MINCEUR! MATIN, MIDI, SOIR, TU NOUS FAIS CROQUER LA NOUVELLE VITALITÉ!

GRISSOL

L'appétit en liberté.

Magasinaphobie

Le magasinage, j'aime ça quand c'est pour les autres. Pour moi, inutile de rêver à la garde-robe de star qui va me transformer, de partir à la recherche de la jupe qui va me donner l'allure mince et élancée d'un mannequin de *Vogue*, le chemisier qui flatterait mon teint de rousse aux yeux cernés. Je trouve, mais par hasard, quand je ne cherche pas, et je réussis à acheter ce qui me plaît sans passer par la torture seulement quand je me sens exceptionnellement bien.

Sinon, je n'y échappe pas, à cette peur étrange, incompréhensible, à cette peur panique qui s'empare de moi juste au moment de m'offrir le vêtement convoité. Pétrifiée au seuil de la boutique, je m'aperçois qu'il ne suffit pas d'avoir les sous pour matérialiser mon rêve et je croirais volontiers que nul être au monde n'est aussi indécis... À moins que je n'achète hors saison, parce qu'alors pourront s'écouler plusieurs semaines avant que je ne porte le vêtement en question, donnant ainsi au démon de la culpabilité, enfermé sans air et sans nourriture dans un sombre placard, le temps de s'affaiblir. Quand je sors l'objet du délit, le démon n'est plus capable que de légères morsures.

Même quand j'ai le coup de foudre, ce n'est pas le paradis. Tout un mécanisme intérieur se met en branle, un mécanisme dont les rouages sont la culpabilité, la colère, le refus, la frustration, la honte, sentiments orageux qui provoquent un inévitable déferlement de questions: «En ai-je vraiment besoin? Puis-je porter ce chemisier avec plusieurs jupes et pantalons (question de rentabilité!)? De quel droit m'achèterais-je un chemisier à 100 $? Ma mère n'a-t-elle pas toujours porté des vêtements bon marché?»

Je me défends: «C'est mon argent, je peux en faire ce que je veux!» Mais aussitôt, la voix me répond, inexorable: «Oui, mais il est honteux de le gaspiller pour du luxe, du superflu.» Et la honte galopante piétine le désir que j'ai de me faire plaisir, de me faire belle.

Cette maladie — comment l'appeler autrement? — a atteint son paroxysme il y a plusieurs années. J'en étais presque paralysée, réduite à coudre mes vêtements pour ne pas faire trop mauvaise figure. Mais parfois le désir l'emportait, je me risquais dans les boutiques, à la recherche de je ne savais trop quoi, d'une robe qui me plairait. J'avais toujours eu peur de ces petites boutiques et ne m'y aventurais que lorsque les vendeuses étaient occupées avec des clientes et que je risquais moins de me faire interpeller. Quand on me demandait ce que je désirais, je disais que je ne faisais que regarder, que je ne voulais rien de particulier. Je jetais encore un coup d'oeil, pour me donner une contenance, et ressortais presque aussitôt.

Je finissais pourtant par m'obliger à essayer quelque chose en me disant que peut-être ça ne m'irait pas et que la question serait réglée. Je le faisais en tremblant intérieurement, incapable d'objectivité, achetant la première chose qui m'allait à peu près, pour en finir. Ou je fuyais, sans dire un mot à la vendeuse consternée. D'une manière ou d'une autre, je sortais plus ébranlée de l'épreuve de la cabine d'essayage que don Quichotte de sa lutte contre les moulins à vent.

Et maintenant, des années plus tard, l'essayage demeure une épreuve. Et pour cause! L'éclairage des cabines fait ressortir la moindre imperfection, donne un teint blême et maladif à qui est déjà fatiguée par l'ambiance des magasins. Une heure dans un centre commercial et le manque d'air, le bruit de fond continuel étoffé de chansons pop jouées à tue-tête dans les boutiques, la foule, les éclairages violents, la déshydratation, la sollicitation visuelle ont vite raison des plus énergiques. Et voilà qu'ayant traversé tous ces obstacles, j'arrive devant le miroir à trois faces qui m'oblige à jeter un regard sur les parties qu'on n'aperçoit d'habitude que de trois quarts et en vitesse. Cela incite au masochisme ou à l'apitoiement sur soi, pas de quoi se réjouir.

Bien souvent les minuscules salles d'essayage obligent à sortir pour aller se voir dans le miroir tout en s'exhibant aux clients et en s'exposant aux commentaires flatteurs des vendeuses. Coïncidence qui m'émerveille toujours: la vendeuse a acheté précisément le vêtement que j'essaie et m'en vante les mérites. Elle déborde d'enthousiasme pour cette robe dans laquelle j'ai l'air d'une orpheline. Ce pantalon — qui me donne l'air d'une «toutoune» — est du dernier cri et me va à ravir, m'assure-t-elle. Ce souliers — qui me serrent les orteils — vont

MONIQUE BENOIT

ILLUSTRATION: NICOLE LÉVESQUE

s'étendre: aurais-je la mauvaise grâce de refuser un peu de souffrance pour avoir le pied fin?

Je suis confuse, agacée. Je me sens laide et ridicule et n'arrive pas à me rappeler que ce n'est pas moi qui dois me refaire pour les vêtements mais les vêtements qui doivent être faits pour m'aller. Je ne sais plus ce que je veux ni même si je veux quelque chose. Et même quand j'ai le coup de foudre pour un magnifique tailleur, je ne sais pas si je dois me l'offrir. Déchirée par l'indécision, il ne me reste qu'à partir, pour y penser. Je reviendrai demain, je me le promets bien. Mais demain j'aurai autre chose à faire et puis l'autre demain encore. Beaucoup de demains passent ainsi pendant que je pense et m'interroge et balance entre le oui et le non.

Enfin je me décide: c'est oui, je suis convaincue. Je pars, toute hésitation bannie. J'entre dans le centre commercial, mais je n'ai pas été assez vite: ma traîtresse de conscience me précède et exige d'être apaisée. Elle m'entraîne d'abord voir des choses moins chères, moins belles et moins seyantes aussi, m'oblige à des justifications et à des raisonnements d'une incroyable mesquinerie. Je discute, me débats, essaie d'échapper à cette conscience inflexible, mais elle me force à passer sans m'arrêter devant la boutique où se trouve l'objet de mon désir. Je reviens malgré tout d'un pas décidé et réussis à m'arrêter devant la vitrine. La fois suivante, je m'élance et atterris à l'entrée. De loin, j'aperçois mon tailleur, mais ce manège a épuisé mes forces, j'ai perdu toute confiance en moi et suis incapable d'aller plus loin. Je concède la victoire et rentre chez moi.

Quelques jours plus tard, forte d'une nouvelle stratégie, je démarre au pas de course en m'interdisant de penser et de ressentir quoi que ce soit. Le résultat n'est pas pour autant garanti et je ne sais pas lequel des deux scénarios possibles va se jouer.

Premier scénario: j'entre dans la boutique et vais d'un pas décidé vers l'objet de ma convoitise. Il n'y est plus. Infiniment soulagée... et infiniment déçue, je cherche, et m'enhardis même jusqu'à demander à la vendeuse si le tailleur y est encore.

— Vous savez bien, le tailleur vert à basques noires...

— Ils sont tous vendus madame, ça part très vite vous savez. Voulez-vous voir autre chose?

Je pars en me chicanant: Pourquoi suis-je si indécise? Pourquoi ai-je si peur? Où trouverai-je un aussi joli tailleur maintenant? Je suis déçue et malheureuse. Me disputer n'arrange rien.

Dans l'autre scénario, je vais droit à l'objet de mon désir. Il est encore là. Je suis émue mais, attention: tenir le couvercle de l'émotion bien fermé sinon... Il faut en finir tout de suite mais, à peine esquissée, ma fuite précipitée vers la caisse est freinée par la vendeuse souriante qui me propose de l'essayer. Je n'ai pas la volonté de refuser, ni l'énergie d'expliquer que c'est déjà fait et encore moins celle de plaisanter. Je passe le tailleur et m'exhibe à la vendeuse ravie. Docile comme un agneau, je me laisse vendre l'ensemble que j'ai déjà porté cent mille fois, soumis à l'approbation de mes amis, parents, collègues et dans d'innombrables situations... en imagination! Je joue le jeu.

— Ça irait bien avec un chemisier blanc cassé, dit-elle, joignant le geste à la parole et enfilant ledit chemisier sous un pan de la veste.

Je dis oui, je souris.

— Vous pouvez aussi porter la veste à Noël avec une longue jupe de velours, et les jours froids avec un pantalon noir.

J'acquiesce, je souris.

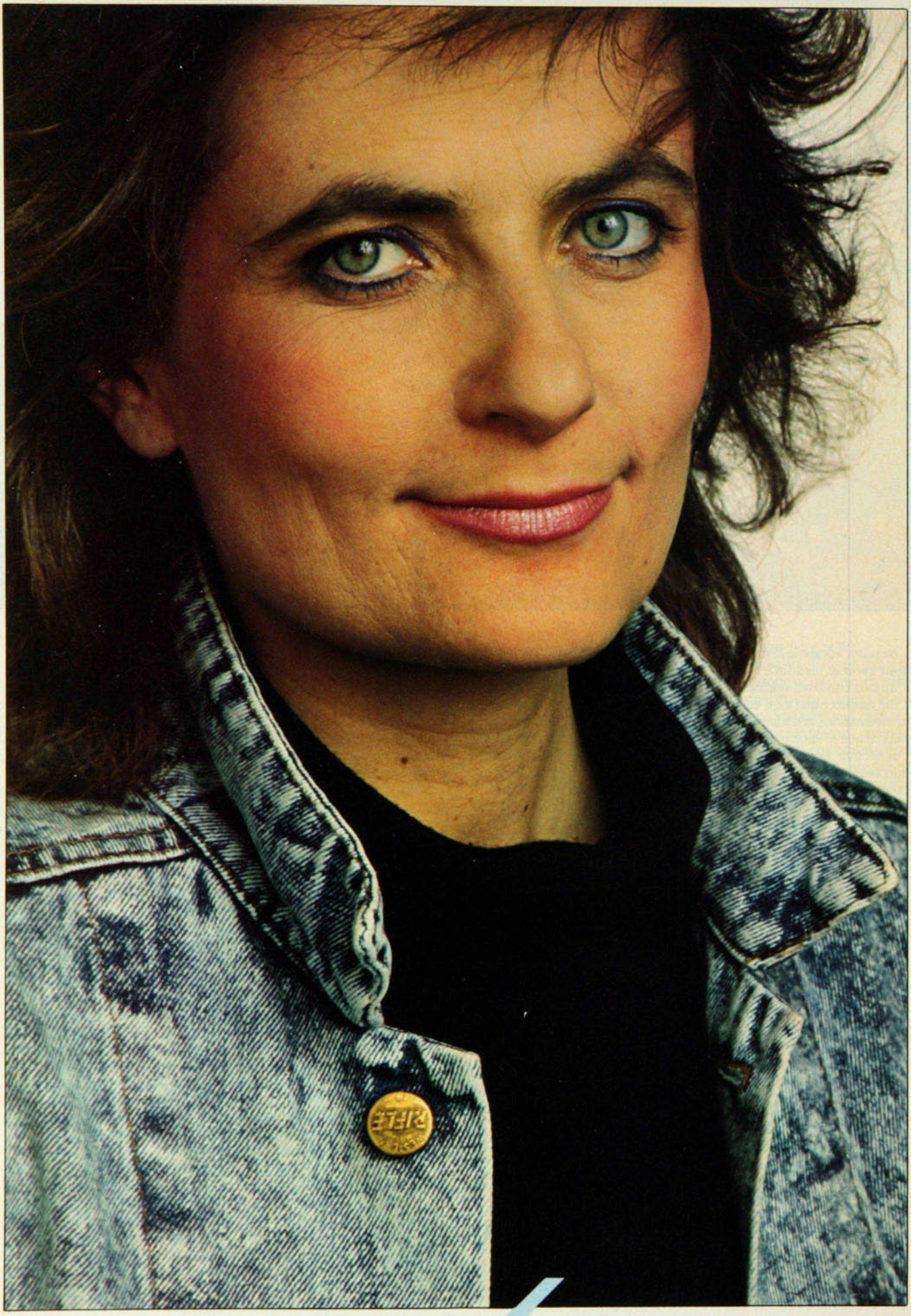
— Oui, c'est vrai, j'aime bien. Je le prends.

La vendeuse rayonnante m'assure que je ne regretterai pas ma décision. J'attends, un peu inquiète, qu'elle m'annonce qu'elle s'en est acheté un tout pareil. Mais non, elle m'épargne.

Je sors du magasin portée par l'euphorie. Je suis fière de moi. Mais je ne perds rien pour attendre. Ma mauvaise conscience réprimée revient à grandes foulées. Maintenant, il va me falloir payer. Avant même d'arriver chez moi je dé-tes-te ce tailleur. Je suis mal, très mal. Qu'ai-je fait? Je suis envahie par la honte de ma folie. Je voudrais tout effacer, oublier. Je cache la chose dans la garde-robe, tout au fond, et ferme la porte. Je sais que je ne le porterai pas de sitôt, ce tailleur, je sens que je dois d'abord porter mes autres vêtements auxquels je découvre et invente au besoin des tas de vertus.

Des amies viennent me voir. J'évite le sujet pour ne pas devoir avouer mon crime. Suivent des nuits d'insomnie, de cauchemars. Il me vient des pincements au coeur chaque fois que je vois un tailleur en vitrine ou que le mot est mentionné ou que j'aperçois le bout de la manche du mien dans ma garde-robe. Je sais pourtant que ce malaise va finir par se dissiper, que bientôt je porterai «mon coup de foudre» avec plaisir et fierté. Mais je suis impuissante à retrancher ne serait-ce qu'une minute à mon tourment.

La seule chose qui m'aide est d'enfin pouvoir en rire. ◇



PHOTOS: SUZANNE LANGEVIN

PETROWSKI

LE MEA CULPA DE LA GRANDE BAVEUSE

MONIQUE DURAND

Petrowski l'invincible, Petrowski kamikaze, Petrowski la pure et dure; Petrowski dont le seul nom inspire aux un-e-s une insurmontable agressivité, aux autres le contentement jouissif d'avoir mis l'adversaire K.-O.; Petrowski vouée aux gémonies ou portée aux nues, Petrowski sans laquelle notre presse quotidienne paraîtrait insipide, froide, quincaillère, Petrowski dont on a cru qu'elle avait moins besoin d'amour que les autres, Petrowski se rend.

«Je ne peux plus dire les choses comme avant. Je ne suis plus capable d'écrire au premier degré. Terminés les

Nathalie Petrowski, après 12 ans de journalisme au* Devoir *et ailleurs, passe au roman. Elle vient d'obtenir le studio du Québec à New York où elle résidera jusqu'à l'automne pour mettre en train son ouvrage. Elle part à la recherche de l'écriture et d'elle-même comme d'autres s'en vont-en-guerre. Ne sait quand reviendra.* La Vie en rose *l'a rencontrée avant son départ.

«moi je crois que» et les vérités *ex cathedra*. La vie, c'est pas ça du tout. Avant, je tirais sur tout ce qui bougeait. Je demandais à Michèle Richard d'être Juliette Greco ou Édith Piaf.»

Concessions? Ramolissement? Non. Elle a changé, c'est tout. «Je ne sors plus la hache de guerre. Je l'ai fait souvent, mais le prix à payer est trop élevé. Avoir, tous les jours, le courage de mes opinions, quand je sais qu'on va m'haïr, j'en ai marre. Tellement que des fois je deviens trop sensible, beaucoup trop sensible: j'y vais «mollo»; je veux épargner tout le monde. Je suis peut-être dans ma grande phase de culpabilité. C'est pour ça que je m'en vais à New York.»

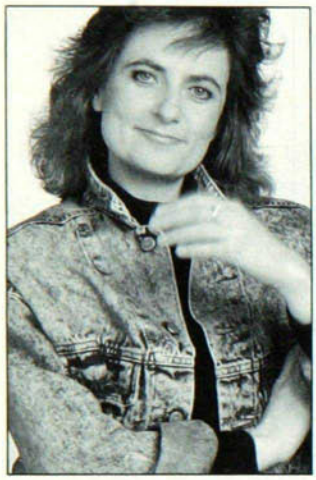
Dans son grand appartement tout nu du quartier juif d'Outremont, où je ne vois qu'un interminable plancher ciré, une table en bois et une théière sifflante, j'ai l'impression qu'une page importante tourne, une page noircie à ras de ses mots à elle, mots incendiaires et sans appel.

«Dans ma vie, je ne décide pas tellement les choses. Elles m'arrivent. Je suis entrée dans le journalisme en 1975 en ignorant tout de ce métier. D'abord au *Journal de Montréal*, puis au *Devoir*, après des études en cinéma. J'ai tripé comme une folle. Ça m'a stimulée pendant des années. J'avais un appétit dévastateur, une curiosité insatiable. Tous les sujets m'intéressaient. J'allais voir des shows tous les soirs et les fins de semaine. Je m'étourdissais totalement dans un boulot qui était la seule chose qui comptait pour moi.»

Et puis un jour arrive ce qui peut-être est inéluctable dans le tout petit milieu de la culture québécoise: elle a vu tous les spectacles, fait toutes les entrevues, et ne découvre plus rien. Elle se réveille brûlée, vieillie, épuisée, ne sachant même plus si elle existe. Alors, elle se met à pondre sans conviction des textes à la chaîne «sur le pilote automatique»: «J'ai complètement évacué mon monde intérieur durant ces 12 années. Aujourd'hui, ça me revole en pleine face. Quand j'ai eu l'impression de plafonner, je me suis tournée vers les gens pour me rendre compte qu'ils me détestaient et que je n'y comprenais rien... Je suis toujours la première étonnée de l'effet que j'ai sur les autres.»

Nathalie Petrowski a provoqué et choqué comme peu de gens l'ont fait dans ce métier. Il n'y a qu'à se rappeler quelques-uns de ses titres au vitriol: «René Simard, l'homme ou l'eunuque» (*Le Devoir*, octobre 1980); «André Gagnon, le speed-freak de la Place des Arts» (*Le Devoir*, octobre 1978); «Les Trois L — pour Lautrec, Lalonde, Louvain — à la Place des Arts: le courage de devenir «kétaines» ridicules» (*Le Devoir*, 2 février 1981). Quant à sa couverture du spectacle de Patsy Gallant, en octobre 1979, «une des grandes vaginocrates du showbizz», et sa rencontre avec Annie Girardot trois ans plus tard, elles demeureront dans les annales.

«Au début, je ne faisais pas de la critique à proprement parler. Je réinterprétais. Je croyais alors dur comme fer à un nouveau journalisme qui allierait la réalité à la fiction. J'écrivais donc des papiers hautement et dangereuse-



ment subjectifs. Le monde pognait les nerfs. Je ne pouvais plus aller nulle part parce qu'à chaque endroit, il y avait 15 personnes qui voulaient me sauter dessus.» Pendant tout ce temps, c'est son inconscience, m'explique-t-elle, qui la sauve et la protège contre la hargne qu'elle soulève.

Je reconnais que sous mes prises de position à l'emporte-pièce se cachaient parfois, malgré moi, des jugements de classes, un certain mépris et même des règlements de compte. C'est pas très joli.

Mais chaque jour, elle s'isole davantage, jusqu'au moment où elle n'en peut plus. «C'est là que j'ai commencé à me dire qu'il faudrait peut-être que j'exprime les choses autrement. Au fond, je suis une fille sociable.»

Nathalie Petrowski va très loin dans la contrition rétrospective. «Je reconnais que sous mes prises de position à l'emporte-pièce, se cachaient parfois, malgré moi, des jugements de classes, un certain mépris et même des règlements de compte. Ce n'est pas très joli.»

Sa franchise me désarme et me heurte parce qu'elle me rend coupable, à mon tour, de

Un article de journal c'est trop court. Je veux aller plus loin, de l'autre côté des choses voir s'il y a quelqu'un. Peut-être n'y a-t-il personne...

la jouissance délectable et vengeresse qui fut mienne en la lisant, elle qui châtiait si bien la médiocrité. Je lui en veux un peu de ce revirement.

Crrrisss, mon roman

Elle jure en mordant dans le «r» de «criss»: «Mon roman, il faut que je le fasse. Je suis écoeurée d'en parler. Ça dure depuis cinq ans. Un article de journal, c'est trop court. Je veux aller plus loin, de l'autre côté des choses, voir s'il y a quelqu'un-e. Peut-être n'y a-t-il personne. *The girl and the empty dress. There's nobody at this address.* Je veux aller voir.» Elle le dit avec ses yeux de fauve en liberté, perçants comme des dards, encore plus beaux qu'à la télé, ces miroirs inentamés qu'on a le goût de croire.

Pourquoi New York? D'abord parce qu'elle vient d'y obtenir le studio du Québec, succédant à Yolande Villemaire. Et qu'elle a besoin de rompre avec tout, sa sécurité, ses amis, son Laurier B.B.-Q,

le milieu, si elle veut mener son projet d'écriture à terme. Apprivoiser le silence et l'absence. «J'ai envie d'être *groundée* quelque part. Me trouver, moi. C'est terrifiant parce que c'est le gouffre, l'inconnu. Mais il le faut. J'aime la difficulté.»

L'été dernier, elle pourtant typique rate de la ville, elle s'était retirée à la campagne pour écrire une centaine de pages. Cent pages qu'elle a jetées aux poubelles. «Je ne veux pas tomber dans le psychologisme, les bons sentiments, les femmes héroïques. Je ne veux pas de ces ingrédients-là et du petit côté sentimentalo-complaisant auquel je prêterais facilement flanc et qui me répugne. Je préfère tout recommencer à zéro. Démarrer sans idée et sans histoire en tête.»

Elle n'en sait pas davantage sur le style qu'elle adoptera. «Pour le moment, c'est du chinois pour moi.» Mais elle compte bien exploiter un certain penchant pour le cynisme et ce qu'elle appelle son «éternelle dualité» réalité-fiction. «Il faudra que je me persuade qu'avant moi, il n'y a jamais eu de roman d'écrit. Sinon, je n'y arriverai jamais. C'était peut-être facile de me faire un nom dans le journalisme, c'est loin d'être évident dans le roman.»

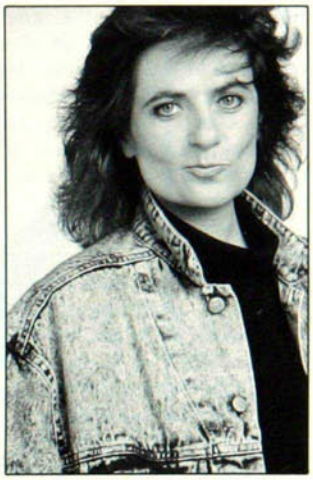
Et si elle rate son coup? Candide, elle répond qu'elle s'inclinera à condition de respecter les critiques qui la matraqueront. «Je ne me sens pas menacée par la critique. Je m'en servirai comme d'un point de repère. Mais je sais qu'on m'attend au tournant.»

L'ambiguïté Heavy Metal

Petrowksi n'est pas la fille la plus «unitaire» ou la moins paradoxale en ville. Elle s'en fout. L'ambiguïté, elle la cultive, en redemande: «J'arrive à naviguer.»

«Idéologiquement, je flotte. Je suis pour l'avortement. Mais quand je rencontre des gens qui sont contre, je finis par les comprendre. Ils ont le droit. J'ai trop conscience des idées et des opinions de tout le monde et des innombrables façons d'exister. Au fond, je suis trop démocratique.» Les travailleur-euse-s sociaux-ales appellent ça de l'empathie, cette faculté — parfois vicieuse — de se mettre à la place de l'autre. «Dans ce contexte, je ne peux qu'être ambiguë et très éparpillée.»

L'ambiguïté, d'ailleurs, lui a permis pendant longtemps de se cacher des autres et d'elle-même, en dépit de son écorce de lionne repue de confiance en elle, aux jugements vifs, tranchants et claironnants. Nouveau juron bien senti: «C'est ma vie, mes affaires. Je n'ai pas nécessairement à vous dire ce que je pense. Jamais je n'irai chez Janette Bertrand raconter que j'ai un



enfant ou que je n'ai pas d'enfant, que je suis célibataire ou que je ne le suis pas. Ça m'écoeure.» Elle poursuit: «Je ne me mouille pas, parce que dans un journal, ce n'est pas la place pour le faire. Mais dans mon roman, je ne pourrai plus cacher quoi que ce soit. De toute façon, je n'ai rien à cacher.»

C'est dans cette veine qu'il faut comprendre le billet qu'elle a écrit dans *Le Devoir* à l'occasion de la relance de *La Vie en rose* en novembre dernier. Elle l'a pondu délibérément ambigu. «Parce que j'étais moi-même ambiguë face à la nouvelle facture de la revue. Qu'elles mettent une fille à poil, ça ne me dérange pas, ça ne me heurte pas, ça ne me réjouit pas. À la limite, je m'en câlisse. Ce billet a été interprété de toutes sortes de façons. Tant mieux.» Elle se sent quand même complètement féministe, «dogmatisme et militantisme en moins», ajoute-t-elle.

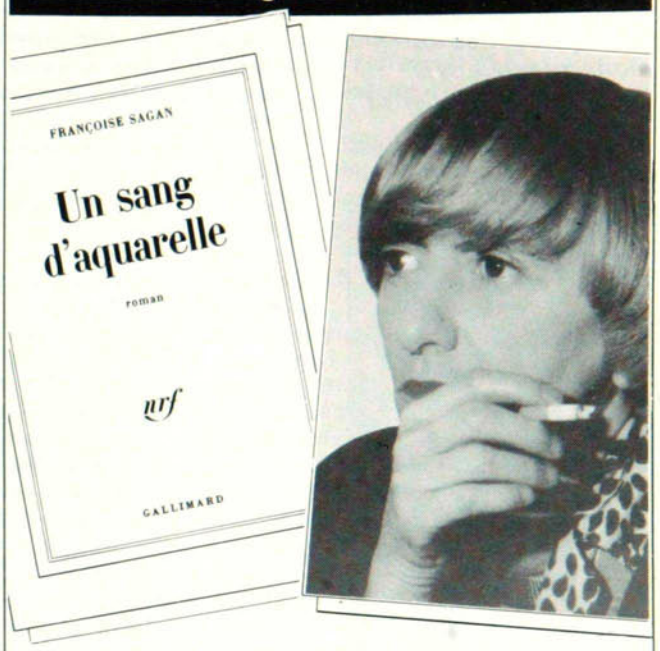
Elle tient son caractère «Heavy Metal», dit-elle, de ses origines slaves. Ses grands-parents étaient Ukrainiens et ils l'ont élevée à Nancy, dans la Lorraine, jusqu'à l'âge de cinq ans. Ils lui vouaient un véritable culte. «J'étais un monstre total. Je disais à mon grand-père de manger du foin et il en mangeait. C'est ainsi que je suis entrée dans l'existence.»

J'arrive un peu partout comme un char d'assaut. Les gens me trouvent bien sympathique mais sont tout à fait incapables de me prendre. C'est ça mon drame.

Elle n'use d'aucun détour dans la description qu'elle fait d'elle-même. Encore une fois, sa franchise débridée me déroute et m'essouffle. «Je n'ai pas du tout le sens de l'humour et je prends tout très au sérieux, y compris moi-même. Je vis à l'aise dans la souffrance et j'allume des conflits ici et là. J'arrive un peu partout comme un char d'assaut. Les gens me trouvent bien sympathique, mais sont tout à fait incapables de me prendre. C'est mon drame.» Nous pouffons de rire. «J'ai du criminel de guerre en moi.» Là, nous rions à gorge déployée. Qu'est-ce qui m'a foutu une fille pareille au bout de mon microphone? «J'essaie d'apprendre à modérer mes transports.»

Elle ratisse tellement large et raconte avec un tel sansgêne qu'à un moment, sa sincérité me devient suspecte. Dans l'effluve, le torrent, la cascade de son élan, si elle en profitait pour me filer entre les doigts? Si, devant moi, elle se dispersait et me semait traî-

Un nouveau roman de FRANÇOISE SAGAN



FRANÇOISE SAGAN

Un sang d'aquarelle

Un homme heureux à force de compromissions et de lâchetés choisit la mort comme une rédemption.

« Un sang d'aquarelle *est-il un cauchemar ou un pied de nez de Sagan? Peut-être les deux après tout. Visiblement l'auteur s'amuse et puis, soudain, on a la gorge serrée.* » *(J.-F. Josselin,* Le Nouvel Observateur*)*

« *Les manuels devront-ils, un jour, séparer l'œuvre de Sagan en deux périodes, la désinvolte puis l'autre, tout en situations lourdes de conséquences, presque... sartrienne? On n'en est pas là. La première manière, d'ailleurs n'a pas disparu. Avis aux amateurs.* » *(B. Poirot-Delpech,* Le Monde*)*

En librairie à 19,95$

aux éditions
GALLIMARD

Avoir tous les jours le courage de mes opinions quand je sais qu'on va m'haïr, j'en ai marre.

treusement, elle, pourtant assise au bout de la table vide de tout trucage? *«I'm a bundle of unresolved hostilities.»*

Je lui demande si certaines choses méritent d'être crues à ses yeux. «Ce que je sais, c'est qu'en ce moment, tout va mal. C'est la catastrophe totale entre les hommes et les femmes. L'amour est fucké. Nous vivons tous enfermés à l'intérieur de nous-mêmes en nous racontant des histoires, la tête et le coeur absolument déconnectés. L'émotion réelle, dangereuse, susceptible de tout remettre en question, nous échappe. Tout le reste n'est que du grand cinéma.»

«Ya des émotions qui me font peur, très peur, parce que je ne les contrôle pas. Je veux toujours tout contrôler. Pour advenir à l'écriture, il faudra que je me débarrasse de ce cérébralisme à tous crins.» A-t-elle peur de l'amour? Elle hurle, moqueuse et déchaînée: «Pas du tout. Envoye, amenez-en!» Elle continue: «L'amour, je n'y crois pas et j'y crois trop. Je suis une romantique pathologique. C'est épouvantable. Je n'existe pas dans l'amour. Il n'y a de place que pour l'autre.»

«Je ne crois pas que je vais laisser de traces. Je ne suis pas Victor Hugo. Mais je veux vivre ma vie autrement qu'à moitié. Et je m'applique à chasser l'idée de la mort qui me suit partout, tout le temps. Mais chaque fois que quelqu'un meurt, ça me touche. Liberace meurt et ça me touche, tu vois...»

À l'occasion d'un article, elle a découvert Norman McLaren, décédé récemment. «Toute sa vie, il a travaillé enfermé dans son laboratoire, dans le parfait anonymat. Il est mort à 72 ans. Il a fait des choses. C'est ça que je valorise par-dessus tout. À cause de mon petit côté égocentrique, j'irais peut-être davantage vers Liberace que McLaren. Mais quand il m'arrive de penser que j'ai du bon sens, ce que je crois, c'est à une vie exemplaire d'entêtement comme celle de McLaren. Loin des trivialités et des vanités, jeux séduisants mais piégés. L'important pour moi, c'est d'écrire mon premier roman. Pas de faire *À première vue*. Pour ne pas passer vainement dans l'existence.»

Je libère mon interlocutrice. Je la laisse à ses *chums* qui viennent écouter *Les Beaux Dimanches* en sa compagnie.

Qu'est-ce qui m'a foutu une fille pareille au bout de mon microphone? ◇

Monique Durand est journaliste et collabore régulièrement à *La Vie en rose*.

Le Centre canadien d'Études et de Coopération Internationale (CECI), organisme à but non lucratif, recherche des coopérantes tout au cours de l'année dans les domaines suivants: organisations paysannes, entreprises artisanales, développement communautaire, santé et nutrition, agriculture, éducation formelle et non formelle.

Pour les personnes sans expérience de travail dans le Tiers-Monde, le programme de Coopération Volontaire du CECI offre, exempts d'impôts, une allocation de séjour et des avantages sociaux basés sur le coût de la vie dans le pays hôte et les responsabilités familiales de la coopérante.

Pour les personnes avec une expérience de travail dans le Tiers-Monde, le programme Études et Projets de Développement Rural du CECI offre des conditions salariales en fonction de la grille en vigueur pour les cadres du CECI. À titre d'exemples, deux postes sont à combler en développement socio-économique au Mali et en Côte D'Ivoire.

Prière d'envoyer votre curriculum vitae à Claire Moran, CECI - Banque de Candidats, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal (Québec) H2X 1K9 Tél.: 875-9911.

CECI
CENTRE CANADIEN D'ÉTUDES ET DE COOPÉRATION INTERNATIONALE

Anita Brookner

Regardez-moi

"Un livre remarquable!".
Christiane Charette / Bon Dimanche

"Regardez-moi" d'Anita Brookner: une perle rare de roman sur la mélancolie".
Marc Chabot / Le Soleil

"Il ne faut pas en dire plus long. Il faut plutôt vous inciter, et avec le plus de conviction possible, à lire ce très beau roman."
Lisette Morin / Le Devoir

"Un désespoir tranquille, un très grand roman".
Louise Gareau-Desbois / La Vie en rose

228 p., 19.95$

Editions La Découverte

PAS DE CHANCE? IL VOUS MANQUE UN NUMÉRO?

Numéro	Mois	Dossier choc
3	Septembre 1981	Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir
4	Décembre 1981	La nouvelle famille et la loi 89
7	Septembre 1982	Mises à pied, mises au pas?
8	Novembre 1982	D'une mère à l'autre, dossier maternité
10	Mars 1983	Les femmes en prison
11	Mai 1983	Bouffer, c'est pas d'la tarte!
12	Juillet 1983	Une fourmi flottait dans sa margarita
13	Septembre 1983	Apprivoiser l'informatique
14	Novembre 1983	Les femmes veulent renégocier le syndicalisme
16	Mars 1984	Simone de Beauvoir, féministe
17	Mai 1984	Marie Cardinal, entrevue
18	Juillet 1984	Histoires d'amour et d'eau salée
19	Septembre 1984	OH BOY! Jean-Paul et l'Église des hommes
20	Octobre 1984	Spécial U.S.A.: Les Américaines et le pouvoir
21	Novembre 1984	Quelle voyageuse êtes-vous?
22	Décembre 1984/ Janvier 1985	Spécial littérature pour enfants
23	Février 1985	Vive les sages-femmes!
24	Mars 1985	Les féministes se critiquent!
25	Avril 1985	La garde partagée, piège ou libération?
26	Mai 1985	Lise Payette fait le point
27	Juin 1985	Louise Roy à la CTCUM: Fera-t-il beau dans le métro?
28	Juillet 1985	Tenter l'érotique
29	Septembre 1985	Le phénomène Marois
30	Octobre 1985	Diane Dufresne all-dressed
31	Novembre 1985	Des hommes pour le dire
32	Décembre 1985/ Janvier 1986	Le pouvoir a-t-il un sexe?
33	Février 1986	Parlez-nous d'amour!
34	Mars 1986	Enfin libérées!
35	Avril 1986	Tout ce que vous ne voulez pas savoir sur le cancer
36	Mai 1986	Chinoises: Les temps modernes
37	Juil./Août 1986	L'été meurtrier: Spécial sueurs froides
38	Septembre 1986	Parlez-vous française?
39	Octobre 1986	Élections municipales: Combien seront élues?
40	Novembre 1986	MTS: Mortelles pour la vie amoureuse
41	Décembre 1986	Luce Guilbeault: dame de coeur, comédienne de choc
42	Janvier 1987	Prostitution: le droit de se vendre?
43	Février 1987	La révolte étudiante. Touche pas à mon avenir!
44	Mars 1987	Non à la maternité

Nous en avons d'autres en réserve.
Complétez dès maintenant votre collection La Vie en rose en nous faisant parvenir le coupon ci-après.
Chaque numéro ne coûte que 2,95 $.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Ci-inclus un chèque ou un mandat-poste au montant de _____ $.
2,95 $ par numéro

LA VIE EN ROSE
3963 rue St-Denis Montréal (Québec)
H2W 2M4

Veuillez encercler les numéros que vous désirez recevoir.

3 4 7 8 10 11 12 13
14 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30
31 32 33 34 35 36 37 38
39 40 41 42 43 44

18 ANS...
ÇA SE FÊTE
ENSEMBLE!

LE SALON DE LA FEMME

PRÉSENTE

LES 10 JOURS DE LA FEMME ACTUELLE

DU 24 AVRIL AU 3 MAI AU VÉLODROME OLYMPIQUE

LE SALON DE LA FEMME A DIX-HUIT PRINTEMPS: UN ÉVÈNEMENT «MAJEUR»

DIRECTEMENT DU VÉLODROME

GALA
DES 10 FEMMES DE L'ANNÉE

Vendredi, le 1er mai 1987, à 16h00

SUR LA GRANDE SCÈNE

Les symposiums
- Le SIDA
- Les médecines alternatives
- La violence conjugale et familiale

Les ambassadeurs de la paix
Jeudi le 30 avril à 20 heures.
30 adolescents(es) partiront directement du Salon pour Mirabel d'où il s'envoleront en direction de la Russie, pour remettre un message de paix et d'amitié à la jeunesse russe. M Claude Ryan, les Petits chanteurs du Mont-Royal participeront à cette émouvante cérémonie.

Cérémonie de citoyenneté canadienne
Vendredi, le 24 avril à midi.
40 femmes émigrantes prêtent le serment d'allégeance à leur nouvelle patrie. Un moment grandiose et inoubliable!

Présentations de mode
Par le Collège Marie-Victorin, tous les jours, à 14h30 et 19h30

LES ACTIVITÉS DU SALON

La Technologie
Les professions de l'avenir: aéronautique, biologie, techniques nouvelles, c'est l'an 2000 qui ouvre ses portes aux québécoises.

La femme et l'argent
Des spécialistes sont sur place pour vous aider à planifier vos investissements vos placements et tous les services bancaires vous sont expliqués.

L'alimentation
Des recettes, des trucs pour sauver du temps, la cuisine nouvelle, tous les secrets du micro-ondes, la grande cuisine simplifiée. Renouvelez le spectacle dans votre assiette, trois fois par jour.

PLUS DE 400 KIOSQUES POUR VOUS

La santé
Apprenez les techniques de détente et d'exercice. Participez aux sessions de thérapie. Consultez les psychologues. Faites examiner vos dents. Rencontrez les thérapeutes en toxicomanie et alcoolisme en consultation privée. Obtenez des informations sur la médecine douce et les produits naturels.

L'environnement
L'épuration des eaux se fait sous vos yeux: gouttez-en les résultats. Apprenez tout sur les pluies acides. Pêchez la truite parlante et écoutez-là raconter son histoire.

Le travail
Orientation vers un choix judicieux de carrière. Gamme de cours de formation.

Des réponses à vos questions sur les conditions de travail, l'égalité dans l'emploi, la sécurité au travail, la retraite. Les spécialistes sont là.

La famille
Protégez votre famille contre tous les risques du quotidien. Les professionnels répondent à vos questions et évaluent vos besoins. Faites connaître votre opinion sur la violence familiale et les moyens de l'arrêter.

Problèmes d'apprentissage scolaire
- Services de cours à domicile pour enfants en difficulté d'apprentissage à l'école.
- Des spécialistes diront comment déceler des problèmes d'apprentissage scolaire chez les enfants.
- À l'aide d'un ordinateur les gens pourront avoir des réponses aux différents problèmes d'apprentissage de leurs enfants.

Les métiers non traditionnels
Aucun métier ne résiste à l'assaut des femmes. Le Ministère de l'Éducation présente des mécaniciennes, plombières, policières, bouchères, pompières, etc. Venez les voir dans l'exercice de leur profession. Obtenez tous les renseignements nécessaires sur les cours et les pré-requis pour de nouvelles carrières passionnantes.

Cours de mécanique
- Cours «Clinique mécanique au féminin»
- Information sur le cours et inscription.

Informations sur l'emploi
- Informer d'une façon visuelle sur certains programmes en fonction d'emplois disponibles.
- À l'aide du micro-ordinateur le public pourra être informé des disponibilités d'un emploi par région administrative.
- Répertoire d'organismes et de point de contact spécifique à la région de Montréal: ex.: Centres d'orientations

10H00 À 22H00 PRIX D'ENTRÉE: ADULTES 6,00$ ÂGE D'OR 5,00$ ÉTUDIANTS 3,50$

MÉTRO VIAU

BEST-SELLER

LE MATIN... SANS MAGICIENS

FRANÇOISE GUENETTE

«Comment un journal aussi terne peut-il autant salir les mains?» Tel fut mon premier commentaire, le 6 février, à la lecture tant attendue du *Matin* nouveau-né. Guère profond, le commentaire, je l'avoue. Mais j'étais déçue: des titres populistes («10 000 Québécois ont vendu leur voisin») ou complètement anti-nouvelles («Jean Doré: rien de neuf avant 1988»!), du logo, de l'allure de la une, de la terrible qualité de l'impression. Déçue aussi de la maquette intérieure, de la médiocrité du contenant: mise en page de feuillet paroissial, rubriques difficiles à identifier, titres banals ou d'un humour douteux, grisaille typographique mal découpée, signatures introuvables, publicité agressive et omniprésente — et où étaient les femmes? À première vue, *Le Matin* était en train de nous refaire le coup de Télé Quatre Saisons à l'automne: un produit moyen, très en-deçà des attentes et, surtout, des promesses de ses promoteurs.

Soyons juste: Jean-Guy Duguay, l'éditeur délégué interrogé mille fois à la télé aux alentours du lancement, n'avait pas l'air baveux de Guy Fournier, le PDG à plumes de Quatre Saisons, cinq mois plus tôt. L'air d'un vendeur d'assurances, plutôt, mais manquant curieusement... d'assurance et de mordant. Un nouveau projet d'information étonnant et original surgirait-il vraiment du discours platement marketing, sans l'ombre d'une ligne politique, des six fondateurs du *Matin*? «Un tabloïd à une clientèle francophone aisée, scolarisée et pressée». Je veux bien. Mais qu'on m'en donne, en 20 minutes.

Or, pour faire vite, on s'est contenté de faire court... sans forcément faire concis. Voyez-vous la différence? Cela donne des textes honnêtes, pour la plupart, mais souvent aussi ternes que leur présentation visuelle, et qui manquent de densité et de profondeur. Le style de *Libération* ou du *Canard enchaîné* ne s'improvise pas! Contraintes d'espace ou manque de personnel, le contenu général et national semble mince et mal servi; à côté, les chroniques culturelles et les billets des Bourgault, Laplante s'étalent, plus colorés, plus longs... Impression de déséquilibre.

Un mois après sa sortie, malgré des améliorations certaines au contenu, *Le Matin* ne m'a pas encore vraiment intéressée. Est-ce à cause d'un manque évident de souci féministe, malgré la présence et les billets de Francine Pelletier, malgré la série de Diane-Gabrielle Tremblay sur la gestion au féminin, malgré les signatures des Suzanne Colpron, Joceline Sanschagrin, Carole-Marie Allard? *Le Matin* demeure un journal de gars, c'est visible à ses choix éditoriaux, à ses photos, aux noms des directeurs de services — et les billets de Pauline Harvey ou Yolande Villemaire ne suffiront pas à en donner une autre image. Loin de réclamer des pages féminines, je regrette (encore une fois) que la vision des femmes ne se retrouve pas intégrée profondément et subtilement dans tout le contenu du journal, autant dans les textes économiques que culturels. Bref, là non pus, *Le Matin* n'aura rien inventé?

Mais étais-je la seule à proférer des critiques aussi tièdes? La question méritait un tour de table, au dernier comité de rédaction de *La Vie en rose:* sept femmes scolarisées, informées et aux matins généralement affolés. «Moi, je ne les *truste* pas, dit l'une. Après avoir lu *Le Matin*, j'ai besoin de lire un autre quotidien! Quant aux nouvelles, du moins. Leurs reportages, par contre, sont pas mal... Ceux de Francine Pelletier aux Philippines, de Michel Arsenault en Haïti étaient bien faits mais si mal présentés...»

«On ne sent pas vraiment de ligne éditoriale, dit l'autre: est-ce que c'est un journal progressiste, de centre-droite ou de divertissement? J'ai de la difficulté à m'identifier à ce que je lis.» Et d'espérer que la page éditoriale s'améliore sous la responsabilité, désormais, d'Anne-Marie Gingras, ex-coordonnatrice de la Fédération des femmes du Québec.

«Mes journaux de quartier, *La Criée*, *Liaison Saint-Louis*... m'en apprennent plus sur ce qui se passe à Montréal», dit la troisième. Les autres l'ont à peine lu, au-delà de la première semaine.

Quant à moi, je réitère mon étonnement: pourquoi, à défaut pour l'instant d'un fond solide et plus égal, *Le Matin* n'offre-t-il pas une présentation plus originale? Ce n'est même pas une question de moyens. Je pense à *Montreal Mirror* et (surtout) à *Voir*, deux hebdos culturels gratuits distribués partout à Montréal, très beaux, aérés et contrastés, bien écrits, bien illustrés, pleins de titres drôles et d'introductions alléchantes, des journaux tout en noir et blanc pourtant, sans la couleur, ni l'argent, ni les ressources du *Matin*. Et même *La Parole métèque*, ce nouveau et «pauvre» journal de femmes, a un look visuel mieux réussi et une meilleure qualité d'impression.

Non, à mon avis, les artisan-e-s du *Matin* — et surtout ses dirigeants — devront se lever plus tôt pour grapiller, avant le long été, une part durable du marché. Entretemps, la naissance du *Matin* — comme celle auparavant de Quatre Saisons — aura eu le mérite de stimuler les compétiteurs: avez-vous vu le *Nouveau Devoir?* ◇

JÉZABEL

Femme forte de l'Évangile, revue et corrigée par Denise Boucher

JOSETTE GIGUÈRE

Il y a la Jézabel de Sade Adu: *«Reach for the top, and the sun is gonna shine»*, chante-t-elle. Et puis il y a ma chatte, qui porte fièrement ce nom sans se douter du terrible sort que le Petit Robert réserve à sa Jézabel à lui: «Despotique et idolâtre, (Jézabel) s'attira la vindicte du prophète Élie et fut assassinée par défenestration sur l'ordre de Jéhu.»

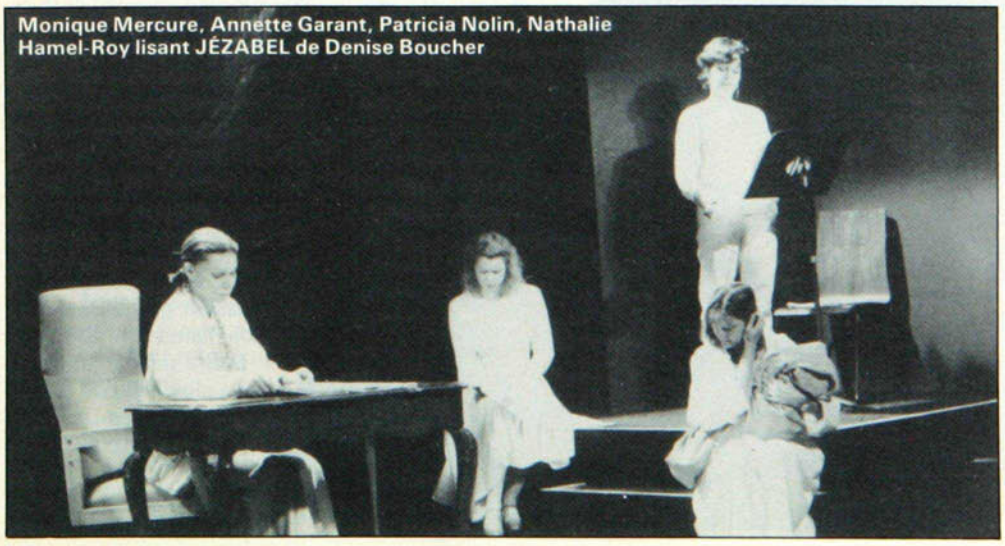
Heureusement, Denise Boucher poursuit le travail entrepris depuis *Les fées ont soif* et réécrit les Écritures. Elle défenestre Élie et fait de Jéhu un pauvre type. Elle sauve Jézabel et lui rend une image de femme forte et têtue. On m'a dit que Jézabel fut aussi le surnom de Catherine de Médicis, femme historique qui n'était pas dépourvue de talent politique. On l'aura compris: *Jézabel*, la deuxième pièce de Denise Boucher, traite de *pouvoir*.

Voilà que le royaume de la reine Jézabel, veuve d'Achab, lui échappe. Le prophète Élie manigance contre sa puissance et contre sa vie. Il hait cette femme aux commandes d'elle-même et de son peuple. Son «Éternel» lui ordonne de la faire disparaître. Athalie, la fille de Jézabel, tient sa mère à distance et se pose en juge sévère. Elle aime sa mère, mais refuse de s'attendrir, car son rôle politique passe avant tout. Le général aspire au trône par procuration. Il désire plus que tout épouser Jézabel pour régner. Seule, l'amie de toujours, Ruah l'écrivaine, la scribe, apporte sympathie et réconfort à sa reine. «Elle n'a jamais peur de rien. C'est l'être le plus libre que je connaisse», dira d'elle la souveraine.

Janvier dernier: Michèle Rossignol orchestrait une lecture-spectacle de *Jézabel* à l'Atelier du Centre national des arts, à Ottawa. Qui mieux que Monique Mercure pouvait incarner la reine, meneuse d'êtres? La densité qu'elle donna au personnage lors de la lecture en fit une figure victorieuse, même dans la défaite. En fait, la Jézabel de Boucher-Mercure, c'est l'anti-victime. Quelle belle figure pour l'imaginaire et les mécanismes d'identification. Patricia Nolin lut avec intelligence le rôle de Ruah, la dotant d'une juste dose de cynisme suave. Jean-Louis Millette incarna avec conviction un prophète des plus détestables. Le général de Gilles Renaud manqua un peu de consistance... Le personnage l'exigeait, pas le jeu.

Denise Boucher aime les chansons, en écrit et en ponctue les scènes de ses pièces. De la musique moderne (par Gerry Boulet de feu Offenbach) sur des paroles d'inspiration biblique, c'était loin d'être déplaisant. La voix de Julie Burroughs se mêlait agréablement à celle de Boulet et, après une première écoute, quelques phrases musicales sont restées en mémoire, ce qui est de bon augure. Mais si la pièce était montée, il faudrait sans doute trouver un rythme, créer un équilibre — ou une plus grande complicité — entre les scènes parlées et les scènes chantées.

En 1978, Denise Boucher dénonçait, avec ses *Fées*, le carcan de la vierge, l'emprisonnement intérieur des femmes, le manque d'amour entre les êtres. En 1987, elle met en scène une femme en colère qui ne perd ni tête, ni coeur, ni pouvoir lorsqu'elle doit battre en retraite. Avec *La Rose rosse*, qu'elle annonce comme la dernière pièce de la trilogie, racontera-t-elle l'histoire de la victoire? «Je ne raconte pas la grande Histoire, répondrait Ruah. Je raconte des histoires. C'est moins périssable. Plus dangereux.» ◇



Monique Mercure, Annette Garant, Patricia Nolin, Nathalie Hamel-Roy lisant JÉZABEL de Denise Boucher

Josette Giguère, traductrice de métier et journaliste, collabore régulièrement à *Nuit Blanche, La Vie en rose* et d'autres magazines.

Avant de découvrir ce que Robert Lepage aura fait de Carmen, sous les traits de Sylvie Tremblay, au Théâtre de Quat'sous ce mois-ci, il serait temps de conduire l'enquête sur ce personnage au coeur de tous les soupçons.

M'enfin, qu'est-ce qu'ils lui trouvent de si séduisant, de si fascinant à cette vamp de la castagnette? À ce rossignol de Sévi-i-i-i-ille dont le ramage, comme la fumée des Gitanes, ondoie et s'élève en spirales dans une atmosphère d'opérette; dont le plumage, comme les flammèches des braseros de carton peinturlurés, ondule et s'évase en jupons carmins sous les feux truqués de la rampe?

C'est vrai, depuis quelques années, il n'y en a plus que pour la Carmencita, chacun y allant de son interprétation: de la chipie française version Godard (*Prénom: Carmen*) à la sorcière bohémienne de Peter Brook (*La Tragédie de Carmen,* Théâtre des Bouffes du Nord, Paris, 1981), en passant par la danseuse de flamenco de Carlos Saura pour en arriver à la plus Bizet de toutes, la Migenes-Johnson qui, sous la direction

PHOTO: TV-HEBDO

«Mais moi, Carmen, je t'aime encore!»

CARMEN EXOTISME ÉROTISME EXORCISME

SOPHIE GIRONNAY

de Francesco Rosi, cause bien du malheur à un Placido Domingo enamouré. Et voici que la Carmenite aiguë s'étend sur Montréal et frappe en plein envol l'une des étoiles montantes de notre théâtre local: Robert Lepage soi-même qui, à partir du 21 avril au Théâtre de Quat'sous, nous offre une adaptation «épurée, dégraissée» dit-il, mais aussi truffée de clins d'yeux parodiques, d'allusions aux versions antérieures. Comme ne le laisse pas entendre le titre du spectacle aux accents ironiquement vengeurs, *Pour en finir une fois pour toutes avec Carmen,* Robert Lepage semble bien avoir succombé lui aussi au charme de son héroïne (*carmen* signifie charme en latin), incarnée par Sylvie Tremblay... Tout ça en attendant la *Carmen* que nous promet l'Opéra de Montréal pour sa saison prochaine.

La belle et ses papas

C'est le brave Bizet qui serait content, lui qui mourut trop tôt — deux mois seulement après la création de son oeuvre à l'Opéra-Comique, le 3 mars 1875 — pour assister au triomphe de sa créature. Car la première fut un demi-succès (et même, n'ayons pas peur des mots, un demi-échec!). Ces joyeux drilles de Meilhac et Halévy, librettistes attitrés d'Offenbach, avaient eu beau atténuer la beauté fauve, la cruauté sauvage de la nouvelle de Prosper Mérimée dont était tiré l'argument, ils étaient tout de même restés près du texte original. Bien plus que la musique, elle-même très novatrice, le sujet, le personnage de Carmen choquèrent les critiques. Oscar Commettant par exemple, illustre inconnu qui s'inscrit à jamais dans le grand Bêtisier du théâtre grâce à ces quelques lignes (comme quoi il peut y avoir une postérité même pour les critiques, à condition qu'ils se montrent assez bêtes et assez méchants): «Il faudrait, pour le bon ordre social et la sécurité des impressionnables dragons et toréadors qui entourent cette demoiselle, la bâillonner et mettre un terme à ces coups de hanche effrénés, en l'enfermant dans une camisole de force après l'avoir rafraîchie d'un pot à eau versé sur la tête. L'état pathologique de cette malheureuse, vouée sans trêve ni merci, comme un notaire des *Mystères de Paris,* aux ardeurs de la chair, est un cas fort rare heureusement, plus fait pour inspirer la sollicitude des médecins que pour intéresser d'honnêtes spectateurs venus à l'Opéra-Comique en compagnie de leurs femmes et de leurs filles.»

Bombe sexuelle ou hégérie féministe?

Vous l'avouerais-je, au risque de passer pour une puritaine du XIXe siècle? Moi aussi, ils m'énervent, les coups de hanche de Carmen. Je trouve curieuse, pour ne pas dire suspecte la popularité dont jouit cette petite personne depuis une dizaine d'années. Précisément parce que cet engouement a pris naissance au moment même où le féminisme arrivait au faîte de sa gloire, de sa force d'impact, de sa visibilité, c'est-à-dire à la fin des années 70. L'avenir s'ouvrait aux audacieuses, pressées de s'inscrire dans la société, d'y gagner une place, d'accéder au pouvoir. L'urgence était d'étudier, de travailler, de prendre la parole...

Ces messieurs auraient-ils eu peur de voir d'un coup se transformer la population féminine en une armée de viragos, de bas-bleus cérébrales et asexuées, bardées d'attaché-cases et de clés à molette? Sinon pourquoi nous balancer dans les pattes et remettre à la mode cette fausse «vraie femme», cette bombe sexuelle sortie *in extremis* de la malle aux accessoires, la malle aux mythes mités rongés par les rats de l'opéra? Ça pognait donc encore, ce p'tit genre-là? Le genre la charge érotique de la brigade pas du tout légère, le style T-shirt moulant avec écrit dessus «Attention: séductions» en lettres rouge baiser.

Détail qui a son importance: le réseau d'images hispa-

La cantatrice Galli-Marié, première de toutes les Carmen, photographiée par Nadar

Lola de Valence, danseuse espagnole, inspirait à Édouard Manet l'une de ses toiles les plus célèbres en 1862

niques entourant Carmen avait bien pour fonction, en 1875, de renforcer le côté *sexpot* du personnage. À cette époque, on fantasmait sec, une pipe de haschich à la bouche (dandysme oblige), sur le sang chaud des filles du Sud, les harems d'Orient et toute cette sorte de choses. Dans l'imaginaire nord-européen, il n'y avait souvent, d'érotisme à exotisme, qu'un X à transgresser.

Sexpot d'accord, mais non femme-objet, soyons juste. Car à y regarder de plus près, la vision s'affine. Cette bohémienne qui fume, déambule à sa guise, part seule à Gibraltar préparer les bons coups pour ses copains contrebandiers («Cette fille était la providence de notre troupe», dit Don José dans la nouvelle de Mérimée), cette amante qui mène le bal, prend les initiatives, choisit ses amants, l'heure d'en jouir comme l'heure de les quitter, ne pourrait-elle pas être, au fond, la première héroïne féministe? Comme disait Teresa Berganza, l'une de ses grandes interprètes à l'opéra, Carmen est «une femme émancipée, libre, souveraine et maîtresse de toutes ses décisions».

L'amour à couteaux tirés

Une femme émancipée lâchée en roue libre sur une scène, ça donnera quoi? Guère rassurant, le scénario, laissez-moi vous le dire. Inquiétant pour les hommes d'abord. Mérimée, on s'en rend compte à relire son texte, faisait de Carmen une vraie peau de vache: menteuse, railleuse, voleuse, capricieuse, mi-femme-enfant, mi-femme fatale. Et si le personnage a gagné en prestige, en panache et en charme au fil du temps et des versions, par contre il est resté tout aussi dangereux.

Dangereux, donc séduisant: «Si je t'aime t'es foutu», prévient la Carmen de Godard. Et pan! ça ne rate jamais: toujours un brave maso style Don José tombe dans le panneau et dans la déchéance, déserte l'armée, suit la belle dans sa troupe de hors-la-loi, devient voleur et assassin. Tout ça pour finir par se faire lâcher pour un toréador, lui-même conscient de ce qui l'attend, d'ailleurs:

Escamillo — Les amours de Carmen ne durent pas six mois.

Don José — Et vous l'aimez?

Escamillo — Oui!

Le scénario n'est guère plus encourageant pour les femmes, du moins celles en voie de «libération», puisque leur hégérie finit assassinée. Lorsque Carmen pousse le goût de l'indépendance jusqu'à vouloir quitter son *chum*, jusqu'à lui jeter aux orties la bague — symbole par excellence de l'attachement — qu'il lui avait offerte, il la poignarde. Le prototype même du batteur de femmes, le *chum*, entre parenthèses: brave gars *straight* et travailleur mais un peu asocial, sans amis, possessif, jaloux, dépendant au coton et ne connaissant à ses frustrations affectives qu'un seul mode d'expression, la violence.

«J'ai entendu pour la vingtième fois le chef-d'oeuvre de Bizet», écrivait Nietzsche, plein d'enthousiasme en 1888. «C'est enfin l'amour, l'amour remis à sa place dans la nature! Non pas l'amour de la "jeune fille idéale!" Pas trace de "Senta-sentimentalité"! Au contraire l'amour dans ce qu'il a d'implacable, de fatal, de cynique, de candide, de cruel, — et c'est en cela qu'il participe de la nature! L'amour dont la guerre est le moyen, dont la haine mortelle des sexes est la base!»

Un pavé Rubik dans la mare sociale

Comme avec les morceaux d'un cube Rubik, on peut jouer à l'infini avec les éléments du drame de Carmen (c'est le propre des chefs-d'oeuvre de jouer à cache-cache avec les «interprétateurs» de tout acabit). Mais chose curieuse, plus on le manipule, ce cube Rubik, le tournant, retournant sans cesse — cric, cric, cric! — et plus on se rend compte qu'un nombre assez élevé de petits carrés colorés symbolisent des peurs, des désirs, des craintes, des questionnements, des angoisses que la fameuse libération de la femme, précisément, a dû faire resurgir, ces dix dernières années, du fond des êtres, hommes ou femmes. Mais alors tout s'explique: faire revivre, danser, chanter la gitane, la trucider des dizaines, des centaines de fois sur toutes les scènes du monde correspondrait à un besoin profond pour notre société des années 80. Un besoin qui s'appelle exorcisme.

Et Robert Lepage, lui, comment va-t-il jouer avec son cube Rubik, que va-t-il faire de «sa» Carmen? «Une fille actuelle, dit-il, quand même envoûtante, mais normale.» Pas de danger que l'ultra-raffiné, le très sensible auteur-interprète de *Vinci* (L'avez-vous vu? Génial!) ne tombe dans l'imagerie grossière ou l'opéra de bazar. On peut lui faire confiance comme lui nous fait confiance: «D'habitude on passe la moitié du show à expliquer que Carmen représente l'amour. Je pars du principe que le public auquel je m'adresse au Quat'sous est déjà au courant, et je peux tout de suite passer à autre chose.»

Autre chose? Qu'est-ce à dire? «On met toujours le focus sur Carmen, mais si on tourne le miroir de l'autre côté, on s'aperçoit qu'il y a beaucoup de choses autour d'elle, dans le décor: le fascisme, le machisme, par exemple. Carmen fait la lumière sur tout son entourage et devient ainsi un personnage qui a une signification beaucoup plus sociale.»

Carmen qui, comme l'amour, «est enfant de Bohème et n'a jamais connu de loi», passe en nomade d'un groupe social à l'autre sans jamais s'attacher, s'identifier à aucun. Au cours de son histoire, m'explique Robert Lepage, elle rencontre principalement trois groupes humains qui ont chacun leurs valeurs propres, leurs lois. Chaque fois, Carmen tombe amoureuse d'un représentant du groupe: Garcia, chef des brigands, est son mari; Don José, qui représente la société des bons, des bien-pensants, sera son amant jusqu'à l'arrivée d'Escamillo, super-macho façon pop-star qui règne en maître sur les arènes du sexe. Chacun des trois groupes veut s'accaparer la bohémienne se l'annexer. «On la porte en étendard, mais en réalité on la piétine. C'est quelqu'un de cassé, finalement, dont j'aimerais montrer les maladresses. Ce qu'elle chante est toujours la vérité, mais au lieu de le faire avec son intelligence elle le fait avec son instinct.»

L'oiseau rebelle...

Pour Robert Lepage, Carmen est un être essentiellement d'instinct, en contact permanent avec les forces vives, les réalités primordiales de l'existence. Les pulsions de vie, de reproduction semblent l'habiter toute, au début. Mais à la fin de la pièce, «parce que prendre conscience de son corps, ce n'est pas seulement être en contact avec ses possibilités de jouissance, c'est aussi ressentir que la finitude, la décrépitude sont inscrites dans la chair», Carmen rencontrera sa mort et compren-

dra que Carmen-la-vie et Carmen-la-mort ne sont qu'une seule et même personne. Dans la version classique, Carmen lisait son destin dans les cartes et l'on pouvait expliquer la façon étonnamment soumise avec laquelle elle acceptait de mourir par sa superstition de gitane à demi sorcière. «C'était écrit», dit-elle à plusieurs reprises. C'était écrit, oui, mais dans la chair même...

Carmen, comme l'amour, est «un oiseau rebelle que nul ne peut apprivoiser». Dans sa courte trajectoire de lumière, elle va tenter l'impossible: rester absolument honnête avec elle-même, irréductiblement fidèle à ses désirs, ses pulsions, sans faire la moindre concession. Écoutons-la parler sous la plume de Mérimée:

«José, répondit-elle, tu me demandes l'impossible. Je ne t'aime plus; toi tu m'aimes encore, et c'est pour cela que tu veux me tuer. Je pourrais bien encore te faire quelque mensonge; mais je ne veux pas m'en donner la peine. Tout est fini entre nous. Comme mon *rom*, tu as le droit de tuer ta *romi*; mais Carmen sera toujours libre. *Calli* elle est née, *calli* elle mourra.»

On ne peut pas vivre longtemps à ces altitudes d'exigence. L'oiseau rebelle qui, comme Icare, veut voler trop haut, comme Icare, fatalement, finit par chuter. Icare, justement, c'était une des mises en scène de Robert Lepage. «C'est impossible de vivre comme ça dans la vraie vie, dit-il, en n'étant fidèle qu'à soi-même tout le temps, les structures sont trop fortes, il faut s'y inscrire, s'intégrer, faire des concessions. En création, par exemple: on voudrait toujours ne s'occuper que de créer, planer, voler... Mais on finit toujours par être obligé de se plier, jouer le jeu du show-business, même si le show-business c'est de la merde, finalement.» Cette question de l'intégrité que tous — mais surtout l'artiste bien sûr — nous cherchons à conserver, question que l'on sent essentielle, presque physiquement cruciale pour Robert Lepage, serait donc au coeur de la tragédie de Carmen?

...vautour de nos amours

Elle en a fait du chemin, la petite bohémienne, depuis que Mérimée faisait de son goût même de la liberté un simple trait inhérent à sa race... Ce qui revenait à dire que, puisqu'elle défendait sa liberté non par choix mais par déterminisme racial, en fait elle n'était pas maîtresse d'elle-même, donc pas libre. Et la voilà, en 1987, devenue le symbole de l'artiste intègre, de l'être pur et dur, brisé par un trop-plein d'absolu. De là à penser que comme Garcia, Escamillo ou Don José, comme Bizet, Godard (et votre «serviteure» dans les paragraphes qui précèdent), Robert Lepage s'est annexé la belle à sa cause, la porte en étendard...

Achalante, inclassable, fuyante, insaisissable, lancinante, subversive, ô combien subversive Carmen, quand cesseras-tu donc de nous danser autour, comme le vautour de nos amours malades? Et quand Don José t'implora, dernière chance avant la rupture ou la mort: «Écoute, j'oublie tout. Je ne te parlerai de rien: mais jure-moi une chose: c'est que tu vas me suivre en Amérique et que tu t'y tiendras tranquille», aurais-tu oublié ta réponse? «Non, dit-elle d'un ton boudeur, je ne veux pas aller en Amérique. Je me trouve bien ici.»

Tu parles!

MAINTENANT EN FORMAT DE POCHE

MARYSE

de Francine Noël

L'histoire d 'une génération qui,voulant porter l'imagination au pouvoir, s'est permis tous les espoirs.

Un des meilleurs romans des années 80 !

Offert en format de poche, à un prix populaire, avec une préface de Lise Gauvin et un choix de critiques.

444 pages - 9,95 $

VLB ÉDITEUR la petite maison de la grande littérature

ZONE LIBRE

REVUE QUEBECOISE POUR LA PAIX

abonnez-vous
et découvrez une nouvelle façon de penser

Découvrez et faites découvrir, page après page, un monde qui change
Offrez-vous de nouveaux horizons, une nouvelle confiance dans le futur... en participant et en vous informant sur tous les efforts de paix que font des millions de personnes à travers le monde... et sachez qu'au Québec il y a aussi de la "paix sur la planche"!

Abonnements:
individus
15.00$ par an

groupes/soutien
30.00$ par an

international
30.00$ par an

Votre chèque ou mandat postal doit être fait à l'ordre de Revue

Nom
Adresse App
Ville
Prov Code postal

ZONE LIBRE
5363 Ave. du Parc
Montréal,Qc
H2V 4G9

5322, BOUL. ST-LAURENT
MONTRÉAL, QUÉBEC
H2T 1S1
(514) 273-7499

Benoît Marleau et sa troupe
vous présentent

CHEZ MARLEAU
3ième année en prolongation
CAFÉ

Les lundis internationaux

Le Brunch du dimanche
de 11h30 à 15h un menu complet et varié à votre guise, agrémenté d'un défilé de mode, en collaboration avec la Boutique REVENGE
Mettant en vedette un couturier québécois

Les mardis de dégustation
Vins & Fromages.

Le 5 à 7 du dimanche
Menu spécial et gratuit pour les enfants de moins de 12 ans (2 enfants par couple)
Bon dimanche en famille

Toutes les personnes qui participeront aux brunchs/ lundi international/mardi dégustation, courent la **chance de gagner:**

un voyage à Paris
pour deux personnes

En collaboration avec: Transport Canada
Règlement disponible Chez Marleau

7 jours par semaine
de 11h30 à 1h am
Le samedi ouverture à 17h
Réservation encore disponible

Salons privés pour groupes

323 est, rue Roy **849-6016**

RESTAURANT FRANÇAIS
3834, rue St-Denis
Montréal, Qué.
H2W 2M2 tél.: 844-0997

DES RESTAURANTS

La Camargue

Le restaurant "spécial" du Plateau
Musique baroque du XVII et XVIII

Table d'hôte 12,95 $

Salade Niçoise
et au choix
Soupe de poissons
Escargots au beurre d'ail
Assiette de charcuterie
et au choix
Tournedos grillé Maître d'hôtel
Lapin à la moutarde et basilic
Crevette au poivre vert
Gigot d'agneau aux herbes de Provence
Cuisses de grenouilles au beurre d'ail
Noix de veau à la sauce madère
et
dessert du jour
et
café ou thé

3890 St-Denis
845-1427

(Bienvenue au groupe de 10 à 50)

Restaurant

Gargantua & Pantagruel

Accomodation pour groupes.

3873, rue St-Denis *Pour réservation:*
Montréal, Qué. *Tél.: 843-6317*

ouvert: 12 - 12 p.m 521, deluth, est
(514) 521-4206

BIEN SYMPATHIQUES...

FEMMES
PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

Marie-France Ouimet

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE

4534, rue Earnscliffe
Montréal H3X 2P2 Tél.: 488-5473

NICOLE REEVES, M.A.
Psychologue
Psychothérapie Individuelle

Tél.: (514) 274-4645
920, rue Cherrier
Mtl. H2L 1H7

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

4380, DELORIMIER
MONTRÉAL H2H 2B2
TÉL.: (514) 495-3696

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale
dans tous les cas d'agression sexuelle.

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

DENYSE DUFRESNE
Psychologue
Psychothérapie individuelle

920, rue Cherrier
Montréal, Qc H2L 1H7
(Métro Sherbrooke) *Tél.: 525-7832*

Andrée Hébert b.ph.
psychothérapeute
thérapie individuelle
et de couple

(514) 526-7842

Tél.: 382-2571

Louise Grenier, M.A.Ps.
Psychologue
Membre de la C.P.P.Q.

Clinique Médicale Jarry
150 est, rue Jarry, Montréal
H2P 1T3

Psychothérapie analytique
Croissance personnelle

Lucie Nadeau
AVOCATE

Aide juridique acceptée

1842 Valois (coin Ontario)
Montréal, H1W 3M4
Tél.: 524-0278

Sur rendez-vous
jour et soir

Centre d'auto-développement le labyrinthe Inc.

Le labyrinthe = Technique holistique nouvelle, originale non médicale en thérapies individuelles - Santé physique et émotionnelle. Régler la source du problème.

Émélie de Sartèges - ND. NMD
Christine Bernier - Massothérapeuthe certifiée

Services de: homéopathie - massothérapie - naturopathie
respiration rythmée - sophrologie - cours et ateliers

6605 St-Hubert
Montréal

Tél.: 273-5272

Centre de santé psycho-corporelle Phénix enr.
2071, rue St-Hubert bureau: 2
Montréal, Qc H2L 3Z6

Louise Houle
psychothérapie analytique
approche psycho-corporelle

Tél.: (514) 523-5339

---

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9

bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

TEL 934-0841

LOUISE ROLLAND
AVOCATE

UNTERBERG, LABELLE, JENNEAU, DESSUREAULT & Associés
1980 SHERBROOKE OUEST, SUITE 700, MONTRÉAL H3H 1E8

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

François Parizeau
Carole De Lagrave
Nathalie Croteau

4017A rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

Consultation psychologique

1374 est av. du Mont-Royal
Montréal (Québec) H2J 1Y7
523-9333
649-1593

Monique Bernier, psychologue
et associés

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

FEMMES
PROFESSIONNELLES

SUZANNE GOUIN

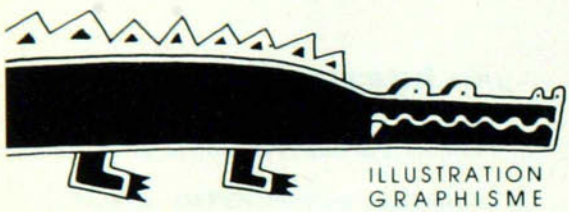


ILLUSTRATION
GRAPHISME

556 WILLIAM-DAVID • MONTRÉAL • QUÉBEC • H1V 2R3 • (514) 252-0339

3201 Dandurand
Montréal
H1Y 1V6

Diane Perrier
Comptable agréée

Tél.: (514) 725-8067

les sages-femmes associées

consultations avant et après l'accouchement
accompagnement à l'hôpital ou à la maison
cours prénatals

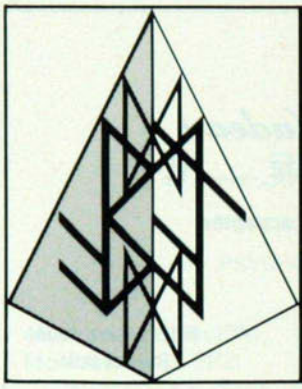
we speak english hablamos espanol
membres de l'alliance québécoise des sages-femmes praticiennes

288-1848

LUCIE CHAPUT
ASSUREUR-VIE

Assurance-vie et revenu invalidité
Rentes, REER, Assurance collective, Planification successorale et financière

Sun Life du Canada
1155, rue Metcalfe, bureau 707 Montréal H3B 2V9
861-2603 Dom: 277-9343



PAULINE EDWARD
Astrologue

- *Planification de carrière*
- *Développement personnel*
- *Analyses relationnelles*

277-5902

- Co-propriété indivise et locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses) indépendants (tes)
- Élaboration de système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Planification fiscale
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
SERVICES ADMINISTRATIFS
4290 RUE LAVAL
MONTRÉAL H2W 2J5
849•2530

TRUST GÉNÉRAL

Le maître courtier

Place d'Anjou
7355, rue St-Zotique
Anjou (Québec)
H1M 3A5
Bur.: 353-9942
Rés.: 525-5397

Danièle Méthot
Représentant immobilier

PAULINE PROULX-TAILLEFER
assureur-vie

Montréal: 932-1419 **Laval: 687-0470**

PHOTO: LOUISE OLIGNY

L'USURE, de Jeanne Crépeau et Stéphane Fortin, a obtenu le premier prix (national) au Festival du super-8 et de la vidéo de Montréal et sera en compétition officielle au Festival des films de femmes de Créteil, France

CINÉMA

LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

à la Cinémathèque québécoise et à l'ONF, Complexe Guy-Favreau, du 10 au 15 février 1987.

C'était la cinquième édition des **Rendez-vous du cinéma québécois** qui, de par leur formule même, ne présentent pas une sélection festivalière, mais une programmation la plus exhaustive possible de tous les films d'ici tournés dans l'année. On peut donc tout y voir: le pire, le meilleur, le totalement inconnu, le déjà célèbre, le documentaire à petit budget, la grosse production. Ce qui m'a frappée cette année, c'est la grande quantité de cinéastes inconnu-e-s qui présentaient leur film, comme si le cinéma québécois était tranquillement en train d'engendrer une nouvelle génération. Et puis aussi la recrudescence des films destinés en priorité à la télévision et dont le format et l'écriture traduisent cette appartenance. On en arrive à un paradoxe: maintenant, une plus grande masse de Québécois-e-s qu'avant voient les films d'ici, mais à part quelques gros canons qui tiendront l'affiche **(Anne Trister, Le Déclin...)**, la plus grande partie de la production n'aura qu'un public confidentiel d'utilisateur-trice-s de magnétoscopes ou encore de téléspectateur-trice-s.

À FORCE DE MOURIR de Diane Létourneau

PHOTO: L'ONF

Dans ce paysage étaient présentés 74 films... dont 28 réalisés par des femmes. Impossible, ici, de rendre compte de chacun, mais quelques impressions premières sont à dégager. Tout d'abord, plus que jamais les femmes cinéastes font des films «en tous genres»: de la fiction intimiste, comme par exemple **Entre temps** de Jeannine Gagné; du documentaire, comme **La Fin d'un long silence** de Lorette Deschamps sur les femmes en Inde; du documentaire-portrait, comme **Les Terribles Vivantes** de Dorothy Hénaut sur trois écrivaines féministes; du documentaire-fiction, comme **Le Rêve de voler** d'Helen Doyle sur un spectacle de trapézistes; du reportage, comme **Cho Oyu la voie de l'impossible** de Gabriella Conelli sur l'alpinisme au Népal; du film d'animation, comme **Onoromance** de Luce Roy; du film expérimental, comme **Passages** de Christina Sergi; du film-réflexion, comme **Nuageux avec éclaircies** de Sylvie van Brabant sur la ménopause; du film-clip, comme **Les Enfants aux petites valises** de Suzanna Guy sur les enfants de parents séparés, etc., etc.

Autre remarque; de plus en plus, les femmes exercent leur compétence dans tous les métiers du cinéma: à la réalisation et au montage, mais aussi au son (Catherine Van der Donckt, Diane Carriere, Suzanne Brouilly), à la caméra (Zoé Dirse, Monique Crouillère qui a réalisé **Les Gens du fleuve**). Comme exemple extrême on peut citer des films au générique presque exclusivement féminin: **Les Terribles Vivantes, La Fin d'un long silence**, ou encore **Les Enfants de la guerre** de Marie-Christine Harvey.

Au niveau de la thématique, une évidence se confirme dans de nombreux films: l'absence de l'homme. Absence pas forcément vécue comme un drame. Simplement, l'homme est hors du champ de l'histoire, non déterminant dans la réalité sociale et économique de la femme. Elle est, le plus souvent, seule ou avec d'autres femmes.

Trois films en particulier m'ont laissée sur des impressions contradictoires: **L'Amour en famille** de Francine Prévost, documentaire autour d'une femme, sa douleur d'avoir été abandonnée par son mari et le dialogue impossible avec ses enfants. Prototype exacerbé du cinéma-thérapeutique, le film ridiculise malgré eux les protagonistes, glissant sur la pente du mauvais goût, des dialogues en impasses et de l'impudeur du faux-direct.

À force de mourir de Diane Létourneau: la surprise d'un docu-drame réussi. D'un sujet «casse-gueule» comme l'euthanasie, la réalisatrice a su, avec sensibilité et sobriété, rendre à nu l'essence d'un moment chargé de toutes les émotions. Avec des images justes ponctuées de très beaux fondus au noir, et un jeu d'acteurs intenses de vérité contenue, Diane Létourneau dresse le portrait d'une relation difficile entre une fille et son père mourant. Un père qu'elle soigne avec un mélange d'amour, de dégoût et de lucidité, jusqu'au geste ultime: l'aider à mourir pour arrêter la souffrance.

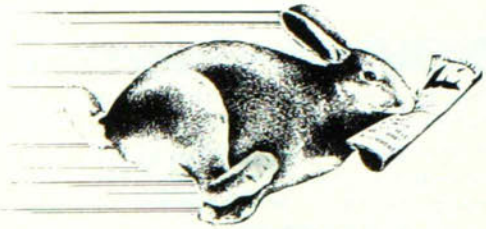
Gardé «pour la bonne bouche», le plaisir total du merveilleux petit film de Jeanne Crépeau et Stéphane Fortin: **L'Usure**. Un moment de vrai cinéma où chaque plan, chaque mouvement et position de caméra sont maîtrisés et justifiés, en accord parfait avec le ton aigre-doux des dialogues. Un film drôle et profond sur l'usure des lèvres et la force d'un baiser.

MICHKA SAAL

Le quotidien de la femme active

Si vous êtes une personne active et que vous avez peu de temps pour lire... alors lisez **Le Matin** pour tout savoir vite, vite, vite sur tout ce qui se passe dans le monde !

Actualité économique, politique, culturelle ou sportive, des articles concis et des photographies choisies jettent des regards sur le monde actuel et vous tiennent constamment à l'heure !



Abonnez-vous vite, vite, vite

(514) 284-0100

Le nouveau quotidien des gens actifs

LA BOMBE EN BONUS

documentaire, 28 mn, de Claire Nadon et Audrey Schirmer, Québec, 1986.

Un documentaire de plus sur le nucléaire, j'y allais un peu par devoir. Mais **La Bombe en bonus** de Claire Nadon et Audrey Schirmer est d'abord un film intelligent. Il donne — chose rare — la parole à des adolescent-e-s; des Québécois-es et un néo-québécois d'origine libanaise. À l'occasion du Salon de l'Habitation, tous visitent un stand du gouvernement fédéral, qui reproduit, dans ses moindres détails, un abri anti-atomique idéal. Le discours de l'officiel préposé à la visite de cet abri est un modèle de propagande tranquillisante — et dangereuse. Les réalisatrices le mettent en parallèle avec une conversation des jeunes et d'un scientifique ironique: Hubert Reeves. **La Bombe en bonus** révèle certains aspects de la politique obscurantiste du discours officiel, face aux dangers réels de la course à l'armement. Mais surtout, il met en scène l'état d'esprit des jeunes d'aujourd'hui face au monde que nous leur avons légué, leur révolte, leur lucidité, dans certains cas leur indifférence ou leur naïveté, très certainement un moment vécu de leur vérité.

Un film qui en plus de constituer un outil pédagogique percutant en tant que point de départ d'une réflexion nécessaire, se présente comme une démarche documentaire vivante et en totale symbiose formelle avec l'esprit de son public. Vu aux **Rendez-Vous**, gageons qu'il figurera sous peu à l'horaire de Radio-Canada ou de Radio-Québec.

MICHKA SAAL

EVIXION

un film de Bachar Chbib, Québec, 1986.

Imaginez un vieil immeuble peuplé d'originaux. Une jeune fille aux allures d'espionne qui prend des polaroïds de tous ses voisins, accompagnée dans ses expéditions d'un adolescent en baskets, sorte de rasta tendre et sautillant taloché par une mère dodue. Une blonde émaciée qui se livre à un trafic douteux dans son antre «décoré», par son amie peintre, de feuilles de plastique couleur-sang, un couple d'Italiens parodiques: Pierre Curzi désopilant en mari tiédissant que son épouse rallume par des procédés fort peu catholiques, un jeune couple amoureux et aérobisant, une mère abusive et son fils travesti, un homosexuel vieillissant au désespoir raffiné, une punk anguleuse et déclamatoire, seul personnage parlant du film, qui récite à tout venant et à hauts cris des poèmes cruels et exaspérants. Tout ce monde rentre par les fenêtres, se vole, s'espionne, s'aime jalousement et complote. Un vrai cirque de marginaux embarqués dans une histoire abracadabrante où il est question d'éviter, à travers des épisodes *slapstick*, l'expulsion de l'immeuble par un propriétaire sournois et malfaisant. Un film drôle et déroutant, une écriture inclassable qui dénote une admirable maîtrise de l'espace et de la dramaturgie du récit, peignant comme en un tableau abstrait, l'univers pétillant d'imagination d'un authentique créateur.

Evixion de Bachar Chbib est un kaléidoscope de l'absurde, qui fonctionne comme un pétard à répétitions, et se nourrit d'insolite, d'outrances bigarrées et de poésie ludique.

Ce film était aux **Rendez-vous du cinéma québécois** mais vous pouvez d'ores et déjà surveiller les programmes des cinémas répertoires.

MICHKA SAAL

PHOTO: ELLIOTT MARKS

Debra Winger et Theresa Russell: actrices cat. A pour film série B

BLACK WIDOW OUTRAGEOUS FORTUNE

un thriller de Bob Rafelson, États-Unis, 1987 et un film d'Arthur Hiller, États-Unis, 1986.

Elles ont du coeur au ventre et ne s'en laissent pas conter. Elles sont détectives, redresseuses de torts, pétroleuses de charme, conquistadores. Elles, ce sont les héroïnes de **Black Widow**, un thriller de Bob Rafelson et de **Outrageous Fortune**, une comédie d'Arthur Hiller.

Alexandra (Debra Winger), agente du ministère de la Justice, est convaincue que Catherine (Theresa Russell), une veuve guère éplorée, a empoisonné ses maris successifs. Défiant l'autorité de son patron, elle décide de mener sa propre enquête. En se liant d'amitié avec la belle croqueuse d'hommes, elle la prendra dans son filet. Dans **Outrageous Fortune**, Laureen (Shelley Long) et Sandy (Bette Midler) sont, sans le savoir, amoureuses du même homme. Le jour où elles découvrent que celui-ci les a bernées, elles partent en guerre contre lui, bravant tous les dangers. Leur aventure rocambolesque les conduit jusqu'au Nouveau-Mexique, avec des agents du FBI et du KGB aux trousses. Voilà deux enquêtes policières menées tambour battant par quatre femmes aussi charmantes qu'intrépides. Dans les deux cas, les scénaristes ont misé sur un tandem de femmes dont chacune est le faire-valoir de l'autre.

Mais il y a pourtant une différence.

Dans **Black Widow**, Catherine est riche et cultivée, terriblement ensorceleuse. C'est une mante religieuse dont le scénariste aimerait assurément être la prochaine victime: fantasme courant chez la gent masculine. Quant à notre agente du ministère, c'est une femme indépendante dont le succès n'est imputable qu'à ses seules compétences. Pourquoi, dans ces conditions, l'avoir fait succomber platement aux charmes du dernier amant de celle qu'elle espionne?

Scénario féminin, celui de Leslie Dixon pour **Outrageous Fortune**: ses deux héroïnes sont de vrais Pieds Nickelés, empêtrées dans une sombre affaire d'espionnage dont le rocambolesque sied à merveille à leur personnalité fantaisiste. Comique de situation, comique de caractères dont on exploite jusqu'aux différences physiques contrastantes: Laureen est plutôt du genre Mademoiselle au long bec sortie tout droit d'un roman d'Agatha Christie, Sandy tient à la fois du débardeur et de la douairière. Mais Leslie Dixon n'a pas peur d'en faire de vraies héroïnes, gentilles clochardes ou douces éphèbes égarées dans un maison de passe ou lancées à fond de train sur une moto pétaradante. Au diable les bas qui filent et le maquillage qui coule! Femmes de tête ou de coeur, femmes fatales ou femmes libérées, ces drôles de dames séduisent. Mais gare à ceux qui voudraient leur barrer la route.

FRANCE LAFUSTE

PHOTO: ACTION FILM

LA PURITAINE

un film de Jacques Doillon, France, 1986, avec Sandrine Bonnaire, Michel Piccoli et Sabine Azema.

Une gare, un train, une fille: son regard. Magnifique et douloureuse Sandrine Bonnaire, dans le difficile rôle de Manon, ladite puritaine qui débarque à Paris pour revoir son père après un an d'absence. Quelques paroles qu'elle a enregistrées dans un walkman, et qu'elle écoute au fond d'une chambre d'hôtel, avant les vraies retrouvailles: «Pas 20 ans, déjà tellement salopée... entre nous, con usé, tu m'entends?» Quelques mots qu'elle lui a écrits: «Serai au théâtre dimanche soir, pardon possible.»

Un père despote, une fille victime qui fugue et puis revient, une histoire de «pardon» à laquelle personne n'entend goutte: voilà assez d'éléments-chocs pour mettre en place un drame humain d'une intensité peu banale... et pour piquer la curiosité du public! Jacques Doillon, à qui l'on doit dans la même veine **La Vie de famille** et **La Tentation d'Isabelle**, n'hésite pas à donner le ton à grands coups de matraque émotive. Mais tout de suite après, il emprunte la voie/voix agaçante de la théâtralité pour étayer son brûlant argument. Pas d'histoire, ou presque. Ce n'est qu'un amalgame d'envolées oratoires, un incessant chassé-croisé, corridors dévalés, portes claquées, grande valse-hésitation, le tout se déroulant dans le haut lieu symbolique de la représentation, le théâtre du père (Piccoli), qui est metteur en scène.

Ici tous les personnages — ceux du spectacle dont le père dirige l'improvisation dans le film comme ceux du film de Doillon même — père, fille, actrices, sont condamné-e-s à vivre les «épineuses et intemporelles» questions de l'amour filial, du désir, de la séduction, des interdits via la tyrannie du père. Incapable d'affronter franchement ses propres émotions, cette figure paternelle oblige furieusement les femmes de son entourage à endosser les sentiments qu'il refuse et à les vivre à sa place, larmes et crises comprises. Il en ressort, encore une fois, un portrait de femmes «hystériques» et d'hommes en détresse. On aurait aimé avoir affaire à des personnages moins stéréotypés malgré leur marginalité apparente. On se serait bien passé du *happy end* au profit d'une résolution des conflits moins spectaculaire et beaucoup plus profonde, plus significative pour les femmes. Faut-il tout pardonner au nom de l'amour? Même la lâcheté, l'oppression et la cruauté...?

VÉRONIQUE GAGNON

Quand LA PURITAINE se fâche

Quatre GOLDEN GIRLS dans le vent

TÉLÉVISION

THE GOLDEN GIRLS

série de télévision comique américaine, diffusée le mardi à CBC, 19 h 30, reprise le samedi à NBC, 21 h.

J'aime les **Golden Girls** parce qu'elles sont joyeusement iconoclastes. Dans une télé aseptisée, où les femmes font trop souvent assaut de bons sentiments, leurs répliques acidulées, leur mauvaise foi systématique disent non à la torpeur.

Elles sont quatre — Dorothy, Blanche, Rose et Sofia — à partager un gros bungalow à Miami, dont les relents de crème solaire traversent le petit écran. Trois d'entre elles ont 60 ans; Sofia, la mère de Dorothy en a 80. Blanche et Dorothy ont divorcé, Rose et Sofia sont veuves. Ensemble, devant un bol de crème glacée ou un gigantesque gâteau au chocolat, elles se racontent leur travail, leur enfance, ou le beau docteur d'en face qu'elles ont repéré. Eh oui... plus de 60 ans et une vie sexuelle active. Où voyez-vous ça? Dans quelle autre émission? Entre deux confidences, elles s'envoient promener. Se rabrouent mutuellement: amitié et gants blancs ne sont pas compatibles. Elles ne ménagent pas Blanche, par exemple, quand elle frétille devant son miroir ou un insipide beau parti. Toutes sont excédées par la naïveté de Rose ou les abus de pouvoir de Dorothy. Mais personne ne résiste à l'incontinence verbale de Sofia. Le moindre malentendu provoque chez elle un déferlement de mots, un raz de marée d'insultes. Les «Girls» prennent alors des mines scandalisées. Et éclatent de rire...

Un autre bon point pour l'émission: elle développe des situations qui sortent des sentiers battus (et rebattus). Je me rappelle l'épisode ou Dorothy recevait une amie d'enfance lesbienne. Je voyais d'ici le déroulement de l'intrigue: premier quart d'heure de malaise, de rejet, puis étreinte finale, parce qu'après tout, c'est une femme comme les autres... Eh! bien, pas du tout! Dès les cinq premières minutes, l'amie en question tombe amoureuse de Rose. Et devinez comment Blanche réagit à cette nouvelle: «Pourquoi ne m'a-t-elle pas choisie, moi? Hein, pourquoi?» Voilà ce qui s'appelle intégrer les différences...

En fait, elles n'ont qu'un seul défaut, ces quatre complices. Celui d'être anglophones. Une traduction française qui rendrait compte de tous leurs jeux de mots est difficilement envisageable. Ceci dit, Lise Payette a déjà déclaré qu'elle aimait assez l'émission pour en faire l'adaptation...

ANNE-MARIE CLOUTIER

PHOTO: TV-HEBDO

Hélène Holden

PHOTO: RICK KERRIGAN

AFTER THE FACT

Hélène Holden, Ottawa, Oberon Press, 1986, 176 p.

Hélène Holden est une femme attachante. Il y a 13 ans, elle ouvrait, rue Greene, avec ses partenaires Joan Blake et Judy Mappins, The Doublehook, librairie entièrement consacrée aux livres canadiens et québécois. Un lieu de rencontres et d'échanges, un endroit aussi vibrant et sympathique que ses animatrices.

Hélène Holden aime bien le défi. De père grec et de mère beauceronne, elle a choisi d'écrire en anglais! **After the Fact** est son troisième et son plus fort roman. Le «fait» invoqué par le titre serait un événement — guerre, révolution? — qui aurait tout changé à sa suite, gens et choses. La peur se transforme en hystérie, la colère s'appelle vite violence, le ressentiment devient haine. Toutes les normes doivent être révisées, on voudrait réapprendre à vivre mais la mort est déjà inscrite en soi ou dans les autres, tout autour.

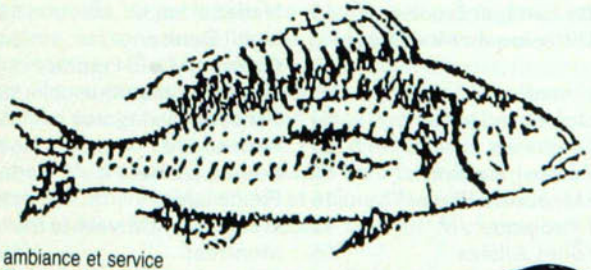
Il faut surtout éviter de faire une lecture trop littérale de cette dernière oeuvre d'Hélène Holden et d'y voir nécessairement le Québec, là où le chaos est inscrit en lettres universelles. Je préfère y voir une allégorie et un rappel à la tolérance, tous deux d'ailleurs fort éloquents.

D'Hélène Holden, il faut maintenant attendre l'oeuvre plus intériorisée, moins anecdotique. **After the Fact** l'annonce déjà.

LOUISE GAREAU-DES BOIS

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ
la marée du jour à votre table FRAÎCHEUR



ambiance et service
CHALEUREUX

rapport qualité/prix
AVANTAGEUX

PAROTAVERNA DU SYMPOSIUM

À VOUS DE JOUER!

4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867

L'Androgyne

LITTÉRATURE LESBIENNE ET FÉMINISTE

Une liste des nouvelles parutions est publiée trois fois l'an. Abonnement gratuit.

3636, boul. Saint-Laurent,
Montréal H2X 2V4. Tél. : 842-4765

J'EN SUIS FOLLE À RELIER

La nouvelle reliure de La Vie en rose pour 7,95 $ seulement (tous frais inclus)!

Vous avez aimé le numéro de février alors que nous vous parlions d'amour? Vous avez raffolé du numéro de mai où vous découvriez la Chine? Le numéro de novembre, avec un look renouvelé, vous a emballé-e-s? Alors, gardez-les précieusement dans notre toute nouvelle reliure en vinyle gris et... rose, bien sûr! Solide, elle peut aisément contenir une douzaine de numéros de La Vie en rose.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

7,95$ pour chaque reliure commandée

Frais de manutention et de poste inclus.

☐ par chèque ☐ Visa* ☐ MasterCard*

* N° de votre carte _____

Date d'expiration _____

Signature _____

Téléphone _____

Veuillez allouer de 4 à 6 semaines pour la livraison

LA VIE EN ROSE
3963 rue St-Denis Montréal (Québec)
H2W 2M4

DES ANNONCEURS À DÉCOUVRIR ET DES PRIX À GAGNER

Surveillez bien dans les prochains numéros de La Vie en rose, le concours organisé en collaboration avec votre magazine préféré et ses annonceurs locaux. Vous aurez alors la chance de gagner quelques fantaisies toutes printanières et d'encourager par la même occasion des commerçantes et des commerçants qui nous font confiance. Misez sur nos annonceurs-es. Après tout, ils et elles misent sur La Vie en rose.

Claude Krynski
Directrice de la publicité

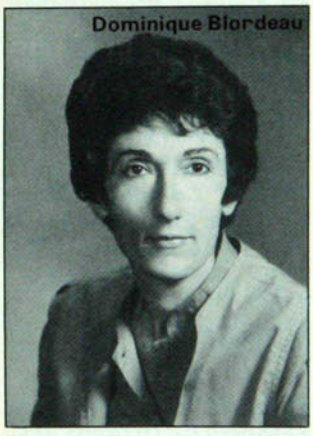
INDEX DES ANNONCEUR-E-S

Bernier, Monique	55	Jardin de Panos	52
Bertrand, Luce	54	Jobin, Bernadette	56
Boréal Express	7	La Camargue	53
Cabana, Marie	55	Le Matin	58
CECI	42	Les Cuisiniers	52
Centre de Santé des femmes de Sherbrooke	16	Les Elles-Toiles	61
Chaput, Lucie	56	Les sages-femmes associées	56
Chez Marleau	52	Librairie Androgyne	59
CSN	68	Méthot, Danielle	56
De Sartèges Émélie	55	Nadeau, Lucie	55
Diffusion du Mont-Royal	40	Noël, Denise	54
Dimedia	42	Ouimet, Marie-France	54
Dufresne, Denise	54	Panaccio, Monique	55
Edi-Presse	29	Parizeau, Delagrave	55
Edward, Pauline	56	Pastourelle	61
Essence du Papier	16	Perrier, Diane	56
Filtronique	12	Pleine Lune	17
Folles Alliées	65	Presses de l'Université de Montréal	19
Fonds de Solidarité FTQ	2	Prévost & Cie	52
Gargantua & Pantagruel	53	Proulx-Taillefer, Pauline	56
G.I.V.	29	Radio-Québec	4
Gouin, Suzanne	56	Reeves, Nicole	54
Grenier, Louise	54	Rolland, Louise	54
Grissol	34	Salon de la femme	44
Hébert, Andrée	54	Symposium	59
Highlands Inn	29	Tremblay, Danielle	54
Houle, Louise	55	VLB éditeur	51
I.C.R.F.	61	Zone Libre	51

LA POURSUITE

Dominique Blondeau, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 110 p.

Il serait facile de dire que la mort est tissée en filigrane tout au long de **La Poursuite**, le dernier roman de Dominique Blondeau. Trop facile. La mort ne se superpose pas en effet au récit qui nous est fait, elle *est* ce récit. Sa finalité, dès les premiers mots, y est déjà inscrite, on se laisse emporter comme dans un courant trop sombre, trop mouvant auquel il est inutile de résister.


Dominique Blordeau

Ce récit d'adolescentes qui perdent pied dans leur univers chimérique sans pouvoir s'appuyer sur un autre qu'ils jugent pourri d'avance est véridique, nous dit Blondeau. Bien sûr, on peut y voir des rappels de **L'Underground** de Marie-Claire Blais à qui le livre est d'ailleurs dédié, mais ce monde parallèle d'une jeunesse en révolte est un monde multiple qui a plus d'une voix pour l'exprimer. Celle de Dominique Blondeau a la tendresse, la compassion et l'authenticité qu'il faut pour qu'on y croit, et la langue qui crie ce désarroi est admirable.

LOUISE GAREAU-DES BOIS

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le flash sur l'exposition **Graff 1966-1986** (**LVR**, fév., p. 49). Louise Robert et Monique Régimbald-Zeiber sont toutes deux des artistes québécoises et non étrangères.

LE FILS D'ARIANE

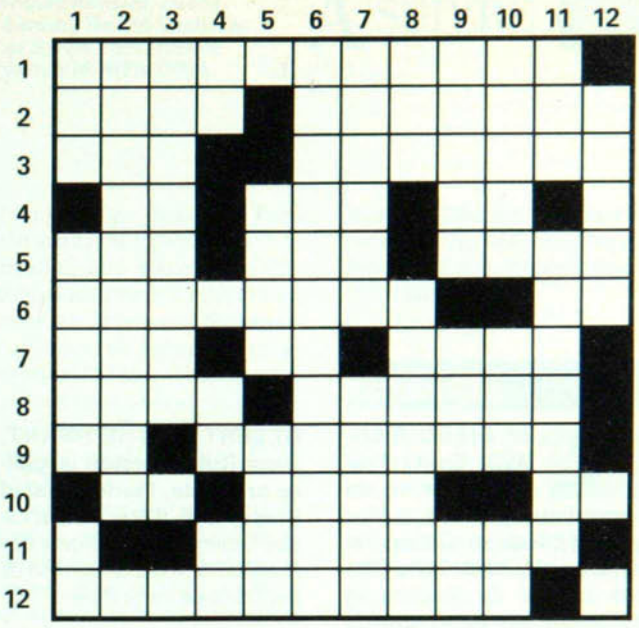
Micheline La France, Montréal, La Pleine Lune, 1986, 148 p.

La nouvelle, de par la brièveté et les limites qu'elle s'impose elle-même, est sans doute l'un des genres littéraires les plus difficiles à maîtriser. C'est une fenêtre qu'on ouvre un instant sur la vie de quelques êtres pour bientôt la refermer. De là le besoin d'une densité d'émotion, d'une mise en place rigoureuse des personnages, d'un tempo sans bavures. Plus d'un écrivain y a laissé des plumes. Mais ceux qui y ont excellé l'ont fait brillamment: Maupassant, Katherine Mansfield, et aujourd'hui, chez nous, Mavis Gallant et Alice Munro. Sans oublier, bien sûr, Micheline La France.

J'ai en effet été enchantée par son dernier-né, **Le Fils d'Ariane**, un recueil de nouvelles où le quotidien est observé et commenté avec un art consommé, et plus important encore, à l'aide d'un ton infiniment personnel. Les personnages de Micheline La France possèdent une vie qui leur est propre. Ce sont des êtres de chair et de sang dont on partage un moment l'existence et qui demeurent avec nous une fois le livre terminé.

Jamais en effet je n'oublierai le Clément du ***Bateau de papier*** ou l'odeur saline de ***L'Île de la Douce***. Y-a-t-il plus beau compliment?

LOUISE GAREAU-DES BOIS



HORIZONTALEMENT

1. Crimes préférés de Péladeau... et des avocats de la défense!
2. Tout mariage en comporte un./Nos systèmes judiciaires et policier le sont.
3. Fit sursauter Wolfe./Raoul G. poignarde à mort sa femme de 36 ans et obtient la garde de leur dernier enfant après un an de prison. C'est ce qu'on appelle la... (**Le Soleil**, 27/12/85).
4. Peut avoir un léger accent./Ce qu'il fit devant la Cour, meurtrier devenu victime./Espagnol ou arabe.
5. Indiscrétion dans un mur./Région de dunes./Ce qu'elle fait en mourant.
6. Tensions parfois électriques./L'avocat de Laurence et Micheline l'était-il vraiment?
7. Alsacienne ou autrichienne./D'une mariée russe./Tout notre univers s'y dirige.
8. Se chantait d'irae ou d'illa./Compositeur marseillais qui adorait les tomates!
9. Fitartsnomed./Conjugales, elles dégénèrent souvent en «accidents».
10. Coupable, Raoul G. a... 40 mois, mais n'en a «tiré» que 12!/Rendez-vous d'étoiles filantes./Fréquemment plaqué à «Femme» à l'avant d'une Transam.
11. Créatrice reconnue du bain sauna.
12. Ils le sont encore très peu par leurs épouses.

VERTICALEMENT

1. Plus à craindre quand ils le sont!/Poète connu pour son art d'aimer et Père... célèbre./Roulement guerrier.
2. Tire plus que **La Vie en rose** mais vise une tout autre cible!
3. Le viol ou l'inceste en provoquent plus d'une.
4. Quand il parle de femme./Suit le calcium./Type de clef spécialisée.
5. Anthropologue, elle bouleversa nos idées primitives sur les hommes et sur les femmes./Tu n'aimes pas les journaux jaunes.
6. Elles en émettent, ils passent outre.
7. Nouer des liens./Autrefois, oeils-de-boeuf et dimanches de carême.
8. Ville yougoslave sans Promenade des Anglais./Les Samatanaises y font leur marché.
9. Président de la Confédération helvétique en 1939, homme calme mais loin d'être endormant!/Flûte, il portait des cornes!/Arrivé, presque un an plus tard.
10. Juliette arabe, persane ou turque./Pétale de la rose... des vents./Bagnole française au nom divin.
11. S'extrait./Sert encore trop, en Cour, les maris assassins!
12. Aussi andalou que le flamenco.

LUCIE GODBOUT

SOLUTION DU N° 44

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	R	O	C	R	E	A	T	I	O	N	S
2	A	E	R	E	■	■	V	R	O	M	B	I
3	R	P	■	L	A	V	O	I	R	S	■	A
4	T	R	A	I	N	■	U	E	D	■	I	M
5	U	O	■	B	■	■	E	N	■	E	G	O
6	R	D	■	A	V	O	R	T	E	R	A	I
7	I	U	■	T	A	■	A	■	S	■	■	S
8	E	C	H	A	N	G	I	S	T	E	S	■
9	N	T	■	I	N	I	T	I	A	L	E	S
10	T	I	A	R	E	S	■	S	M	A	L	A
11	E	O	G	E	N	E	■	■	P	P	■	G
12	■	N	E	■	T	H	A	I	E	S	■	A

À LIRE?

FICTION

LES PIEDS BANDÉS, Emily Prager, traduit de l'américain par Claire Fargeot et Elisabeth Gilles, Paris, Denoël, 1986, 217 p. Récits teintés de férocité et d'humour, à l'exception du premier qui donne son titre au recueil et qui se raconte sur le mode de la tendresse.

HISTOIRES DE BOUCHES, Noëlle Châtelet, Paris, Mercure de France, 1986, 208 p. Dix-huit récits tournant autour du thème de la nourriture qui, outre sa fonction vitale, devient lieu du langage.

LA GOUROU, Normande Elie, Sherbrooke, Naaman, 1986, 104 p., 10 $. La complicité entre deux êtres différents peut-elle mener à l'amour?

DEUX FEMMES, Harry Mulisch, traduit du néerlandais par Philippe Noble, Boucherville, Éd. Françaises, 1986, 202 p., 23,40 $. Par la voix de Laura, dont l'écho nous poursuit bien après qu'elle se soit tue, nous assistons à la rencontre de deux femmes, à Amsterdam, dont l'univers basculera de façon tragique.

DESERT OF THE HEART, Jane Rule, version anglaise originale, Floride, Naiad Press, 1986, 222 p. Tout n'est pas facile dans le Nevada des années 50. Avec la maîtrise de l'écriture de Jane Rule.

LE JEU DES POIGNARDS, Viviane Forrester, Paris, Gallimard, 1985, 201 p. Romancière, essayiste, lauréate du prix Fémina-Vacaresco 1983 pour **Van Gogh ou l'enterrement dans les blés**, l'auteure nous donne un étrange roman d'espionnage.

HYMNE AUX MURÈNES, Mireille Best, Paris, Gallimard, 1986, 250 p. Après trois superbes recueils de nouvelles, Mireille Best écrit cette fois un roman, au style aigu et plein d'humour.

VIRGILE, NON, Monique Wittig, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, 138 p. Un Wittig qui plonge dans un San Francisco devenu utopique, paradis et/ou enfer. Quelque chose qui nous rappelle un instant les films de Cocteau...

TOTEM, Catherine Weinzaepflen, Paris, Flammarion, 1986, 185 p. Un roman figé dans le désert américain, dans le chavirement des passions.

TEXTES ET ESSAIS

FEMMES ET SAMOURAÏ, Hideko Fukumoto et Catherine Pigeaire, Paris, Des Femmes, 1986, 280 p. Cinq siècles de l'histoire des femmes dans un Japon qui va de l'âge d'or des arts et de l'esprit à celui des samouraï...

LE VIOL DU SILENCE, Éva Thomas, Paris, Aubier, 1986, 230 p. Une mère de six enfants qui est fatiguée, harassée. Un père sabotier, devenu jardinier aux gestes justes, et qui comprend sa fille. Et puis un jour... Mais l'inceste arrive toujours à pas feutrés. Un témoignage. En dédicace: «À mon père, à ma mère, pour qu'ils sachent...»

LES PÈRES CRIMINELS, Barbara Kavemann et Ingrid Lohstöoter, traduit de l'allemand par Olivier Monnoni, Paris, Des Femmes, 1985, 182 p. Un livre disant toute l'horreur de ces pères jouant de leur fillette comme d'une chose leur appartenant.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE, Huguette Lapointe-Roy, Montréal, Boréal Express, 1987, 332 p. 21,95 $. Le premier réseau de lutte contre la pauvreté, à Montréal, au XIXe siècle, et le rôle que les femmes, laïques et religieuses, y ont joué.

CENT ANS DE SOLIDARITÉ, Conseil des travailleuses et travailleurs du Montréal métropolitain (CTM), Montréal, VLB Éditeur, 1987, 152 p. Pour souligner son centenaire, le CTM a produit le présent document.

PROTOFÉMINITÉ ET DÉVELOPPEMENT SEXUEL, Claude Crépault, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1986, 184 p., 14,95 $. Point de départ pour une réflexion sur le développement psychosexuel selon une hypothèse inverse à celle de la théorie freudienne.

FÉMINISTE TOI-MÊME, FÉMINISTE QUAND MÊME, coordination de Nicole Jolicoeur et Isabelle Bernier, Montréal, Prod. Chambre blanche, 1987, 10 $. Ce recueil se veut une réflexion sur la position particulière assignée aux femmes artistes dans notre culture.

Nicole Renaud, Luana Santini, Daniel Soulières et Sylvie Tourangeau dans VIA MEMORIA.

PHOTO: FRANÇOIS COMEAU

THÉÂTRE

Le Théâtre La Licorne présente du 3 avril au 9 mai la dernière création de Marie Laberge, **Le Night'Cap Bar**, une production de La Manufacture. Cette pièce met en scène trois femmes, serveuses et maîtresses du même proprio de bar. Avec Marie Laberge elle-même, Maryse Gagné, Denise Gagnon et Robert Toupin, dans une mise en scène de Daniel Simard. Du mardi au dimanche à 20 h 30. Rés: (514) 843-4166.

Le Théâtre Denise-Pelletier présente jusqu'au 9 mai **Florence**, de Marcel Dubé, dans une mise en scène de Lorraine Pintal. Avec Sylvie Gosselin, Marjolaine Hébert et Aubert Pallascio. Les vendredis et samedis à 20 h 30. Rés: (514) 253-8974.

Les Productions Wharf reprennent la pièce de Jacques Duchesne, **Les Nouveaux Dieux**, gagnante du prix de la meilleure pièce canadienne en 1965 au Festival national d'art dramatique du Canada. À l'affiche au théâtre de L'Eskabel du 2 au 19 avril. Info: (514) 289-9911.

Air céleste, de Martine Landriault, mis en scène par Jean-Luc Bastien, prend l'affiche à la salle Fred Barry, 4353, rue Sainte-Catherine Est, du 14 avril au 9 mai. Une vieille dame, incarnée par Gisèle Schmidt, voue un culte bizarre à ses morts... Réservations: (514) 253-8974.

SPECTACLES

L'Espace GO présente le tout récent spectacle chorégraphique imaginé par Rodrigue Tedi Tafel et Lucie Grégroire, **Animato**. Les 2, 3, 4, 5 et 9, 10, 11, 12 avril, à 20 h 30. Rés: (514) 271-5381.

Du 16 au 26 avril, Most Modern présente **Via Memoria**, où quatre artistes portent l'étendard de leur discipline: théâtre gestuel, danse et performance. À GO, du mercredi au dimanche à 20 h 30. Rés: (514) 271-5381.

Omnibus et Le Pool présentent jusqu'au 13 avril **Le Festin chez la comtesse Fritouille**, une nouvelle de Witold Gombrowicz adaptée et mise en scène par Suzanne Lantagne. Un banquet auquel assistent 13 convives, dans un accord de la voix et du geste. À l'Espace libre, du mardi au dimanche à 20 h 30. Rés: (514) 521-4191.

Au moyen d'une programmation de films et de vidéos, de pièces de théâtre, d'expositions, d'animation populaire et de sensibilisation dans les écoles, **Folies Cultures**, deuxième édition, veut donner à la folie et aux manifestations culturelles qu'elle suscite et nourrit une audience qui déborde le cercle des initié-e-s. Une attention particulière sera accordée aux jeunes et au rôle joué par les ressources alternatives en santé mentale. L'événement aura lieu à Montréal, au Complexe Guy-Favreau, du 22 au 26 avril, et à Québec, à la Bibliothèque Gabrielle-Roy, du 22 avril au 3 mai. Info: (418) 522-3418 ou (418) 598-7377.

Le Café Campus présente le 5 avril le spectacle de chant de Marie Manseau et Christian Thomas, intitulé **Veuillez raccrocher et composer de nouveau**. Billets en vente au Café Campus. Coût: 3 $. Rés: (514) 735-1259.

La Maison de la culture du Plateau Mont-Royal présente, du 1er au 5 avril, **Myriam Moutillet**, chorégraphe, dans trois pièces solos, «Nickel-Odéon», «In extremis» et «Désiré et l'homme invisible». Au 465, rue Mont-Royal Est. Réservations: (514) 849-9450.

EXPOSITIONS

Du 9 avril au 7 mai, la galerie Graff présente un projet d'échange avec la galerie torontoise Olga Korper, **Graff-Korper, Korper-Graff**. Au 963, rue Rachel Est. Info: (514) 526-2616.

Du 3 au 25 avril, la galerie Oboro présente les travaux d'installation de **Miguel Berlanga**. Du mercredi au samedi, de 12 h 30 à 17 h, au 3981, boul. Saint-Laurent, local 499. Info: (514) 844-3250.

Du 1er au 18 avril, la galerie Skol présente les travaux de peinture et installations de **Josée Bernard**. Du mercredi au vendredi, de 13 h à 18 h, et le samedi et dimanche, de 13 h à 17 h, au 3981, boul. Saint-Laurent, local 222. Info: (514) 842-4021.

La galerie Aubes 3935 présente, du 22 avril au 17 mai, les travaux de **Diane Gougeon**. Au 3935, rue Saint-Denis. Info: (514) 845-5078.

Du 8 au 26 avril, le Centre culturel de Verdun invite le public à l'exposition des peintures de **Marie Cinq-Mars** (une talentueuse ex-collaboratrice de LVR. NDLR.). Le vernissage a lieu le 8 avril à 20 h. Au 5955, rue Bannantyne. Info.: (514) 765-7170.

En avril et en mai, le Musée d'art contemporain présente les expositions suivantes: jusqu'au 17 mai, une installation d'**Eva Brandl**, intitulée «Modèle pour un temple de la raison»; jusqu'au 24 mai, «Historique en quatre temps», par sept spécialistes de l'art moderne et contemporain, à partir de quatre oeuvres de la collection permanente du musée, et «Où est le fragment», en collaboration avec des étudiant-e-s de deuxième cycle en histoire de l'art de l'Université de Montréal. Info.: (514) 873-2878.

Le titre vous a fait sourire?
Le show vous a fait rire?
Le livre vous fera lire!

Mademoiselle AUTOBODY

LES EDITIONS DES FOLLES ALLIEES

MAINTENANT · DISPONIBLE · EN · LIBRAIRIE

COUP DE FOUDRE

37°2 LE MATIN • LE LIVRE, de Philippe Djian, J'ai Lu n° 1951, 1986, 378p. Prenez une vieille veste de cuir, taillée au canif de l'angoisse, couleur usée, genre tendresse infinie, aux poches crevées par le désespoir, aux coudes élimés par la lucidité, mais tout odorante des sueurs de la baise, et, si vous regardez bien, cousue avec des fils d'or fins. Vous apportez ça dans votre lit, la nuit, et d'un coup, votre tristesse, vos ennuis, votre douleur de femme prennent un coup de soleil en pleine gueule. **37°2 le matin**, c'est ça.

Ça paraît tout simple comme roman, l'écriture file et semble déraper comme une moto sous la pluie. Il ne faut pas s'y tromper: l'écriture reste vigilante, au détour, la lumière d'une phrase vous fonce dessus, haletante. Ainsi, après l'incendie de son logement par sa blonde et un voyage d'enfer avec elle à l'autre bout du pays, le héros nous dit: «Et s'il m'arrivait de délirer encore un poil en cassant des oeufs ou en grillant un poivron au-dessus des flammes, je m'en souciais pas vraiment, (...) j'essayais d'être (...) vivant. (...) Ç'était comme si on me demandait de remettre en marche une vieille loco envahie d'herbes folles, c'était terrifiant.» (Ah! les extraits, ou comment, avec un petit bout de cil, tenter d'évoquer toute l'ampleur d'un regard...)

Dans un univers de paumés du porte-feuille ou du coeur, c'est l'histoire d'un gars qui aime une fille qui cavale après sa folie, et qui la rattrape. Avec le narrateur, celui qui aime, on se bagarre serré contre une chienne sale de vie, pour un peu de joie, pour presque la paix, pour un rien de bonheur. Pour vous dire, en lisant ça, j'ai oublié la menace du nucléaire, les -27° dehors, et mon Québec qui agonise. J'ai oublié, mais en fermant le livre, j'ai eu le sentiment qu'on pouvait y faire quelque chose.

Et puis, un gars, même de papier, un gars qui aime tant, c'est comme une bière glacée au milieu du Sahara. (Même s'il court pour un Oscar, et même si ce baveux de Beineix ne me déplaît pas, impossible maintenant de voir le film: ça serait comme chercher sur le corps d'un autre le souvenir de l'homme que j'aime: je peux plus.)

Pour ta violence chaude comme le sang, pour la fragilité extrême de la beauté, pour la fureur de l'espoir, merci, Djian.

ANNE DANDURAND

Ben moi, j'préfère le livre...

PHOTO: ACTION FILM

COUP DE POING

37°2 LE MATIN • LE FILM, de Jean-Jacques Beineix, France, 1986, avec Jean-Hugues Anglade et Béatrice Dalle. Ce film est d'abord une insulte à tou-te-s les écrivain-e-s porté-e-s à l'écran. Beineix a le génie d'un type unique de cinéma: une richesse visuelle à couper au couteau. Mais tout comme le sucre inflige le diabète, le film de Jean-Jacques me donne mal au coeur. Sur le grand écran, tout le génie des passions humaines est englué de rose-bonbon. Pouah!

Écheveau tressé de superficialités traitées avec un sens certain de l'art, **37°2** souffre de l'absence de toute véritable émotion. Ici, tout est flash, tout est or, toutes les idées sont folles. Vroum! On baise dans l'assiette de ragoût! Bang! On repeint 500 bungalows avec des couleurs pastel! Zing! On met le feu à la baraque! Mais jamais le réalisateur ne se donne la peine de nous faire sentir le feu de ses personnages, au moyen d'une scène hésitative ou d'un échange édifiant. On ne comprend pas pourquoi ils s'aiment, et au lieu de prendre part au drame et en pleurer sa part de malheur, on se bute à un mur de maquillage cinématographique. On assiste, impuissant-e, à un défilé de scènes yuppies à la puissance visuelle tellement léchée qu'elles sentent la suffisance; on se laisse gaver comme des oies à coups de chaudières d'images bien grasses.

Bref, toute une dégringolade entre la superbe baise torride du début et le banal étranglement de la fin.

Beineix rex

Betty et son mec sont jeunes et beaux, certainement marginaux, comme leurs ami-e-s riches. Mais empêtré dans ses prouesses visuelles, Beineix finit par tremper dans le mélo. La santé mentale de Betty s'aggrave si rapidement... n'y a-t-il personne qui puisse voir la marmite qui bout? Non, non, non, ça ne prend pas! À un moment donné, pensant subir un mauvais épisode de **Dallas**, j'ai cherché mon Jerrold dans le noir pour changer de canal.

Le plus grave, dans tout ça, c'est que ça m'a coupé le goût de lire le livre, qu'on m'a déjà souvent recommandé. Qu'est-ce que Beineix a fait? Il a du génie, c'est sûr, peut-être trop, peut-être jusqu'à l'Oscar! Mais encore faut-il avoir le sens de la mesure pour ne pas gâter la sauce. M'est avis que le monsieur pense surtout à satisfaire ses propres lubies quand il tourne la manivelle. Et puisqu'il y a assez d'apprentis-*yuppies* latents pour encenser le film... Moi ça m'inquiète. Je ne sais pas si l'auteur du livre, Philippe Djian, a aimé la pellicule de JJB, mais j'espère qu'on ne dénaturera jamais autant mes émotions en adaptant mes mots à l'écran.

ISABELLE REED

PHOTO: TV-HEBDO

L'HOMME RENVERSÉ

UNE RÉALISATION DE YVES DION

LES HOMMES SERAIENT-ILS ENFIN PRÊTS À SE DIRE?

AVEC YVES DESGAGNÉS, ANDRÉ LACOSTE, JOHANNE SEYMOUR, YVES DION

UNE PRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

AU CINÉMA OUTREMONT
DU 27 AU 31 MARS
ET LE 2 AVRIL À 21 H 30

À L'AUTRE CINÉMA
DU 17 AU 23 AVRIL
À 21 H 15

AU CINÉMA LE LAURIER
DU 3 AU 9 AVRIL À 21 H 30
ET DU 10 AU 16 AVRIL À 19 H

Office national du film du Canada
National Film Board of Canada

Le syndicat des employé-e-s du MANOIR RICHELIEU, c'est une majorité de FEMMES.

"Tout ce que nous voulons, depuis 15 mois, ce sont nos emplois et le droit d'avoir notre syndicat pour nous représenter."

Photo: Hélène Rochon

Qu'attendez-vous M. Bourassa?

CSN